

Christopher Vasey

La domination de l'intellect
La cause de tous nos maux

Introduction		2
Chapitre 1	Témoignages du développement croissant de l'intellect	3
Chapitre 2	Le cerveau et l'esprit	7
Chapitre 3	Expériences vécues de la domination de l'intellect	12
Chapitre 4	La science	17
Chapitre 5	La technique	28
Chapitre 6	L'économie	33
Chapitre 7	La politique	37
Chapitre 8	La violence	40
Chapitre 9	L'ordre juridique	44
Chapitre 10	École et enseignement	47
Chapitre 11	L'art	50
Chapitre 12	Les loisirs	53
Chapitre 13	Le culte du corps et le sport	57
Chapitre 14	Le cerveau et les nerfs	60
Chapitre 15	La médecine	62
Chapitre 16	Le mariage	64
Chapitre 17	La religion	66
Chapitre 18	Comment rétablir la prééminence de l'esprit ?	71

Introduction

L'intellect, c'est-à-dire la pensée rationnelle, est tenu en très grande estime. Il semble clair pour tous que c'est grâce à son développement croissant que l'être humain est sorti de l'ignorance pour acquérir une compréhension rationnelle, claire et logique de la réalité. Un intellect fortement développé n'est-il pas ce qui permet de différencier l'homme de l'animal, mais aussi l'homme primitif de l'homme actuel ? N'est-ce pas également l'intellect qui a permis le développement des sciences et les impressionnantes réalisations techniques qui en sont issues ?

Pour l'homme moderne, c'est une bonne chose que l'intellect ait pris un tel essor et règne sur tout, car c'est grâce à lui que le monde sera rendu meilleur et que l'humanité trouvera le bonheur.

On peut cependant constater que malgré l'accroissement constant des capacités de l'intellect au cours de l'histoire humaine, le nombre des problèmes et des conflits ne diminue pas, mais augmente. Qu'une confusion de plus en plus grande règne au niveau politique, économique, social et dans la vie des individus.

De quoi cela vient-il ? Pourquoi cette contradiction ?

L'idée que la domination de l'intellect sur le monde soit quelque chose d'intrinsèquement bienfaisant et qu'elle mène l'humanité sur la voie ascendante est cependant fortement rejetée dans une œuvre spirituelle intitulée « Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal » de Abd-ru-shin.

Cette œuvre considère que si le développement de l'intellect est une bonne chose en soi, la *domination* de l'intellect qui en est résultée est néfaste. Elle conduit à une approche unilatérale, donc fragmentaire de la vie. Obnubilé par les découvertes de la science et les réalisations techniques, l'être humain ne prend plus en considération que le terrestre. Cela est faux et dangereux, car la dimension spirituelle fait complètement défaut. Le Message du Graal affirme même que ce manque de spiritualité et l'hyper-intellectualisation de l'être humain sont à l'origine de tous nos maux. Autrement dit, que si l'intellect est en soi une aide, son hyper-développement et son emploi unilatéral sont la cause fondamentale de tous les problèmes auxquels l'humanité est confrontée.

Face aux incessants conflits politiques, économiques, religieux, raciaux, sociaux ... et la violence sous toutes sortes de formes, partout sur le globe, auxquels l'humanité est confrontée, il vaut la peine de se pencher sur le nouveau paradigme de la nocivité de la *domination* de l'intellect apporté par le Message du Graal.

Le but des explications qui vont suivre est de présenter ce qu'est la domination de l'intellect, comment elle s'est établie et comment elle se manifeste. Il est aussi de montrer, sans être exhaustif, les conséquences malheureuses qui en sont résultées dans les différents domaines de la vie (politique, justice, éducation, art, loisirs ...). Le lecteur prendra alors conscience que des améliorations durables au niveau de la société et de l'individu ne pourront avoir lieu que quand nous nous libérerons de la domination de l'intellect en devenant plus spirituel.

Chapitre 1 **Témoignages du développement croissant de l'intellect**

En suivant l'histoire de l'humanité, des origines à nos jours, il est possible d'observer le résultat de l'activité de l'intellect et ainsi de suivre son développement et perfectionnement croissant. On saisit alors tout le chemin parcouru entre l'intellect de l'homme primitif et celui, hyper-développé, de l'être humain actuel.

Les témoignages de l'activité de l'intellect sont visibles dans tous les domaines. En voici quelques exemples.

Les outils

Les premiers outils utilisés par les êtres humains furent des bâtons pour faire tomber les fruits des arbres ou des pierres pour casser des noix. Mais les simples pierres employées au début furent ensuite polies par les hommes, puis fendues pour obtenir des outils dotés d'une ou plusieurs arêtes tranchantes, « pierres taillées » qui servirent à la confection de couteaux, de haches, de racloirs, de harpons, etc.

Les récipients des premiers hommes étaient des objets creux trouvés dans la nature. Sous l'impulsion de l'intellect des copies de ceux-ci furent réalisées en argile, permettant la confection de bols, de pots, de cruches et d'assiettes. Plus tard, la mise au point par l'intellect de techniques diverses pour travailler le métal (fonte, martelage, moule ...) permit de fabriquer ces mêmes outils et objets, en un matériau plus dur et plus résistant.

Le développement d'outils par l'intellect passa à un stade supérieur avec la construction de machines. Avec elles, ce n'est plus l'homme qui travaille en s'aidant d'outils, mais l'outil, sous forme de machine, qui fait le travail de l'homme (ou une partie de celui-ci) : machine à moudre le grain (moulin à vent ou à eau), machines à tisser, à coudre, à laver, à calculer, à écrire ... Sans compter toutes les machines qui fabriquent des pièces servant à la fabrication d'autres machines.

L'habitat

Les premiers humains n'avaient pas de « maison » proprement dite. Ils utilisaient les abris mis à leur disposition par la nature, comme de grands arbres pour se protéger du soleil ou des grottes pour se préserver de la pluie. Mais à l'aide de son intellect, l'homme se met à construire ses propres lieux d'habitation. Très rudimentaires au départ, puisqu'ils étaient construits d'un simple toit de branches, ils se perfectionnèrent avec le temps. Les branches furent recouvertes de paille, puis de peaux tendues, de toile ; et plus tard, de planches, de pierres plates ou de tuiles d'argile.

Grâce à la perspicacité de l'intellect, des murs furent érigés en torchis, puis en pierre, en bois, et finalement en briques. Les abris primitifs évoluèrent et ressemblèrent de plus en plus à des maisons. Ces habitations sont à toit plat ou en pente, soutenus par des murs borgnes, puis percés de fenêtres. Elles sont chauffées et à un ou plusieurs étages.

Avec le développement de l'intellect, les bâtiments augmentent en hauteur, grandeur et complexité. On voit apparaître de gigantesques temples, palais, tours, pyramides, châteaux et ... gratte-ciels.

L'alimentation

L'homme primitif se nourrissait de ce qu'il pouvait obtenir par la cueillette et la chasse. Il dépendait donc entièrement de ce que lui offrait la nature au cours des saisons. Avec le développement de

l'agriculture, l'homme s'appuyant sur son intellect, sort de cette dépendance et se différencie nettement des animaux. Désormais, il contrôle en grande partie la production de sa nourriture.

La culture de légumes et fruits diversifie son alimentation, et celle des céréales lui fournit une alimentation abondante, sûre et se conservant bien. Avec l'agriculture, le travail de l'intellect ne se limite pas à savoir semer et récolter. Il porte aussi sur la découverte de méthodes de sélection des semences, de labourage, de fumage, de rotation des cultures et d'irrigation.

L'élevage d'animaux : vaches, chèvres, moutons, poules ... augmente encore la sûreté de l'approvisionnement en nourriture et la variété des aliments à consommer.

En utilisant intelligemment les processus de fermentation qu'il a pu observer dans la nature, l'homme panifie les céréales, et en faisant cailler le lait, il obtient toute une variété de produits laitiers : yogourt, fromage ...

L'art

Grâce à l'activité de l'intellect, un perfectionnement croissant des techniques utilisées dans l'art a aussi eu lieu au cours du temps. Cela est particulièrement visible en ce qui concerne les instruments de musique. Ceux-ci gagnèrent progressivement en précision, finesse et étendue de la gamme des sons.

Le simple roseau percé de trous, permettant de jouer quelques notes, se transforme peu à peu en pipeau, flûte ... et jusqu'à la flûte traversière jouant plus de 24 notes ; puis en instruments à vent très divers : hautbois, trompette, clarinette ...

Les premiers instruments à cordes étaient constitués de boyaux tendus sur un cadre. Avec le temps, le nombre de cordes augmente, permettant des sons de plus en plus nombreux et complexes : lyre, banjo, violon, guitare ... jusqu'à la harpe et au piano.

L'invention de systèmes de notation permet de conserver par écrit (et non plus de mémoire) les morceaux composés. Elle donne la possibilité de créer des orchestres avec des musiciens de plus en plus nombreux, jouant ensemble de manière coordonnée grâce à une partition commune. L'apogée dans ce domaine est l'orchestre symphonique composé de 50 à 80 musiciens jouant sur 35 instruments différents.

Le développement de la technique a aussi abouti à la fabrication d'un piano électrique très perfectionné, reproduisant la gamme des sons de tous les instruments. Il permet ainsi à une seule personne de jouer, comme le ferait tout un orchestre.

Le langage

Les capacités élaboratrices de l'intellect s'observent aussi dans l'évolution du langage. Les premières tentatives de communication entre humains se faisaient à l'aide de gestes et quelques sons. Les informations échangées étaient, par la force des choses, peu nombreuses et simples. Mais peu à peu le nombre de mots augmente et les échanges gagnent en complexité, longueur et précision. Ils n'ont d'ailleurs plus seulement lieu oralement mais aussi par écrit. De quelques dizaines, voire centaines de mots au départ, le langage s'étoffe pour atteindre un vocabulaire de plusieurs dizaines de milliers de mots, et ceci dans plusieurs centaines de langues différentes.

Les moyens de communication

Parallèlement au développement du langage, l'intellect de l'être humain met au point des moyens de plus en plus performants pour communiquer à distance.

Les échanges ont d'abord eu lieu par signaux visuels : signaux de fumée, feux ... ; ou sonores (tam-tam ...). Avec l'invention de l'écriture, les messages peuvent être transportés au loin sur des tablettes d'argile, et plus tard sur des feuilles de papier, isolées ou réunies sous forme de livre. La mise au point d'appareils (télégraphe, radio, téléphone ...) permet de communiquer facilement et plus vite à grande distance. Les moyens audios sont ensuite combinés aux moyens visuels pour donner la télévision et les vidéos. Ces dernières étant, à notre époque, transmises avec facilité à l'autre bout du globe par ordinateur et smartphones.

L'énergie

La source d'énergie unique dont disposaient les premiers hommes était celle que leur fournissaient leurs propres muscles. Mais, peu à peu, l'intellect découvre comment utiliser des énergies extérieures : celles des animaux pour se déplacer, travailler la terre, transporter des marchandises ... Puis celles de l'eau (flottage des troncs, moulin à eau ...), de l'air (voile de bateau, moulin ...), du charbon et de la vapeur pour actionner des moteurs (trains, voitures, filatures), l'électricité, le pétrole, le gaz et l'énergie atomique.

Les quantités d'énergie produites augmentent de plus en plus avec le temps et accroissent de manière spectaculaire la puissance dont dispose l'être humain pour transformer la matière.

Les grandes étapes

Dès le début de la présence des être humains sur terre, ces derniers, aidés de leur intellect, cherchèrent à mieux comprendre le monde matériel qui les entourait, afin de trouver des solutions aux problèmes auxquels ils étaient confrontés et améliorer leurs conditions de vie. Parmi toutes les découvertes qu'ils firent, certaines furent décisives, car elles ouvrirent un tout nouveau champ d'action. Ces découvertes étaient tellement riches en possibilités nouvelles, qu'elles influencèrent toutes les connaissances, le savoir-faire et le mode de vie d'une époque. D'où les noms de « grands âges » ou « grandes étapes » de l'évolution de l'être humain, utilisés pour les désigner.

Les premiers âges furent ceux de *l'âge de pierre, du feu et des métaux*. Ils furent suivis au 19^e siècle par *l'âge de la révolution mécanique*. L'artisan équipé de ses outils est de plus en plus remplacé par des machines, comme par exemple les métiers à tisser actionnés par des moteurs.

Le savoir faire dans la construction de machines conduit à *l'âge de la révolution industrielle*. La production d'objets n'est plus organisée en petit, de manière artisanale, mais en grand : en usines.

À la même époque a lieu la « *révolution chimique* ». La découverte des 118 éléments du tableau de Mendelèïew et une connaissance précise de leurs propriétés ouvrent de nombreuses possibilités nouvelles. La chimie pénètre progressivement dans toutes les sphères de la vie : médicaments, engrais, insecticides, agents conservateurs, colorants, fibres textiles, plastic, etc.

Puis, en une rapide succession, la maîtrise par l'intellect de l'électricité a conduit à *l'âge électrique*, celle de l'atome à *l'âge atomique* et celle du silicium à *l'âge des ordinateurs et d'Internet*.

Grâce à tous les succès obtenus par l'intellect, il semble légitime que celui-ci soit l'objet d'une si grande admiration, que tous les regards et tous les espoirs se portent sur lui, que c'est à lui auquel on fait toujours appel, auquel on se réfère et auquel on croit.

L'intellect occupe une tellement grande place dans la vie de l'être humain que celui-ci finit par le considérer comme l'unique faculté dont il dispose. En réalité, l'intellect n'est pas le seul composant de notre vie psychique. Il en existe un autre qui n'est pas issu du cerveau, mais de l'esprit immatériel de l'être humain : l'intuition. Cette précieuse faculté est celle qui a été négligée au profit de l'intellect.

Qu'est-ce que l'intuition ? En quoi se différencie-t-elle de l'intellect ? Voilà des questions qu'il nous faut encore aborder pour comprendre ce qu'est la domination de l'intellect et les méfaits qui en résultent.

Chapitre 2 Le cerveau et l'esprit

Le cerveau est l'organe grâce auquel nous pensons. Il est le précieux instrument qui nous permet de réfléchir, analyser et faire des déductions. Ces dernières sont effectuées selon des règles de logique bien précises, d'où l'expression de « pensée rationnelle » pour désigner le travail du cerveau. La pensée rationnelle étant couramment considérée comme l'intelligence en soi, on utilise aussi les termes « intellect » et « facultés intellectuelles » pour la désigner.

Étant un organe de matière dense, le cerveau ne peut saisir et comprendre que des choses de matière dense comme lui. Le domaine d'action de l'intellect est donc la connaissance de la matière, autrement dit la science (chimie, physique, génétique ...) ; et la manière d'utiliser les connaissances scientifiques pour transformer la matière : la technique.

L'esprit, lui, est quelque chose de tout autre que le cerveau. Il est le moi réel de l'être humain. C'est le « je » qui dit : « j'ai un corps ». L'esprit possède en effet un corps dans lequel il s'incarne pour la durée de son séjour sur terre. Il n'est cependant pas ce corps ni à plus forte raison le cerveau. Au contraire, l'esprit est une chose extérieure au corps, qui préexiste à celui-ci et qui est indépendant de lui.

L'esprit a pour origine le plan spirituel qui se trouve au sommet de la création et que toutes les grandes religions appellent le paradis. Étant quelque chose de supraterrrestre, donc d'immatériel, l'esprit ne peut appréhender que ce qui est également immatériel. Le domaine d'activité de l'esprit comprend donc la connaissance de son origine (le plan spirituel), de son fonctionnement (grâce à l'intuition), de son parcours dans les plans de l'au-delà, les hautes valeurs d'après lesquelles il doit se diriger (amour, compassion, respect ...), les grandes lois spirituelles comme la loi des semailles et des récoltes, ainsi que tout ce qui a trait à la mort, la réincarnation, le destin et le sens de la vie.

Le supraterrrestre étant bien plus subtil que la matière dense, l'esprit dispose d'une faculté beaucoup plus sensible et fine que l'intellect, cette faculté c'est l'intuition. L'intuition est cette connaissance immédiate que nous avons des choses. Elle surgit d'un coup en nous, sans que nous ayons eu besoin d'y réfléchir. Les intuitions ont pour caractéristiques d'être ressenties comme évidentes par celui qui les reçoit. Ce dernier les tient tout de suite pour correctes et justes. Il y adhère entièrement.

Contrairement à l'intellect qui a une vision fragmentaire parce qu'il ne prend en compte que le terrestre (la matière) et rassemble des informations éparées pour arriver à un tout, l'intuition a une vision large et complète, car elle prend en considération en même temps le terrestre et le supraterrrestre. De plus, elle part d'une vision d'ensemble pour ensuite seulement aller aux détails.

L'intellect et l'intuition sont deux facultés très dissemblables, mais qui peuvent collaborer. La manière dont elles le font est présentée en détail dans le Message du Graal.

Dans cette œuvre, il est expliqué que l'esprit et le cerveau étant de genres dissemblables, ils ont tout naturellement des rôles différents. L'esprit, avec sa vision large et élevée, est à même de décider et diriger ; le cerveau, avec ses capacités plus limitées et liées à la matière dense, est fait pour réaliser et exécuter terrestrement.

L'intellect et l'intuition sont donc des facultés complémentaires qui s'accordent parfaitement et dont l'activité en commun peut s'exercer dans tous les domaines d'activité de la vie. L'être humain sur terre a besoin de ces deux facultés, il ne peut choisir d'en utiliser une et pas l'autre.

Le Message du Graal révèle également que bien que travaillant étroitement l'un avec l'autre, l'esprit et le cerveau n'ont pas le même rang hiérarchique. De par ses capacités supérieures, l'esprit occupe la position dominante, il a un rôle dirigeant ; le cerveau a une place subalterne, son rôle est d'exécuter dans la matière les décisions de l'esprit.

Cette manière de fonctionner est celle qui est normale, car en accord avec les caractéristiques des deux acteurs en présence : l'esprit et le cerveau. Mais depuis longtemps, cette répartition n'est plus respectée, l'ordre hiérarchique a été renversé et l'intellect a usurpé la place de l'esprit. Cet état de chose est ce que le Message du Graal nomme la « domination de l'intellect ». Désormais, l'intellect occupe la position dominante, et l'esprit a été relégué à une position subalterne. L'intellect ne se réfère donc plus à l'esprit. Il n'attend plus les directives de celui-ci comme il devrait le faire, mais prend la direction et cherche à se débrouiller tout seul.

Comment en est-on arrivé là ?

Le renversement de la hiérarchie

Pour la bonne compréhension du sujet, il faut rappeler que l'esprit humain a pour origine le plan spirituel. Il est indépendant du corps physique et existait bien avant que celui-ci ne soit formé pour le recevoir. L'esprit humain n'est donc pas issu du corps physique, mais il s'y incarne pour l'utiliser comme un outil lors de son séjour terrestre.

Un autre point à mentionner est que les premiers esprits humains à venir sur terre avaient besoin d'un corps physique dans lequel s'incarner. Le corps le plus proche de celui qui leur était nécessaire était le corps des grands singes. En effet, l'esprit a une forme humaine. Il ne peut s'incarner que dans un corps physique qui a une telle forme ou s'en rapproche beaucoup, ce qui est le cas de l'enveloppe physique des primates.

Le cerveau du corps dans lequel s'incarnèrent les premiers esprits leur était étranger. Il était un outil qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils durent apprendre à utiliser. Cet apprentissage se fit progressivement. Plus les capacités du cerveau se développaient et se perfectionnaient, plus il était possible pour l'esprit de réaliser sa volonté dans la matière dense, autrement dit, agir sur elle, la transformer et la diriger d'après les critères spirituels qu'il possédait. Ce fut une époque heureuse, l'âge d'or de l'humanité, au cours duquel une collaboration harmonieuse et équilibrée s'était établie entre les facultés intuitives et intellectuelles : l'esprit dirigeant d'après ses vues larges, l'intellect s'occupant de la réalisation « technique » des directives données par l'esprit.

L'évolution aurait pu continuer de cette manière, l'esprit se développant de plus en plus grâce aux expériences qu'il vivait dans la matière, le cerveau progressant en parallèle. Or, les choses ne se déroulèrent pas ainsi, est-il dit dans le Message du Graal. L'être humain décida de concentrer ses efforts avant tout sur son intellect. Il admirait le niveau de développement atteint par celui-ci et qui résultait de ses propres efforts. Il prenait plaisir à utiliser ses facultés intellectuelles et leur accorda de plus en plus d'intérêt et de temps. Il leur voua même un culte, en les considérant comme ce qui était le plus élevé. Elles finirent tout naturellement par être beaucoup plus développées que ses facultés intuitives.

Les deux facultés dont disposait l'être humain pour se diriger dans la vie étaient désormais de forces inégales. Elles ne travaillaient plus en harmonie et de façon équilibrée. De nombreux problèmes et conflits en résultèrent dans tous les domaines. Plutôt que de chercher à les résoudre en faisant davantage usage de son intuition, ce qui, avec le temps, aurait rétabli l'équilibre entre les deux facultés, l'être humain décida au contraire de recourir encore plus à celle qui était la plus forte et qui, désormais, lui était la plus familière : l'intellect. Poursuivant dans cette voie, l'être humain

accentua encore davantage le déséquilibre entre ces deux facultés. En effet, la conséquence toute naturelle et, par là, inévitable, en fut qu'à la progression de l'intellect correspondit une *stagnation*, puis une *régression* des facultés intuitives.

Tel est donc, dans les grandes lignes, le chemin que suivit l'humanité et qui explique comment s'est opérée l'inversion de la hiérarchie entre l'esprit et le cerveau, inversion qui conduisit à la domination de l'intellect.

Le cerveau et le cervelet

Avant d'aller plus loin, il nous faut introduire une autre connaissance sur le fonctionnement de l'être humain donnée dans le Message du Graal. Pour ce faire, il nous faut d'abord rappeler quelques notions d'anatomie concernant le cerveau ou, plus précisément, des deux cerveaux dont l'être humain est doté. En effet, au sommet de la moelle épinière se trouvent deux organes : l'un positionné à l'avant de la tête, le cerveau antérieur ; et l'autre à l'arrière, de plus petite taille : le cervelet.

Le cerveau antérieur est généralement considéré comme étant le centre de toutes nos facultés corporelles et psychiques, le cervelet ne faisant que contrôler l'équilibre du corps et la coordination des mouvements. Le Message du Graal nous informe cependant que le cervelet a aussi pour rôle fondamentale de réceptionner les intuitions en provenance de l'esprit.

Nous avons parlé jusqu'à présent du cerveau comme étant le point de départ et le siège de l'intellect, mais cette manière de présenter les choses doit être corrigée et affinée : c'est uniquement le cerveau antérieur qui est le siège de l'intellect. La partie arrière du cerveau, elle, sert à réceptionner les intuitions en provenance de l'esprit. Le cervelet n'est donc pas le siège des intuitions puisqu'elles n'émanent pas de lui, il est le relais qui les capte.

L'inversion est confirmée par les faits

Une inversion du cours naturel des choses aussi importante que celle que nous venons de mentionner n'a pas pu rester sans effets dans la matière. Ces effets doivent même être aisés à constater au niveau du cerveau puisque, d'après une grande loi de l'évolution, la « fonction crée l'organe ». Autrement dit, plus un organe est utilisé, plus il se développe. Or, comme nous l'avons vu, le siège de l'intellect est le cerveau antérieur et le pont pour l'intuition est le cervelet. Concrètement, cela implique que la taille du cerveau antérieur doit être actuellement beaucoup plus grande qu'elle ne l'était dans le passé, mais également que les dimensions du cervelet, le relais des intuitions, doivent être bien inférieures à celles du cerveau antérieur. De nombreux faits confirment que c'est bien le cas, témoignant ainsi de la réalité du renversement de la hiérarchie décrit dans le Message du Graal.

En ce qui concerne l'état actuel du cerveau humain, l'étude anatomique du contenu de la boîte crânienne montre que le cerveau antérieur est très nettement hypertrophié par rapport au cervelet. Il occupe en effet presque la totalité de la boîte crânienne, ne laissant qu'un espace réduit au cervelet, qui apparaît ainsi comme écrasé sous sa masse.

Une comparaison des poids de ces deux organes révèle clairement des disproportions criantes entre eux, et ceci au profit du cerveau antérieur. Le poids de ce dernier est en moyenne de 1400 g, alors que le cervelet ne pèse que 150 g, soit environ neuf fois moins, et ceci pour deux organes qui auraient dû être d'égale importance !

Si nous laissons maintenant de côté l'étude comparative du cerveau et du cervelet pour nous tourner vers celle du cerveau antérieur seulement (siège de l'intellect), nous pouvons constater que différents faits témoignent aussi de l'accroissement considérable de son volume au fur et à mesure de l'évolution humaine.

Les études réalisées par les anthropologues sur les crânes de nos lointains ancêtres montrent une tendance continue et très nette vers une augmentation du volume crânien. La masse du volume intérieur des boîtes crâniennes peut facilement être calculée grâce à des moulages. Le volume du cerveau de l'Australopithèque (singe méridional), qui est probablement l'ancêtre des premiers hommes et qui vécut il y a environ 5 millions d'années, était de 450 cc. Chez l'Homo erectus, il y a 1,5 million d'années, il était de 1'000 cc. Chez l'Homo sapiens, l'homme d'aujourd'hui (d'il y a 50000 ans à nos jours), il atteint 1'400 cc !

L'observation de l'aspect extérieur du crâne est également instructive. Elle permet de se faire une idée de la place occupée respectivement par le cerveau et le cervelet au cours du temps. Elle montre que dans les crânes les plus anciens que l'on connaît, la partie arrière, le « chignon », où se trouve le cervelet, est beaucoup plus grande qu'actuellement, alors que la partie frontale, siège de l'intellect, est nettement moins développée qu'aujourd'hui. Ainsi, au cours du temps, il y a eu un rétrécissement progressif de la partie arrière du crâne où se trouve le cervelet, relais de l'intuition, et une augmentation graduelle de la partie frontale où loge le cerveau antérieur, siège de l'intellect.

Des renseignements similaires sont aussi apportés par l'embryologie. L'une des lois de base de cette science est en effet que l'embryon humain repasse pendant la vie utérine toutes les étapes traversées au cours de l'évolution. Grâce aux moyens sophistiqués dont nous disposons de nos jours, il est possible de suivre le développement du cerveau et du cervelet dans la boîte crânienne du fœtus et, ainsi, de faire d'intéressantes constatations sur la manière dont ces deux organes se sont développés au cours des millénaires. Ce développement a lieu de manière différente pour le cervelet que pour le cerveau antérieur.

La croissance de ces deux organes se fait d'abord en parallèle. Ensuite, celle du cerveau antérieur s'accélère et celle du cervelet ralentit. Le cervelet atteint son volume maximum entre le 4^e et le 6^e mois de grossesse, tandis que le cerveau antérieur continue à se développer jusqu'à la fin de la grossesse et même après celle-ci. En effet, à la naissance, le tour de crâne d'un nouveau-né est de 35 cm et, une année après, il atteint 50 cm. Toutefois, ce n'est pas le volume du cervelet qui se développe si rapidement – il a déjà atteint son maximum vers le 6^e mois de grossesse – mais le volume du cerveau antérieur, siège de l'intellect.

Les connaissances scientifiques confirment donc très nettement le processus de l'hyper-développement des capacités intellectuelles et de la perte des facultés intuitives, décrit dans le Message du Graal.

La domination de l'intellect

La domination de l'intellect est une expression utilisée dans le Message du Graal pour désigner cette forte tendance que nous avons à suivre notre intellect plutôt que nos intuitions. L'intellect étant devenu plus puissant, il s'impose avec force. Il pèse plus lourdement dans la balance que l'intuition, d'où une prédisposition à pencher de son côté.

L'intuition se manifeste encore, mais pas souvent et seulement faiblement. Elle est étouffée par l'intellect. Occupant la position dominante, l'intellect se met à décider et diriger tout seul, au lieu de travailler en collaboration avec l'esprit et sous la direction de celui-ci.

Lorsque la hiérarchie est inversée, l'être humain se dirige dans la vie en utilisant un instrument qui ne peut lui donner qu'une vision fragmentaire de la réalité. Il est comme quelqu'un qui explore le monde avec un microscope, plutôt que d'utiliser ses yeux ; ou quelqu'un qui voudrait comprendre les mouvements qui ont lieu au sein d'une foule, en se joignant à elle, plutôt qu'en l'observant à partir des étages supérieurs d'une habitation voisine. Leur vision ne peut qu'être partielle et incomplète.

L'approche fragmentaire de l'intellect lui fait inévitablement prendre des décisions inadéquates. Au mieux, elles sont inappropriées, au pire nuisibles et dangereuses. Elles le sont car, lorsque l'intellect travaille sans collaborer avec l'esprit :

- il ne prend en considération qu'une partie de la réalité : la matière, et exclu le reste : l'immatériel ;
- il cherche à comprendre cette partie limitée, sans faire intervenir le tout, c'est-à-dire sans prendre en compte le supraterrrestre et le spirituel ;
- il se concentre sur des buts matériels et néglige les aspects éthiques ;
- il favorise l'efficacité pratique et délaisse les considérations morales ;
- il fait primer l'intérêt personnel sur l'intérêt général ;
- il se focalise sur une chose, sans tenir compte, ou très peu, du reste, et par là de l'incidence de ses décisions sur le reste ;
- etc.

Une foule de problèmes

Qu'avec une telle manière de procéder, l'intellect engendre une foule de problèmes n'est pas étonnant. Le Message du Graal va même jusqu'à dire que la domination de l'intellect n'est pas seulement le point de départ de beaucoup de maux, mais de *tous* nos maux. Elle est l'origine de toutes nos difficultés, tous nos conflits et de la confusion qui règne aujourd'hui.

Que le mal sur terre n'ait pas des causes multiples, mais fondamentalement une seule cause est quelque chose qui devrait nous réjouir. En effet, cela signifie que la multitude des problèmes auxquels les êtres humains sont confrontés ne nécessitent pas une multitude de solutions différentes pour être résolus mais, à la base, une solution unique. Celle-ci consiste à inverser la hiérarchie en remettant l'esprit au-dessus de l'intellect, autrement dit le spirituel au-dessus du matériel. Concrètement, à se comporter en tant qu'être humain de cœur plutôt que de tête.

Il ne faut pas comprendre cette nécessité de mettre l'esprit au-dessus de l'intellect comme provenant du fait que l'intellect serait quelque chose de mauvais qu'il faudrait rejeter. L'intellect est une faculté des plus utiles, mais seulement lorsqu'il est dirigé par l'esprit, pas lorsqu'il prend les commandes.

Le but de ce livre est de montrer comment la domination de l'intellect dont parle le Message du Graal s'est manifestée de manière nuisible dans les différentes sphères d'activité de l'être humain : science, art, religion, politique, médecine, éducation etc. Il sera aussi montré comment une utilisation normale de l'intellect, c'est-à-dire une utilisation dirigée et inspirée par l'esprit est vraiment la solution aux innombrables problèmes auxquels l'humanité est confrontée.

Chapitre 3 Expériences vécues de la domination de l'intellect

La domination de l'intellect est une réalité que chacun peut facilement observer sur lui-même, car nous en faisons régulièrement l'expérience dans notre vie quotidienne. En voici quelques exemples.

Ressassement d'un problème

Quelqu'un est tracassé par un conflit désagréable avec un voisin ou un collègue de travail. Il se met à réfléchir à la situation pour trouver une solution au différend qui les oppose. Soucieux, il retourne les données du problème dans tous les sens. À l'aide de son intellect, il analyse, dissèque, combine les informations et en repousse certaines pour les remplacer par d'autres. Au souci de trouver une solution, s'ajoute souvent aussi une forte irritation contre celui qui est à l'origine de cet embarras.

À force de ruminer le problème, la personne s'épuise. Elle n'en peut plus de continuellement ressasser les mêmes pensées tout au long de la journée et même parfois pendant une partie de la nuit. Ce rabâchage devient comme une obsession et elle a l'impression que sa tête va « exploser ».

La tension intérieure peut atteindre une telle intensité qu'apparaît finalement au fond d'elle le désir de mettre fin à toutes ces réflexions, afin de retrouver son équilibre. Et c'est là que la domination de l'intellect se révélera dans toute sa force, car son intellect ne laissera pas s'établir le calme auquel l'esprit aspire. L'intellect, qui a pour terrain d'action le terrestre et la résolution des problèmes qui y sont liés, ne voudra pas déconnecter, mais au contraire poursuivre ses analyses et réflexions.

L'influence de l'intellect est forte, mais elle n'est pas irrésistible. À la base, l'être humain est tout à fait capable d'arrêter de penser, autrement dit de faire le vide de ses pensées. Il suffit pour cela que l'esprit donne l'ordre à l'intellect de cesser ses cogitations. Mais, combien de temps cette absence de pensées, imposée par l'esprit, durera-t-elle ?

Une ou deux secondes, oui certainement. Trois secondes, peut-être. Mais dans les secondes qui suivent, l'intellect reprend le dessus. Malgré l'ordre qu'il a reçu, il envoie une pensée dans le champ de conscience de la personne, pensée qui tire derrière elle toute une chaîne d'autres pensées. Avant que la personne ne s'en rende compte, elle est à nouveau en train de ressasser son problème, sans pouvoir s'arrêter. L'intellect est le plus fort, il domine facilement. L'esprit n'arrive pas à s'imposer, ou seulement quelques secondes.

Le seul moyen dont dispose la personne pour cesser complètement de penser, c'est d'aller dormir. En effet, lors du sommeil, le cerveau pensant, c'est-à-dire le cerveau antérieur est au repos. L'intellect cesse d'émettre des pensées. N'étant plus en fonction, sa domination s'interrompt.

Libéré de l'influence de l'intellect, l'esprit peut reprendre le dessus. Considérant alors le problème avec sa vue large et élevée, il trouve la solution qui échappait aux vues étroites et fragmentaires de l'intellect. C'est d'ailleurs parce que la domination de l'intellect cesse au cours de la nuit que très souvent les solutions aux problèmes qui nous tracassent nous apparaissent au réveil. Ce fait est au fond bien connu et est à l'origine de l'adage qui dit que « la nuit porte conseil. »

Ce qui vient d'être dit peut donner l'impression que les pensées sont mauvaises et que l'on n'en a peut-être même pas besoin. Ce n'est cependant pas le cas. Elles n'ont une action perturbatrice que dans la mesure où elles prennent le dessus, lorsqu'elles deviennent le seul moyen utilisé pour trouver une solution. Lorsque, par contre, elles sont dirigées par l'intuition, elles sont des plus utiles.

Une décision audacieuse

Lors d'une prise de décision, nous ressentons parfois très clairement ce que nous devons faire. Bien que la valeur de ce ressenti intuitif ne puisse être justifiée intellectuellement, il s'impose comme une évidence à notre esprit.

Quelqu'un, par exemple, s'efforce de mener correctement son activité professionnelle. Il a cependant l'intuition très forte qu'il devrait abandonner cette profession pour se lancer dans une autre activité bien précise. Cette nouvelle activité, il est vrai, sort de l'ordinaire et comporte des risques. Il ressent cependant intuitivement qu'il s'y épanouira et sera heureux contrairement à ce qu'il vit dans sa situation actuelle.

Sa décision est prise et il est prêt à la réaliser. L'intellect cependant, dont le point de vue diffère de celui de l'esprit, ne se laisse pas pousser de côté. Il mettra en avant toutes sortes de raisons pratiques pour essayer de modifier la décision de l'esprit et de ramener celui-ci à des vues plus pragmatiques. Il argumentera en disant par exemple : « Ce n'est pas raisonnable ! As-tu pensé aux risques que tu prends ? Tu ne peux pas faire cela à ta famille ! Ton niveau de vie va baisser ... ».

Les arguments invoqués par l'intellect ont une certaine logique et ils se justifient terrestrement. C'est pourquoi, souvent, la personne changera d'avis et ne quittera pas sa place. Elle se rangera du côté de l'intellect parce que, à cause de la domination de celui-ci, ses arguments ont davantage de poids que ceux de l'esprit, affaibli et relégué en position subalterne.

Bien sûr, les arguments de l'intellect ont aussi leur importance, mais si nous n'écoutons que ceux-ci, il nous manquera la vision large et complète que peut avoir l'esprit. Or, une décision prise à partir d'une vision fragmentaire ne peut que se révéler erronée, voire néfaste, ce qui est à notre détriment.

Bien des gens dans de telles situations s'en rendent douloureusement compte. Elles ne suivent pas leur intuition et le regrettent ensuite amèrement.

L'intellect et la voix de la conscience

Parfois, après avoir mûrement réfléchi à la façon d'aborder une situation de la vie, nous prenons une décision qui nous semble tout à fait rationnelle et bonne. Néanmoins, il arrive souvent que, tout de suite après, nous entendons en nous une voix qui nous parle. Chez certaines personnes cela se manifeste moins par une voix que par un ressenti intuitif. Cette voix nous met en garde contre les conséquences néfastes de notre décision. Elle nous exhorte en disant par exemple : « Ne fais pas cela, car ce n'est pas honnête ! C'est mentir, c'est voler ... et ce n'est pas bien ! ».

Cet avertissement vient de l'esprit. C'est une intuition qui se fait entendre subitement et spontanément. Elle n'est pas l'aboutissement de réflexions, par conséquent ce qu'elle nous transmet diffère des conclusions de l'intellect.

Cette voix est désignée comme étant la « voix intérieure » ou aussi « la voix de notre conscience ». La conscience de l'être humain est en effet la faculté qui permet à l'esprit de porter des jugements de valeur. Autrement dit, de savoir si quelque chose est bien ou mal, juste ou injuste.

L'esprit, en tant que moi réel de l'être humain, a son propre ressenti sur la valeur des décisions de l'intellect et il le fait savoir par la voix intérieure. Son point de vue sera moral, car les hautes valeurs sont en lui. Un être humain qui, après avoir pris une décision, entend la voix de sa conscience se trouve à la croisée de deux chemins : il peut suivre la décision de son intellect qui

l'incite à faire quelque chose qui semble pratique et bien mais qui n'est pas correct, ou il peut choisir d'agir en suivant son intuition. Quel chemin choisira-t-il ?

La lutte qui s'engage entre le vouloir de l'intellect et le ressenti intuitif de la voix de la conscience se termine le plus souvent par la victoire de l'intellect. La personne se rangera du côté de celui-ci, bien qu'au fond d'elle-même, elle sait que ce que lui transmet la voix de sa conscience est juste. Les arguments intellectuels : « Ce n'est pas si grave ! » ; « Juste une fois ... ! » ou « D'ailleurs tout le monde le fait » la convainquent davantage que les exhortations de son esprit. Ces arguments sont faciles à suivre pour elle, puisqu'ils vont dans le sens de ses désirs. Mais aussi, étant dominée par son intellect, elle les ressent comme ayant plus de poids.

Première impression et jugement de l'intellect

La domination de l'intellect se manifeste aussi lorsque nous n'écoutons pas notre première impression, que la sagesse populaire dit être « toujours la bonne ».

La première impression est l'intuition qui, lors de la rencontre avec quelqu'un, apparaît tout de suite, avant tout autre chose. Elle est spontanée et s'impose comme évidente. C'est elle qui nous permet de saisir la personnalité profonde de quelqu'un que nous rencontrons pour la première fois et ceci dès les premières secondes de la rencontre. Bien que nous ignorons tout de la personne en question, nous ressentons immédiatement que c'est quelqu'un de bon, d'honnête, ... ou, au contraire, quelqu'un qui ne nous inspire pas confiance. Ainsi renseigné par notre intuition sur la nature de notre interlocuteur, nous entrons ou non en relation avec lui.

Nous n'agissons cependant pas toujours d'après la première impression. Effectivement, si l'on parle d'une première impression, c'est que, dans un deuxième temps, d'autres impressions suivent. Elles ont inévitablement lieu, si les circonstances font que nous restons en contact avec la personne rencontrée.

Au cours d'échanges ultérieurs, d'autres impressions surgissent en nous, en fonction de ce que cette personne fait et dit, mais aussi en fonction de ce que les gens racontent à son propos. Finalement, une nouvelle opinion se forme en nous. Cette impression a pour caractéristique de ne pas être spontanée comme la première, mais réfléchie. Elle est l'aboutissement de toutes les choses remarquées au cours des échanges ultérieurs. Elle n'est donc pas un produit de l'intuition, mais de l'intellect.

Cette opinion ne s'impose donc pas tout de suite comme juste, mais avec le temps seulement, après réflexion. Le plus souvent elle est alors considérée comme la seule valable, si bien que la première impression est rejetée comme erronée. Une personne dans une telle situation agit désormais en se basant sur cette deuxième opinion et se retrouve quelque temps après dans une situation malheureuse. Elle en vient à regretter son choix, car elle réalise qu'elle aurait mieux fait de suivre sa première impression. Que celle-ci était la bonne.

C'est, par exemple, le séducteur qui fait disparaître la première impression défavorable que la personne qu'il veut conquérir avait de lui à l'aide de nombreux compliments, sourires, attentions, cadeaux et invitations ; ou le vendeur, dont on se méfie mais à qui l'on achète quand-même quelque chose à cause du discours élogieux qu'il fait sur sa marchandise ; ou encore le financier sans scrupule chez qui l'on investit, parce qu'il redouble de politesse et insiste sur ses bonnes références.

Si la première impression est toujours la bonne, c'est qu'elle est une intuition issue de l'esprit, alors que l'impression ultérieure résulte des réflexions menées par l'intellect. Le fait d'accorder davantage d'importance à cette dernière impression témoigne de la domination de l'intellect ou,

plus précisément, de la place prépondérante que nous accordons à celui-ci. C'est en effet moins lui qui domine sur nous, que nous qui nous laissons dominer par lui.

Je ne fais pas le bien que je veux ...

Parfois, nous prenons conscience d'un de nos mauvais traits de caractère et des contrariétés, voire des souffrances qui en résultent pour autrui. Se réveille alors en nous le désir de cesser de nous comporter de cette façon et d'adopter le trait de caractère inverse. Par exemple, en étant respectueux plutôt qu'irrespectueux, attentif aux autres au lieu d'être égoïste, conciliant à la place d'être despotique, chaleureux plutôt que froid ...

Le désir de mieux nous comporter vient de l'esprit, car il est capable de ressentir les hautes valeurs, ce qui n'est pas le cas de l'intellect. Nous sommes donc déterminés à agir différemment. Nous avons pris des bonnes résolutions dans ce sens et nous sommes prêts à faire les efforts nécessaires. Mais que se passe-t-il sitôt qu'il s'agit de traduire ce vouloir en actes ?

Très vite, l'intellect s'en mêle et tente de nous empêcher de mettre à exécution nos bonnes résolutions. Fonctionnant d'après des critères terre à terre, il exprime des vues différentes de celles que nous avons eues grâce à notre intuition. Nous commençons à douter, et cela d'autant plus facilement qu'à cause de la domination de l'intellect, nous avons beaucoup de peine à résister. Bientôt nous sommes écrasés par les considérations pragmatiques que nous suggère l'intellect et continuons à faire le mal que nous nous étions résolus à ne plus faire. C'est, par exemple, cette patience et ces égards que nous voulons avoir envers notre prochain, mais qui se transforment si rapidement en impatience « parce qu'il réagit si lentement et nous avons encore tant d'autres choses à faire ». C'est cet amour, cette considération que nous voudrions manifester dans nos relations, mais que nous abandonnons si vite parce que notre vis à vis ne fait pas assez d'effort.

L'être humain est confronté à ce problème depuis longtemps. Dans la Bible, Paul de Tarse écrivait déjà : « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas » (Romains,7,19). Autrement dit, je fais le mal que me suggère l'intellect mais que mon esprit ne veut pas, et sous la domination de l'intellect, je ne fais pas le bien que, moi, en tant qu'esprit je voudrais faire.

Approfondissement de sujets spirituels

Grâce à notre intellect hyperdéveloppé, nous sommes capables de réfléchir longuement sur des questions pratiques et des sujets terre à terre. Mais combien de temps durent nos réflexions sur des sujets spirituels, comme par exemple les commandements, les paraboles, les exhortations et les paroles provenant des livres précieux des religions. Ou encore, combien de temps pouvons-nous rester absorbés dans une prière ?

Pour la plupart des gens, ce temps est très court. Certes, au départ, l'esprit est entièrement absorbé, il approfondit le sujet, des perspectives nouvelles s'ouvrent à lui ... puis, tout à coup, et sans qu'il en prenne vraiment conscience, une pensée d'ordre pratique apparaît. L'intellect s'en saisit et commence à y réfléchir. L'attention de la personne bascule sur cette réflexion terrestre, si bien que l'approfondissement spirituel est abandonné. Le processus se fait si discrètement que la personne n'en prend d'abord pas conscience. Ce n'est qu'après coup, qu'elle le remarquera.

Dans le même ordre d'idée, que se passe-t-il lorsque notre attention est attirée par quelque chose de beau – la capacité de voir et d'apprécier le beau étant aussi du domaine de l'esprit.

Une personne vaque à ses occupations quotidiennes et tout à coup elle aperçoit un arc-en-ciel. La courbe de celui-ci s'étend à travers une grande partie du ciel et ses couleurs sont très intenses. La

personne est émerveillée par sa beauté. On pourrait penser qu'elle le contempera le plus longtemps possible, puisque les arc-en-ciels n'apparaissent que peu souvent et habituellement disparaissent vite. En réalité, la plupart des gens n'y consacrent qu'un temps extrêmement court. L'émerveillement que l'esprit ressent face au beau est vite interrompu par l'intellect. Celui-ci invoquera une tâche à exécuter ou des devoirs terrestres à remplir. À cause de la domination de l'intellect, cette pensée aura plus de poids que le ressenti intuitif du beau, ce qui fait que la personne cesse de regarder l'arc-en-ciel et se replonge dans ses activités quotidiennes.

Chapitre 4 La science

L'être humain a toujours cherché à comprendre le monde qui l'entourait, afin de mieux utiliser les possibilités qu'il lui offrait.

La marche de la science

Les premiers « chercheurs » ou « scientifiques » procédaient par tâtonnements, de manière très empirique. Ils spéculaient sur leurs observations de la nature et élaboraient des théories en conséquence, en se basant en partie sur les croyances religieuses de leur époque. Certaines de ces théories correspondaient à la réalité, d'autres pas.

Cette manière de procéder ne fut pas remise en question jusqu'au 17^e siècle, où eut lieu une véritable révolution dans la pensée scientifique. Des observateurs consciencieux et objectifs de la nature, comme Galilée, Descartes et Newton, travaillèrent à débarrasser la science de ses erreurs et de l'influence de la religion, là où c'était nécessaire. Les conceptions de cette dernière s'opposaient en effet parfois aux réalités tangibles découvertes par les scientifiques de l'époque. L'exemple le plus connu de ces oppositions est celle mise en avant par Galilée qui avait prouvé que la terre tournait autour du soleil alors que l'Église affirmait, en se basant sur une interprétation de la Bible, que c'était le contraire. De telles erreurs devaient bien sûr être combattues, parce qu'elles empêchaient l'acquisition d'une compréhension réelle des phénomènes naturels.

Deux siècles plus tard, à partir de 1850, eut lieu une deuxième révolution scientifique. La science devint une science expérimentale ce qui la conduisit à une étude beaucoup plus minutieuse et systématique de la matière. Pour éviter toute erreur dans leurs conclusions, les scientifiques décidèrent que, dorénavant, ils n'accepteraient comme juste et vrai que ce qui aurait fait l'objet d'une observation objective et qui aurait été vérifié expérimentalement. Les expériences en question devaient être reproductibles et donner des résultats constants.

Cette approche a eu pour effet d'éliminer bien des fausses conceptions, mais aussi de restreindre le champ des recherches uniquement à ce qui est matériel. En effet, l'observation minutieuse et les vérifications expérimentales ne sont possibles que sur la partie matérielle des phénomènes naturels. Or, en étudiant la nature, la science est confrontée à des phénomènes en partie visibles et tangibles, car matériels, et en partie invisibles et supraterrrestres parce qu'immatériels. À cause de sa nouvelle approche, la science négligea de plus en plus la partie non-matérielle de la réalité, parce que l'intellect qui est le moteur de ces démarches ne la saisissait pas. Pour finir, la science l'exclut totalement. La conséquence en fut que dorénavant, elle fixa son attention exclusivement sur ce qui est matériel.

Dans un premier temps, elle considéra que seule la matière était digne d'intérêt, mais peu à peu que seule la matière *existait*. Ceci s'est traduit par l'axiome de base de la science qui dit que « seul ce qui est matériel existe ». Concrètement, les scientifiques ne croient qu'en ce qu'ils peuvent voir avec leurs yeux ou à l'aide d'appareils comme des microscopes, des balances ... qui augmentent les possibilités de perception de leurs cinq sens. Tout le reste est considéré comme inexistant.

La science moderne, telle que nous la connaissons, est donc une science matérialiste parce qu'elle a fait le choix de ne tenir compte que de la matière. Il s'agit bien d'un choix, car la réalité ne l'a pas contrainte à cette approche. En effet, l'invisible et le supra-terrestre existent aussi et auraient également pu être pris en compte par elle.

Excluant le côté supraterrrestre et spirituel, la science s'est limitée à n'avoir qu'une vision fragmentaire de la réalité (il lui manque l'aspect immatériel des choses). Si cette approche permet de comprendre la matière en tant que telle, elle ne permet pas de saisir le pourquoi et le comment de beaucoup de phénomènes. La science est alors confrontée à toutes sortes d'énigmes, donc de faits qu'elle n'arrive pas à expliquer en ne faisant intervenir que la matière. Des énigmes qui se résolvent aisément, sitôt que l'on prend en considération le spirituel.

Voici quelques-unes de ces énigmes :

L'homme descend-t-il du singe ?

La science a prouvé grâce à la théorie de l'évolution que l'être humain descendait du singe. Partant d'êtres très simples, composés d'une seule cellule, les animaux se sont peu à peu développés et perfectionnés, en une longue progression passant par les animaux marins, amphibiens, puis terrestres pour aboutir finalement aux grands singes et aux êtres humains.

La notion de « singe amélioré » que serait l'être humain soulève cependant de nombreuses questions. Au niveau du ressenti individuel, personne n'a l'impression d'être un singe qui aurait beaucoup progressé. Au contraire, nous ressentons tous qu'il y a quelque chose de fondamentalement différent entre nous et les grands singes.

Au niveau scientifique, la question se pose de savoir pourquoi l'être humain, dont seulement 1 % des gènes se différencient de ceux des grands singes, possède des capacités psychiques tellement supérieures.

Le comportement de l'être humain dépasse en effet le cadre des comportements instinctifs et émotionnels des animaux. Il peut même atteindre une manière d'agir très digne, empreinte de sagesse et dirigée par des valeurs élevées qui transcendent le plan terrestre. L'être humain possède en effet des valeurs spirituelles comme l'amour du prochain et le sens de la justice. Il est capable d'avoir une connaissance consciente de l'existence de Dieu, ce qui est hors de portée des animaux. C'est donc à juste titre que les scientifiques se demandent comment un tel saut qualitatif entre le singe et l'être humain a été possible, étant donné que tous deux ont non seulement une structure cérébrale, mais aussi des gènes et un corps si semblables. Ils parlent d'un chaînon manquant dans le cadre de leurs connaissances, chaînon qui leur permettrait de comprendre et d'expliquer comment s'est effectué le passage du singe à l'être humain.

La science n'a toujours pas découvert ce qu'était ce chaînon manquant, car elle ne le cherche que dans la matière. Pour elle, l'origine de l'homme reste donc inexplicée. L'énigme de l'origine trouve cependant une explication claire si on aborde la question avec l'approche spirituelle du Message du Graal. Comme nous l'avons vu, celle-ci ne considère pas l'être humain comme un corps physique seulement (ce qui est la conception de l'approche matérialiste), mais comme un esprit immatériel (notre véritable moi) incarné dans un corps physique. L'approche spirituelle considère également que les animaux non plus ne sont pas que des corps de chair, mais des âmes animales incarnées dans des corps physiques : les âmes de chats dans des corps de chats, les âmes de chevaux dans des corps de chevaux, et ... des âmes de singes dans les corps de singes.

Ainsi, conformément à ce que dit la théorie de l'évolution, au cours du temps, grâce à la sélection naturelle et à la survie des plus aptes, des corps aux possibilités de plus en plus grandes et diverses ont été formés. Ces corps ont permis à toute une variété d'*âmes animales* aux potentialités progressivement plus grandes et diverses de s'incarner.

Arriva alors le moment où les âmes des singes les plus évolués s'incarnèrent et permirent le développement d'un corps suffisamment perfectionné pour recevoir un esprit humain. Dès ce moment, au lieu que ce soit une âme animale de grand singe – comme c'était le cas jusque-là – qui s'incarna dans le fœtus en gestation porté par une mère singe, ce fut un esprit humain qui prit possession du corps. Le premier humain fit ainsi son apparition sur terre.

Les potentialités de l'esprit humain étant supérieures à celles des âmes de singes, il est naturel que les corps dans lesquels s'étaient incarnés des esprits humains se soient développés d'une tout autre façon que ce qui avait été le cas jusque-là. Ces corps s'ennoblirent d'une manière qui restera à tout jamais inaccessible aux singes, parce que ces derniers ne possèdent pas dans leur âme les caractéristiques requises pour ces transformations.

Parallèlement à ces modifications physiques apparurent aussi des changements de comportement. Les activités manifestées jusque là par les singes se transformèrent (les relations entre individus par exemple) et d'autres apparurent (activités artisanales, culturelles ...). En effet, ce qu'un cerveau de singe peut produire lorsqu'il est utilisé par une âme de singe n'est pas du tout semblable à ce qu'il est en mesure de réaliser lorsque c'est un esprit humain, aux capacités bien plus grandes, qui l'emploie. Le saut qualitatif entre le singe et l'être humain ne provient donc pas d'une mutation génétique quelconque, mais de la présence d'un noyau animateur différent : l'esprit. L'esprit est le maillon manquant que recherche la science et c'est en lui que repose l'origine de l'être humain sur terre.

Ainsi, il est juste de dire que l'être humain descend du singe, si l'on considère exclusivement le corps physique. Il n'en va cependant pas de même pour le noyau animateur de ce corps. L'être humain est apparu sur terre, non parce qu'une âme animale a évolué pour devenir un esprit humain, mais bien parce que l'âme animale a été remplacée par un esprit humain. Sans la domination de l'intellect, cette explication serait acceptée par tous et constituerait pour chacun un puissant soutien pour la compréhension du monde dans lequel nous vivons.

Les gènes ne sont pas tout

Avec la découverte des gènes, à la fin du 19^e siècle, la science crut avoir trouvé la preuve irréfutable que la matière était capable de s'organiser elle-même de manière de plus en plus complexe, pour donner forme aux corps végétaux, animaux et humains, et d'assurer leur perpétuation dans le temps grâce à l'hérédité. Il fut en effet découvert que certains gènes étaient responsables de la différenciation cellulaire, c'est-à-dire de la formation de cellules différentes (cutanée, osseuse ...) à partir d'une cellule de base. Que d'autres gènes avaient pour mission de grouper les cellules pour former des tissus et des organes. Que d'autres gènes encore, s'occupaient de placer les tissus et les organes à leur juste place dans l'édifice corporel, etc.

Les gènes accomplissent fidèlement leur travail, parce qu'ils possèdent des instructions précises sur ce qu'ils doivent faire. Ces instructions sont inscrites dans leur ADN. Il existe donc un « alphabet » et un système de notation pour fixer ces informations. Ce système s'appelle le code génétique. Il fonctionne avec un nombre restreint de « lettres » ou symboles, puisqu'il n'y en a que quatre. Cependant, suivant la place que ces « lettres » occupent dans la phrase (sur la double hélice de l'ADN d'un gène) et l'ordre et la fréquence de leur apparition, la signification de la phrase sera autre. Ainsi, selon la nature des informations inscrites dans le code génétique, il en résultera un corps aux formes et caractéristiques bien déterminées.

Pour la science, l'existence des gènes est la preuve définitive que tout part de la matière ; par conséquent que l'approche matérialiste a raison de ne pas chercher des forces intelligentes en dehors de la matière pour expliquer le monde qui nous environne. Il s'agit cependant d'une

conclusion erronée. Il suffit de se poser la question de l'origine du code génétique pour s'en rendre compte.

Un système de codage est toujours le résultat d'un processus mental. Il faut en effet déterminer les symboles qui font partie du code, la manière de les utiliser et la signification qui résulte de leur combinaison. Or, même en se combinant de manière extrêmement sophistiquée, les 118 éléments de base de la matière ne pourraient pas élaborer un code, car ils ne sont pas capables de penser et d'inventer. Par conséquent, le hasard n'étant pas une option, il doit nécessairement y avoir une intelligence extérieure à la matière qui crée le code.

Mais quelle est cette intelligence extérieure ?

Pour les tenants d'une approche matérialiste, cette question n'a pas de réponse, puisque, pour eux, quelque chose d'immatériel ne peut exister. Et pourtant, comme nous l'avons vu, le code génétique ne peut qu'avoir une origine supraterrrestre. Pour l'approche spirituelle qui, elle, tient compte de l'immatériel, cette intelligence est celle du Créateur de toutes choses, donc Dieu. Cette manière de voir permet de sortir de la contradiction de l'approche scientifique actuelle dominée par l'intellect. Celle-ci affirme en effet que la matière inconsciente et inintelligente est capable de créer l'intelligence, ce qui serait le monde à l'envers.

L'évolutionnisme n'exclut pas l'existence du Créateur

La théorie de l'évolution est basée sur l'étude de choses matérielles : les fossiles d'animaux ayant vécu dans le passé, ainsi que l'aspect des animaux actuellement présents sur terre. Si cette approche matérialiste a permis d'aboutir à une théorie explicative conforme à la réalité, celle de l'évolution des espèces animales, des conclusions erronées en ont été tirées. En effet, s'appuyant sur elle, la science (et bien des gens avec elle), ont rejeté à tort l'idée qu'un Dieu Créateur puisse être à l'origine des espèces animales.

Pour la science en effet, ce sont les éléments de base de la matière (le carbone, l'oxygène ...) qui, en se combinant, ont donné la première cellule vivante d'où sont issues ensuite toutes les espèces animales. Les animaux et les être humains n'ont ainsi pas été créés par quiconque. Ils sont le résultat d'un processus de formation, et non de création. Il n'y a par conséquent pas de Créateur.

La formation des espèces animales a lieu grâce à un processus de sélection. Ne survivent et n'évoluent que les êtres les plus forts et les mieux adaptés. Il y a donc élimination de ce qui est imparfait, par ce qui est parfait. Plusieurs questions se posent ici, auxquelles l'approche matérialiste n'a pas de réponses : Comment se fait-il que le processus de sélection choisisse toujours ce qui est mieux plutôt que ce qui est moins bien ? Pourquoi l'évolution va-t-elle toujours dans la même direction, à savoir en avant, des formes primitives aux plus évoluées ? Qui a déterminé que les choses devaient se dérouler ainsi ?

La matière, en elle-même, n'est pas capable de produire un processus évolutif. Cela ressort de la 2^e loi de la thermodynamique formulée par la science, à savoir : abandonnée à elle-même, la matière tend à prendre un état aussi désorganisé et désordonné que possible. En d'autres termes, pour que la matière puisse parvenir à un état organisé et ordonné, il faut qu'une force extérieure intervienne. Cette force doit d'ailleurs aussi être intelligente et pleine de sagesse puisqu'elle dirige les processus évolutifs dans la direction du bien, du mieux et du plus élevé. Pour l'approche spirituelle, cette force est celle de Dieu, le Créateur de toutes choses.

De plus, pour le matérialiste, la matière, en tant que telle, n'a pas de but, elle fonctionne au hasard. Or, le hasard ne peut pas avancer constamment dans la même direction : vers l'évolution. Au

contraire, le hasard agit de manière aléatoire, en modifiant à tout moment sa direction. Il doit donc y avoir, ici aussi, une force extérieure à la matière qui veut que l'évolution se fasse d'une manière déterminée et qui la dirige en conséquence. Pour l'approche spirituelle, cette force a son origine en Dieu. C'est donc Lui qui a conçu ce processus d'évolution.

Le Créateur n'a donc pas créé d'un coup, sur terre, déjà entièrement faites, l'ensemble des espèces animales (comme l'affirment les créationnistes), mais celles-ci apparurent successivement, procédant les unes à partir des autres, lors d'un long processus d'évolution.

La richesse, la variété et la vie qu'offre cette évolution ne témoignent pas de l'ingéniosité de la matière, mais bien de celle d'un Créateur tout puissant.

Les douleurs fantômes

Les douleurs fantômes sont un autre fait sur lequel la science n'a pas d'explication, car elle ne considère que l'aspect matériel du phénomène. Dans presque tous les cas d'amputation, les personnes qui ont perdu un membre ressentent des douleurs là où se situait le bras ou la jambe manquante. Ces douleurs sont qualifiées de fantômes, car elles se manifestent dans un membre qui n'existe plus matériellement. Elles sont occasionnelles ou constantes. Dans certains cas, elles diminuent avec les années qui passent ; dans d'autres, elles subsistent toute la vie.

L'explication de ce phénomène par la science est que le cerveau garde en lui la représentation mentale du membre et attribuerait à tort des sensations au membre qui n'existe plus. Mais une étude sur des enfants nés avec un membre en moins contredit cette théorie. Ces enfants ayant été dépourvus d'un membre dès le départ, leur cerveau ne pouvait par conséquent pas l'avoir en mémoire. Cependant, certains d'entre eux aussi ressentaient des sensations là où le membre qu'ils n'avaient jamais possédé se serait trouvé.

Cette explication avancée par la science n'étant pas satisfaisante, cette dernière a cherché des éclaircissements encore ailleurs dans le cerveau, dans le système nerveux et le reste du corps, mais sans succès. Pour la science, les douleurs fantômes sont donc encore une énigme.

Cette énigme trouve cependant une réponse claire dès le moment où l'on adopte une approche spirituelle. D'après celle-ci, l'être humain possède un double éthéré de son corps physique. Ce double, communément appelé corps astral, est le modèle d'après lequel les cellules sont placées pour former les organes et le corps dans son ensemble. Or, comme l'explique le Message du Graal, le corps astral, en tant que modèle distinct du corps, car d'un autre genre, subsiste malgré l'ablation d'un membre. C'est donc au niveau du membre astral que les douleurs sont ressenties et non dans sa représentation dans le cerveau.

Homéopathie, magnétisme, acupuncture

Différentes thérapies non-conventionnelles sont aussi rejetées par la science, parce que son approche matérialiste ne lui permet pas de saisir le pourquoi et le comment de leur efficacité. La science les considère comme des tromperies malgré les innombrables guérisons avérées à leur actif. La réalité et le mode de fonctionnement de ces thérapies apparaissent cependant clairement dès que l'on prend en considération l'immatériel.

L'homéopathie

L'homéopathie est un système thérapeutique qui emploie des remèdes qui ne contiennent aucune substance curative qui soit chimiquement décelable.

Les remèdes homéopathiques sont faits de dilutions de substances matérielles diverses : minéraux, végétaux, sécrétions, poisons ... Il s'agit de dilutions centésimales (CH). La solution de la substance choisie est diluée 100 fois pour obtenir la première dilution centésimale (1 CH). Autrement dit, une goutte du remède initial est mélangée à 99 gouttes d'eau. Pour obtenir une dilution 2 CH, une goutte de mélange 1 CH est associée à 99 gouttes d'eau. Et ainsi de suite, pour les dilutions supérieures.

La quantité de substance active diminue ainsi de plus en plus. Il arrive un moment où il n'y en a plus aucune trace. D'après les lois de la chimie, cela a lieu à partir de 12 CH. L'explication scientifique est que le nombre d'Avogadro a été dépassé. Théoriquement, le remède obtenu ne contient plus que de l'eau et, par conséquent, pour la science qui ne considère que la matière, un effet thérapeutique est exclu. Or, en pratique, les dilutions supérieures à 12 CH sont actives. Et paradoxalement, non seulement leur action est plus forte que celle des dilutions inférieures, mais plus elles sont élevées, plus leur effet est puissant. C'est l'inverse de ce à quoi on s'attendrait, mais c'est néanmoins une réalité.

Les réactions physiques diverses, comme les éruptions cutanées, les augmentations passagères de la sensibilité et de la réactivité, etc. apparaissant après la prise de ces remèdes témoignent de leur activité, tout comme les nombreuses guérisons qui sont à leur actif. Ces bienfaits ne peuvent être dus à la suggestion car ces remèdes agissent aussi lorsqu'ils sont donnés à l'insu du malade ou à des bébés et des animaux. Vu les effets curatifs indéniables de l'homéopathie, il doit y avoir des forces d'un autre genre que matériel en action. Ces forces appartiennent aux enveloppes astrales des substances utilisées ou à des enveloppes plus subtiles encore, lorsque des plus hautes dilutions sont utilisées.

Si à cause de la domination de l'intellect, les remèdes homéopathiques en venaient à être interdits, sous prétexte qu'ils n'auraient aucune efficacité thérapeutique, nous serions privés d'une méthode thérapeutique douce, efficace, non toxique et bon marché.

Le magnétisme

Le magnétisme est une thérapie qui soigne les malades sans aucun remède. Par l'imposition de ses mains, c'est-à-dire en les gardant immobiles sur la région du corps à traiter, le magnétiseur transfère quelque chose d'invisible, appelé *fluide magnétique*. Le transfert de fluide peut aussi s'effectuer par projection lors de « passes magnétiques ». En déplaçant ses mains en un mouvement de balayage au-dessus des parties malades ou sur le corps entier, le magnétiseur projette le fluide magnétique hors de ses mains. Celui-ci pénètre dans le malade sans que les mains du magnétiseur ne touchent le corps.

Le côté déroutant de cette thérapie est que ce qui s'échappe du magnétiseur pour passer dans le corps malade n'est pas visible. Cela signifie-t-il qu'il n'y a rien ? Les nombreuses améliorations de l'état de santé des malades soignés selon ce procédé témoignent cependant de la réalité du transfert. Le fait que les malades traités ainsi sentent des picotements, une certaine animation ou de la chaleur dans la région magnétisée parle également en faveur de l'existence d'un tel transfert. D'autant plus que les passes peuvent être effectuées à travers un mur et à l'insu de la personne, avec les mêmes effets bénéfiques. La suggestion ne peut être invoquée, puisque cette thérapie peut aussi être utilisée avec succès pour soigner les animaux.

La domination de l'intellect pousse la science à affirmer que le magnétisme n'est qu'une mystification ou une supercherie, car il n'y a rien de matériel qui puisse être mesuré, analysé et servir à expliquer les effets curatifs. Mais ces forces existent, elles sont immatérielles et proviennent

soit des forces astrales du magnétiseur lui-même, soit de forces subtiles captées par celui-ci dans des plans de l'au-delà.

L'acupuncture

L'acupuncture est une thérapie qui vient de Chine et qui était déjà pratiquée 3000 à 4000 ans avant J.-C. Elle consiste à enfoncer des aiguilles très fines à des points bien précis du corps. Ces « points d'acupuncture » sont au nombre de 600. Ils sont répartis sur le trajet de 14 méridiens, chacun en relation avec un organe ou une fonction corporelle. Les méridiens sont de petits canaux situés à la surface du corps et dans lesquels circule continuellement une énergie qui anime les organes et leur permet de fonctionner. D'après l'acupuncture, les maladies sont dues à des anomalies, générales ou locales, de la circulation des énergies. L'acupuncteur corrige ces anomalies par la pose d'aiguilles sur des points d'acupuncture judicieusement choisis, en fonction des troubles de santé de la personne qu'il traite.

Cette thérapie, comme les deux précédentes, est déroutante parce qu'elle travaille avec de l'invisible. Pas plus les points d'acupuncture que les méridiens ne peuvent être vus. Leur localisation ne correspond d'ailleurs à aucun élément anatomique connu. Et pourtant, partout dans le monde, les acupuncteurs piquent les mêmes points et réharmonisent la circulation des énergies dans les mêmes méridiens, sans que la science n'ait jamais pu prouver leur existence.

Pour l'approche spirituelle, les forces qui sont actives ici sont les forces astrales et celle plus subtiles qui animent le corps physique. Elles sont conduites par des canaux dans les différents organes, de la même manière que l'influx nerveux parcourt les nerfs pour innerver les organes, ou l'électricité les fils électriques qui alimentent en courant les lampes et les appareils d'une habitation.

L'amour vu par la science

Le sentiment amoureux qui attire les femmes et les hommes les uns vers les autres est un fait universel. La science moderne a cherché à savoir précisément ce qui se passait lorsque l'on tombait amoureux. Ne tenant compte que de la matière, elle s'est limitée à ne considérer que le corps. La conclusion à laquelle elle est arrivée est, en simplifiant, que tomber amoureux serait une question d'hormones.

La science a en effet découvert que le corps humain émet des substances volatiles inodores, les phéromones, dont les caractéristiques sont différentes d'un individu à l'autre. Les phéromones auraient un effet attractif au répulsif sur la personne réceptrice. Lorsque les phéromones ont un effet très fortement attractif chez deux personnes, celles-ci sont attirées l'une vers l'autre et tombent amoureuses.

Le sentiment amoureux naissant serait ensuite renforcé par deux substances : une hormone et un neurotransmetteur.

Stimulé par les phéromones étrangères qu'il a perçues, le corps se met à produire une hormone appelée « phényléthylamine » ou PEA en quantité beaucoup plus grande que normalement. Cette hormone de la classe des amphétamines rend actif, enthousiaste, voire fébrile et agité. Cet état d'excitation se focalise sur la personne rencontrée et activerait le sentiment amoureux.

L'élévation du taux de PEA a pour effet une augmentation de la production de dopamine, un neurotransmetteur. Celui-ci engendre une sensation de bien-être, de plaisir, voire d'euphorie. Les amoureux se sentiraient donc très bien ensemble à cause de cela, d'où leur désir de toujours rester l'un avec l'autre, afin que leur bonheur ne s'arrête jamais.

L'action euphorisante des PEA et de la dopamine est cependant limitée dans le temps. Elle ne dure en moyenne que 3 ans. D'après la science, le grand amour ne s'étendrait par conséquent pas au-delà de ce laps de temps. L'interruption de l'état d'euphorie entraînerait en effet une perte d'intérêt pour le conjoint puis la séparation des couples.

Cette approche est typique de l'approche matérialiste qui se concentre sur le côté matériel des choses et veut tout expliquer matériellement. Elle a un aspect très scientifique, puisqu'elle parle d'hormones, de neurotransmetteurs, d'accroissement ou de diminution des sécrétions, etc. Cependant, si les données sont objectives, les conclusions qui en sont tirées ne le sont pas. On ne peut réduire l'amour à des réactions bio-chimiques. En effet, comment expliquer que certaines personnes se côtoient longtemps avant de tomber amoureuses ? Pourquoi les phéromones ont-elles pris si long pour agir ? Et qu'en est-il de gens qui tombent amoureux à distance, sans contact direct, mais en s'écrivant ou par Internet ? La distance ne rend-elle pas inopérante l'action des phéromones ? Un coup de foudre peut s'opérer au milieu d'une foule. La présence simultanée de centaines de phéromones différentes n'empêche-t-elle pas toute perception et possibilité d'identification de l'âme-sœur ?

De plus, les tenants de l'approche matérialiste pensent que le fait de constater que quand telle hormone est présente tel sentiment se manifeste, les autorise à dire que c'est l'hormone qui a déclenché le sentiment. Ils semblent exclure la possibilité que l'inverse soit aussi possible, donc que les sentiments déclenchent les sécrétions hormonales, ce qui est effectivement le cas comme le confirme l'expérience de chacun. Par exemple, la peur nous saisit face à un danger, puis de l'adrénaline est sécrétée. De dire que les hormones sont le point de départ du ressenti, reviendrait à affirmer que c'est parce que des sécrétions d'adrénaline ont lieu que j'ai peur d'un événement qui se présente à moi.

Ainsi, lorsqu'il est dit, par exemple, que la dopamine donne une sensation de bien-être, c'est vrai dans le sens où la personne ressentira *physiquement* une telle sensation grâce à l'action de cette substance. Cette sensation cependant a d'abord pris vie dans l'esprit de la personne, comme l'explique l'approche spirituelle, et ce n'est qu'après, qu'elle se matérialise dans le corps.

Les choses se passent donc de la manière suivante.

L'esprit irradie vers l'extérieur en fonction de ses caractéristiques personnelles : ses traits de caractère, sa personnalité, ses aspirations ... Les irradiations sont donc différentes d'un esprit à l'autre. L'esprit irradie, mais il est aussi capable de percevoir les irradiations qui émanent de l'esprit des personnes qu'il rencontre.

Le ressenti perçu par l'esprit peut être plaisant (mais sans plus), agréable et parfois spécialement agréable. Dans ce dernier cas, il éprouvera un puissant élan de sympathie envers cette personne, ce qui l'attirera fortement vers elle. Cette attirance lui fait vouloir prolonger la rencontre, ne pas se séparer de la personne et être le plus possible avec elle : c'est le sentiment amoureux qui apparaît. Il ne s'agit pas ici de l'attirance corporelle déclenchée par des phéromones, de l'EPA, etc., mais de l'attirance d'un esprit vers un autre esprit. Ces esprits ressentent tous deux quelque chose d'agréable, de sécurisant, d'élevant et d'enthousiasmant au contact de l'autre.

Cependant, l'esprit étant incarné dans un corps physique, il ne doit pas seulement vivre en esprit son inclination pour l'autre personne, mais aussi l'éprouver au niveau de son corps. Et, c'est là qu'interviennent les sécrétions d'hormones. Elles sont déclenchées par le vécu de l'esprit et permettent à l'esprit de ressentir, physiquement aussi, ce qui a pris vie en lui. Cela est indispensable, puisque, lorsque l'esprit est incarné, c'est à travers son corps qu'il doit agir.

L'expérience vécue de chacun montre que les sentiments élevés de l'amour viennent du « cœur », donc de l'esprit. La science ne peut concevoir une telle chose, car elle ne prend en compte que la matière. Mais l'amour n'est pas la seule chose que la science (par le biais de la neuroscience) cherche à expliquer comme étant le résultat de l'activité de substances chimiques. Elle le fait aussi pour tous les comportements, attitudes et manières d'être de l'être humain. Celui-ci est ainsi réduit à un jouet ballotté et conditionné par des molécules chimiques.

Ainsi, contrairement à ce que la domination de l'intellect par le biais de la science pousse à croire, l'amour n'est pas une attirance passagère dont il faut profiter au maximum tant qu'elle dure, sans toutefois trop s'impliquer pour éviter de souffrir à cause de l'inévitable refroidissement de la relation ou de la séparation à venir. Au contraire, l'amour est un ressenti de l'esprit, un ressenti élevé et durable qui, grâce aux expériences vécues faites en commun, s'approfondit et se développe avec le temps

L'être humain a-t-il un libre arbitre ?

L'approche exclusivement matérialiste instaurée par l'intellect n'aboutit pas seulement à des énigmes et le refus de croire en quelque chose sitôt que le supraterrestre intervient. Elle conduit aussi à répandre des fausses notions sur des choses essentielles, comme par exemple le libre arbitre de l'être humain.

Depuis très longtemps, l'être humain se demande s'il possède le libre arbitre, autrement dit s'il est en mesure de décider librement, sans être conditionné ou limité par quoi ou qui que ce soit ; ou, si au contraire, ses décisions ne sont jamais libres car toujours influencées, voire prédéterminées d'une façon ou d'une autre, ne serait-ce que par l'éducation qu'il a reçue.

La question du libre arbitre est importante à se poser car si l'être humain n'en possède pas, il n'est qu'un jouet ballotté de-ci de-là par le hasard ou par un destin arbitraire. Il n'est qu'un grain qui sera inexorablement broyé par les meules de la vie. Son sort ne serait par conséquent pas du tout enviable, car il ne pourrait rien faire pour diriger son destin. Si, au contraire, il possède un libre arbitre, il peut opérer des choix et orienter le cours des événements.

La position de la science, donc des personnes qui ont une vue matérialiste des choses car elles se soumettent à leur intellect sur cette question, est que l'être humain ne possède pas de libre arbitre. Elles en veulent pour preuve l'expérience suivante :

Un scientifique a cherché à établir les relations qui existent entre l'activité cérébrale et la décision consciente de bouger. Pour se faire, il a enregistré l'activité électrique du cerveau, tout particulièrement un signal appelé « potentiel de préparation » qui apparaît juste avant le mouvement et qui indique que la personne est prête à l'accomplir. Le signal est émis cinq dixièmes de seconde avant le mouvement de la main, ce qui est compréhensible, puisqu'il faut un certain temps pour que l'ordre donné par le cerveau gagne les muscles qui vont bouger.

Ce qui, cependant, est déroutant dans cette expérience, c'est le moment où les individus prennent conscience de leur volonté de bouger. Ce moment arrive deux dixièmes de seconde avant le début du mouvement, autrement dit, trois dixièmes de seconde après le début de l'activité cérébrale.

Les scientifiques en ont conclu que le cerveau prend des décisions avant que nous en soyons conscients ! Cette conclusion est tout à fait singulière, car elle implique que nos décisions ne sont jamais prises consciemment. Ce n'est donc pas nous qui prenons les décisions, mais le cerveau, et

cette décision nous est ensuite imposée. Il en résulte par conséquent que nous ne possédons pas de libre arbitre.

Cette interprétation du phénomène n'est cependant pas la seule possible. En faisant intervenir l'esprit immatériel de l'être humain, la situation se présente tout différemment et confirme l'existence du libre arbitre.

D'après l'approche spirituelle, l'être humain a deux genres de conscience. D'une part, celle que possède l'esprit en dehors de tout lien avec le corps physique, c'est-à-dire la conscience de l'esprit lui-même en tant que tel, et d'autre part, une conscience plus terrestre, puisqu'elle est la conscience que nous avons de nous-même en tant qu'être incarné dans un corps de chair et de sang. Ce deuxième genre de conscience est bien entendu ressenti au niveau du cerveau et mesurable par une variation du potentiel électrique.

Quand on fait intervenir l'esprit immatériel, la suite logique des événements est donc la suivante : l'esprit prend consciemment la décision de bouger. Le moment où cela se passe ne peut cependant pas être décelé par des mesures de courants électriques dans le système nerveux, puisque la décision n'a pas lieu à ce niveau et par conséquent échappe aux instruments de mesure.

Mais, le cerveau et le système nerveux moteur sont informés de la décision de l'esprit et ils se mettent au travail pour que le mouvement ait lieu. Lorsque le corps est prêt à l'effectuer, le signal « potentiel de préparation » « s'allume ». Le cerveau pensant (et non plus moteur) de l'être humain devient alors terrestrement conscient de la décision prise par l'esprit. Peu après, l'ordre atteint les muscles et le mouvement s'accomplit.

On voit ainsi à nouveau que c'est parce que la science ne tient pas compte de l'esprit qu'elle a une vue fragmentaire des choses et qu'elle en tire des conclusions erronées. Ce n'est donc pas le cerveau qui prend inconsciemment une décision et l'impose ensuite à l'individu, mais c'est l'esprit (l'individu) qui prend consciemment une décision et la transmet au cerveau. Ainsi, contrairement à ce que dit la science, l'être humain possède un libre arbitre.

Le fait de savoir que le libre arbitre existe est fondamental à connaître. Cela change toute l'attitude que l'on peut avoir face à la vie.

Effectivement, croire que l'on ne décide rien, que tout est prévu pour nous ou se déroule au hasard, rend paresseux et fataliste. N'étant pas responsables de ce que nous faisons, pourquoi se soucier des conséquences de nos actes, de s'efforcer d'assumer nos responsabilités et chercher à nous améliorer ? Les efforts sont vains puisque ce n'est pas entre nos mains. Même la plus grande volonté n'aboutira à rien. Cette attitude fataliste ne conduit pas à une vie joyeuse et sereine.

À l'inverse, savoir que nous disposons du libre arbitre ouvre un champ immense de possibilités : nous pouvons façonner notre destin et choisir la manière dont nous voulons nous développer. Les événements qui nous arrivent ne sont pas arbitraires, ils sont le résultat de nos décisions passées. Ce que nous semons sous forme de pensées, paroles et actes nous revient, dans cette vie ou une suivante, sous forme d'un événement qui nous fait vivre sur nous-même ce que nous avons imposé aux autres. Il nous suffit donc de semer ce qui est bienfaisant et constructif pour récolter un destin heureux.

Comme chacun peut le constater sur lui-même, mais également en observant son entourage, l'être humain peut encore s'améliorer. Il peut affiner certaines facultés qu'il emploie déjà régulièrement et développer davantage certaines autres qu'il a laissé sommeiller. Et pour ce faire, le libre arbitre lui est indispensable.

La faculté de persévérance, par exemple, ne se développe que si l'esprit décide de l'utiliser. D'elle-même, elle ne peut pas s'activer. Elle ne le fait que si elle est sollicitée. Or, cette sollicitation résulte d'une décision prise par l'esprit à l'aide de son libre arbitre.

Lorsque l'esprit décide de réagir aux circonstances en étant appliqué, courageux, respectueux ... il oblige ces facultés à se manifester. Grâce à la répétition des sollicitations, elles s'affermiront, se consolideront et finiront par s'épanouir pleinement. Le choix des facultés que nous voulons utiliser pour réagir aux événements dépend de nous. Nous les choisissons librement avec notre ... libre arbitre, d'où la grande variété des personnalités humaines. Il n'y a en effet pas deux êtres humains qui se ressemblent. Chacun peut décider de quelle manière il va agir ou réagir et il se façonne une personnalité en conséquence.

Chapitre 5 La technique

La technique est l'ensemble des procédés utilisés pour transformer la nature, afin de tirer profit des possibilités qu'elle nous offre. Ces procédés sont mis au point scientifiquement, c'est-à-dire en se basant sur les connaissances précises que la science a découvertes à propos de la matière.

La science étant le résultat de l'étude de la matière, et la technique l'exploitation de cette connaissance de la matière, la technique est quelque chose d'éminemment terrestre et matériel ; elle est donc du domaine de l'intellect.

Machines, appareils et instruments

Le résultat de l'activité de la technique sont des machines, des appareils et des instruments. Ce sont des objets qui nous aident à nous déplacer (vélo, voiture ...), à communiquer (téléphone, radio ...) et à réaliser d'innombrables autres activités de notre vie quotidienne. Leur but est utilitaire.

La technique étant typiquement un produit de l'intellect, plus celui-ci se développe, plus il devrait y avoir d'appareils et de dispositifs techniques dans la vie de l'être humain. Est-ce le cas ? Les faits montrent que oui.

Une des caractéristiques principales de la société actuelle est son fort recours à la technique pour fonctionner. En fait, aucune autre société ou civilisation au cours de l'histoire n'a possédé autant de machines et d'appareils divers. Non seulement des grosses machines comme des grues, des avions, des fusées et toutes les machines qui se trouvent dans les usines, mais aussi des machines de plus petites dimensions pour notre usage personnel. Parmi celles-ci, les ascenseurs, les ventilateurs, les photocopieuses, les appareils de photo, les ordinateurs et les téléphones portables, mais également des machines pour cuire, faire la vaisselle, laver et sécher le linge, coudre, écrire, calculer ... et pour certaines personnes aussi pour se brosser les dents !

Ces objets techniques occupent une place toujours plus importante dans notre vie, que ce soit parce que le nombre d'appareils différents que nous utilisons augmente, ou que le temps que nous passons à les employer va en s'accroissant. Dans les deux cas, cette augmentation s'explique par la domination de l'intellect.

À cause de la position dominante qu'il a usurpée, l'intellect se manifeste plus fortement que les intuitions, c'est donc lui qui donne la direction. Or, étant en affinité avec la technique, il est fasciné par tous les appareils qu'il a inventés. Cela le stimule à en imaginer toujours de nouveaux, si bien que leur nombre augmente sans cesse. D'autre part, ces appareils ont été conçus pour faciliter la vie de l'être humain. Ce dernier y recourt donc volontiers et cela dans de nombreux domaines. La conséquence en est qu'il finit par passer une grande partie de sa journée à les utiliser.

Bienfaits et méfaits de la technique

L'invention de tous ces appareils et machines par l'intellect présente de nombreux avantages. Elle décharge l'être humain de travaux pénibles ou facilitent l'exécution de ceux-ci. Elle permet des réalisations plus complexes, précises et en plus grand nombre. Elle diminue aussi la durée nécessaire pour réaliser certaines tâches, libérant ainsi du temps et de l'énergie pour d'autres activités.

Ces aides techniques ne sont cependant des bienfaits que tant que l'être humain est celui qui dirige ses « outils », tant qu'il en est le maître. Avec la domination de l'intellect cependant, cela n'est

souvent pas le cas. Émerveillé par toutes les possibilités de la technique, l'être humain dominé par l'intellect cherche à produire des machines toujours plus perfectionnées. C'est-à-dire de mettre au point des machines qui exécutent une part toujours plus grande du travail précédemment exécuté par l'être humain. Ce dernier est ainsi de plus en plus mis de côté, et la machine prend de plus en plus de place. Le risque est que l'être humain finisse par devoir la servir plutôt que ce soit elle qui le serve.

Avant que les progrès techniques ne permettent le développement de toutes sortes de machines, l'artisan travaillait uniquement avec des outils, qu'il s'agisse des rabots et scies du menuisier, du tour du potier, des burins du sculpteur ... Avec l'expérience, l'artisan apprenait à connaître ses outils et à les employer avec habileté. En tant qu'outils inertes, ils se pliaient entièrement à sa volonté. C'est en effet lui qui décidait comment, quand et à quel rythme il voulait les utiliser.

Lorsque les premières machines furent produites, l'artisan contrôlait encore son travail. Les machines étaient simples et elles étaient une aide. C'est lui qui dirigeait et les machines le secondaient.

Avec la mise au point de machines plus sophistiquées, le contrôle de l'artisan sur son travail diminua. Étant donné que la machine exécute une grande partie du travail, l'artisan intervient moins. La machine a aussi son propre mode de fonctionnement que l'artisan doit suivre et ses propres caractéristiques auxquelles il doit se conformer. Il ne peut donc plus diriger et prendre des initiatives comme il le faisait auparavant.

Un exemple emblématique de cet asservissement à la machine et de la perte de contrôle de l'ouvrier sur son travail est le travail à la chaîne organisé dans les usines au début du 20^e siècle. Dans cette « organisation scientifique du travail » appelée taylorisme, l'ouvrier n'exécute pas l'ensemble des différents mouvements nécessaires à la fabrication d'un objet, mais un seul (les autres mouvements étant effectués chacun par d'autres ouvriers). Et ce seul mouvement, il le répète toute la journée, sans possibilité de variation.

L'ouvrier devient ainsi un rouage de la machine. Certes, un rouage vivant, mais un rouage quand-même. L'épanouissement intérieur grâce au travail ne peut plus avoir lieu. Il n'y a plus de possibilités d'être créatif, planifier, faire preuve d'adresse, pas plus que de se réjouir en voyant l'objet peu à peu prendre forme.

Le travail à la chaîne a été proscrit, cependant la mainmise de la machine sur l'être humain est encore présente aujourd'hui, mais sous une autre forme. Dans certains domaines de production, les paramètres à prendre en compte et à contrôler sont si nombreux que la gestion de ceux-ci est confiée à l'ordinateur. C'est finalement lui qui dirige, adapte ... et non plus l'être humain.

Un autre méfait auquel l'utilisation abusive de la machine par l'intellect peut conduire est la perte de contact avec la nature qui est l'environnement légitime de l'être humain. L'artisan est en effet aux prises directes avec la nature : le potier avec l'argile, le charpentier avec le bois, le tailleur de pierre avec la roche. Il est en contact avec les matériaux naturels qu'il transforme. Il les touche, sent leur odeur ..., il est ainsi en relation étroite avec eux.

L'utilisation de machines simples diminue peu ce contact, mais celle des machines exécutant le gros de l'ouvrage, le réduit fortement. Il arrive même que l'ouvrier ne voie plus du tout le matériau sur lequel travaille la machine. Dans une telle situation, l'être humain est en contact avec la machine seulement et c'est la machine qui est aux prises avec le matériau. L'ouvrier est coupé de ce dernier, de ce qui est vivant et entretient le côté vivant de l'être humain.

L'intellect ne s'offusque pas de l'emprise de la machine sur l'être humain et la perte de contact de celui-ci avec la nature. D'une part, parce que l'intellect n'a pas de sensibilité ; d'autre part, parce que ce qui l'intéresse dans ce cas est d'atteindre un but terrestre précis : rationaliser au maximum l'organisation du travail afin d'augmenter la production et les profits. L'esprit par contre ressent douloureusement que l'emprise de la technique peut aller trop loin et qu'elle empêche l'épanouissement et le développement intérieur de l'être humain.

Succès et échecs de la technique

Les extraordinaires succès techniques obtenus par l'intellect sont une des raisons principales pour la grande admiration qu'on lui porte. Bien des gens pensent même que grâce au développement de la technique (et de la science), tous les problèmes pourront être résolus, si ce n'est pas tout de suite, tout au moins dans un avenir proche. Qu'ainsi, le monde vers lequel nous nous dirigeons sera un monde où tout deviendra de plus en plus simple.

La réalité nous montre cependant que malgré des progrès réels dans différents domaines, nous sommes confrontés à des problèmes de plus en plus nombreux et complexes. Et ceci, non pas à cause des échecs de la technologie, mais bien à cause de ses succès. Dans l'optique des admirateurs de la technique et de la science, ces problèmes peuvent être résolus, donc éliminés avec « plus de technique ». Ce qui se passe, pourtant, est le contraire : de nouveaux problèmes surgissent constamment. Autrement dit, une réalisation technique résout un premier problème, mais en conséquence de son activité elle en engendre un deuxième. La mise au point d'une nouvelle réalisation technique pour résoudre ce deuxième problème, en crée cependant un troisième ou même plusieurs nouveaux, et ainsi de suite. Il y a une constante nécessité de réparer les erreurs commises précédemment. Les décisions ne sont pas prises avec une vue suffisamment large, ce qui est caractéristique de l'approche intellectuelle, dont les vues sont fragmentaires et à court terme.

En témoigne, par exemple, le passage de la production artisanale – jugée trop lente et coûteuse – à celle par des machines construites pour produire en masse et à des coûts inférieurs. Pour faire fonctionner ces machines, il a fallu remplacer l'énergie fournie jusque là par les « muscles » des artisans, par une autre forme d'énergie : le choix porta sur le charbon. Cette solution s'avéra effectivement bonne pour augmenter les capacités productrices. Elle engendra cependant un problème de taille. La combustion de charbon produit une fumée noire et épaisse qui rend malade ceux qui la respirent et pollue l'environnement.

L'intellect remédia à ce problème en utilisant des machines fonctionnant désormais avec du pétrole. Le problème sembla résolu jusqu'au moment où il s'avéra que les émissions gazeuses dues à la combustion du pétrole étaient également nocives, car elles contenaient de nombreux poisons (soufre, benzène ...). Pour remédier à ce nouveau problème, on se dirigea vers l'utilisation de l'énergie atomique. Énergétiquement parlant, l'atome est un bon combustible. Il amène cependant aussi un grand problème, une pollution invisible – la radioactivité – dont la dangerosité dépasse celle des autres énergies.

Dans le même ordre d'idée, la production d'engrais chimiques fut mise au point pour remédier au manque de fertilité des sols et à l'insuffisance de rendement des cultures maraîchères qui en découlait. Grâce à ces engrais, les végétaux cultivés poussèrent beaucoup plus rapidement et donnèrent des fruits et des légumes plus volumineux. La croissance de ceux-ci étant cependant artificiellement poussée, leur résistance face aux attaques des insectes et des champignons diminua.

La solution proposée par l'intellect fut la production d'insecticides et d'antifongiques. Les traitements effectués avec ces préparations se montrèrent efficaces, mais les poisons chimiques qu'ils contenaient s'incorporaient en partie dans les tissus des aliments cultivés. Les personnes qui

mangeaient de tels aliments avalèrent ainsi régulièrement ces poisons et en tombèrent malade. Pour les soigner, il fallut mettre au point des médicaments spéciaux. À cause de certaines molécules chimiques qui entraient dans leur composition, ces médicaments rendirent à leur tour malade les personnes qui en prenaient comme traitement. Ces maladies, dites iatrogènes, sont un problème causé par une solution malheureuse à un problème précédent qui, lui-même, fut aussi une solution qui se voulait bonne face à un problème encore antérieur, qui ... etc.

Les exemples présentés ici ne sont pas les seuls, il en existe encore de nombreux. Dans chacun de ceux-ci on peut observer comment des solutions nouvelles sont constamment apportées par l'intellect pour corriger ses erreurs précédentes. Ces solutions ne sont cependant jamais vraiment adéquates et ceci justement parce que c'est chaque fois l'intellect qui, tout seul, pense pouvoir trouver une solution.

Pour sortir de ce cercle vicieux de solutions inadéquates engendrant constamment de nouveaux problèmes, il ne faut pas « davantage de la même chose », c'est-à-dire d'intellect et de technique, mais autre chose : une approche spirituelle, dans laquelle l'esprit avec ses vues larges et à long terme, décide ; le rôle de l'intellect n'étant que d'exécuter la volonté de l'esprit.

Grâce à son intellect hyper-développé, l'être humain trouve toujours de nouvelles solutions. Elles le tirent d'embarras et il apparaît comme très intelligent. Mais, l'est-il vraiment ? Il ne fait que de trouver des solutions aux problèmes qu'il a créés lui-même et auxquels il n'aurait même pas été confronté s'il avait fait appel à son esprit. Comme le dit très justement l'adage : « L'homme intelligent (dominé par son intellect) se sort brillamment de situations dans laquelle l'homme sage (qui utilise son esprit) ne se met pas. »

La technique et le manque d'éthique

La technique a progressé de manière extraordinaire grâce à l'hyper-développement de l'intellect. Elle est désormais capable de réaliser des choses qui, auparavant, semblaient tout à fait impossibles. Un malaise est cependant ressenti par bien des gens face à ces réalisations, car elles soulèvent de sérieuses questions éthiques. Ils se demandent si on ne serait pas allé trop loin. Qu'il serait même préférable de renoncer à la plupart d'entre elles, car elles ne sont pas acceptables moralement.

En voici quelques exemples :

- La fabrication de la bombe atomique permet de raser des villes entières et de tuer tous leurs habitants. Du point de vue militaire, c'est très efficace. Mais est-il moralement permis d'utiliser ces armements de destruction massive ?
- Les manipulations génétiques permettent de modifier les caractéristiques d'une espèce animale ou de cloner un animal que l'on juge intéressant de répliquer. La même chose serait possible sur l'être humain. Mais a-t-on le droit d'intervenir dans ces processus si délicats de la transmission de l'hérédité ?
- La construction de fusées très puissantes ont permis à l'être humain de se rendre sur la lune et de séjourner dans l'espace. Mais est-il justifié de consacrer tant de temps et d'énergie pour ce but, alors qu'il y a de si nombreux problèmes sur terre dont on ne s'occupe pas ?
- Grâce à la chirurgie esthétique, il est possible de modifier l'aspect du visage ou d'autres parties du corps. Est-il toutefois légitime d'altérer à ce point l'apparence physique de quelqu'un ?

- La chirurgie moderne est capable d'ôter un organe malade d'un corps et le remplacer par un organe sain prélevé sur un autre corps. Mais n'est-ce pas se prendre des droits que l'on n'a pas et manquer de respect pour l'intégrité physique du donneur et du receveur ?

Les questions que ces réalisations techniques soulèvent sont des questions éthiques, donc morales. Elles ont en effet pour but de savoir s'il est bien ou mal de les utiliser. C'est l'esprit qui s'interroge, lui, en qui se trouve notre conscience et les hautes valeurs.

L'intellect ne se pose pas ces questions car il ne s'occupe que du matériel. Il ne se soucie que du but qu'il s'est fixé et se demande comment il va le réaliser. Il raisonne en terme de : est-ce faisable, rentable, profitable ? Et non de : est-ce bénéfique, ennoblissant, donc respectueux de l'ordre naturel ?

Pour l'intellect, si quelque chose est réalisable, on peut le faire. Il ne se préoccupe pas de questions éthiques et morales. C'est un outil sans sensibilité qui ne voit que le côté pratique des choses.

Si l'esprit dirigeait l'intellect, les choses se passeraient tout différemment. On ne construirait des machines que là où cela est indispensable, c'est-à-dire pour épargner à l'être humain des travaux trop pénibles physiquement, malsains ou trop répétitifs, mais pas pour des activités dans lesquelles l'être humain peut exercer ses talents et s'épanouir.

L'objection qui pourrait être faite ici est que la production en général serait inférieure, puisqu'une des caractéristiques des machines est justement de produire en grand nombre et rapidement. Il en résulterait donc inévitablement qu'une partie de la population serait privée de choses dont elle peut disposer actuellement. À cela, on ne peut que répondre que la surproduction qui caractérise le système économique actuel, nous écrase sous une avalanche de biens de consommation dont la durée de vie est courte et qu'il faut régulièrement remplacer. Une diminution du nombre de ceux-ci et leur remplacement par des biens de durabilité plus grande ne serait donc pas préjudiciable, mais au contraire salubre.

Si la technologie était soumise à la direction de l'esprit, on veillerait à ce que l'utilisation des machines soit respectueuse de l'ouvrier, qu'elle ne le coupe pas du contact avec la nature ou des matériaux naturels, ni d'ailleurs d'avec les autres êtres humains. Tout cela pour éviter le caractère déshumanisant du contact permanent et exclusif avec la machine.

Sous la direction de l'esprit, la production de nouvelles machines ferait toujours l'objet d'un examen préalable approfondi, quant à leur impact global et à long terme, aussi bien au niveau terrestre que supraterrrestre. L'esprit écarterait ainsi les problèmes, voire les catastrophes qui surviennent lorsque seules les vues étroites de l'intellect sont prises en considération.

De plus, l'esprit étant conscient des hautes valeurs, il renoncerait à tout projet non-éthique. D'une part, parce que seul ce qui est éthique est bénéfique pour tout le monde et d'autres part, parce que plus on prend des décisions éthiques, plus on s'habitue à fonctionner de manière éthique, ce qui élève le niveau moral général.

Chapitre 6 L'économie

Le but de l'activité économique est de produire et de vendre des biens divers (aliments, vêtements, outils ...) qui permettent à l'être humain de satisfaire ses besoins, mais aussi de rendre sa vie plus agréable.

Au début de l'histoire de l'humanité, les activités économiques étaient très simples. Avec le temps cependant, et grâce à son intellect, l'être humain produisit des biens de plus en plus nombreux. Les échanges commerciaux devinrent ainsi de plus en plus complexes. Le résultat en fut une élévation progressive du niveau de vie.

De la production à la surproduction

Les choses auraient pu continuer avec une économie dans laquelle la quantité de biens produits s'équilibrait harmonieusement avec les besoins de la population. Cependant, la domination croissante de l'intellect sur les facultés intuitives amena l'intellect à interpréter de manière fragmentaire le résultat de l'activité économique. Voyant que la production de biens avait augmenté le bien-être général de la population, il en déduisit faussement que le bonheur de l'être humain dépendait de cette production.

Cette manière de voir donna naissance à deux grands dogmes de la pensée économique moderne. Le premier consiste à croire que « plus on produit, plus on favorise le bonheur et l'épanouissement de l'humanité ». Avec une telle manière de voir, il s'ensuit que la *croissance* économique est fondamentale. Que cette croissance doit même être continue, sous peine de voir le bonheur diminuer. D'où l'obsession de notre société à produire et à vendre toujours davantage.

Cette vue fragmentaire des choses instaurée par l'intellect est à l'origine de nombreux effets secondaires néfastes. En effet, si la croissance est indispensable et qu'elle est le premier critère à considérer, il devient légitime de penser que « la fin justifie les moyens ». Par exemple, organiser le travail en chaîne qui, bien que pénible pour la main d'œuvre, est bon pour la production ; garder les salaires bas pour diminuer les coûts ; sous-payer les matières premières provenant des pays en développement pour augmenter les bénéfices ; surexploiter les ressources naturelles quitte à détruire et polluer l'environnement ... , ceci pour ne mentionner que quelques conséquences malheureuses du dogme de la nécessaire croissance continue instauré par l'intellect.

Le deuxième grand dogme de la pensée économique moderne touche l'individu en tant que consommateur. Ce dogme affirme que « plus on consomme, mieux on vit ». Ainsi, non seulement l'individu doit consommer les biens produits, mais il lui faut en consommer beaucoup et constamment. Et il le fait, aussi bien au niveau des biens de base qu'il achète en quantité plus élevée que nécessaire qu'à celui des biens secondaires qu'il acquiert en grande partie même quand il n'en a pas besoin.

Le besoin d'acquérir des biens s'est si fortement implanté dans les mœurs que consommer est devenu pour certains une activité de loisir à laquelle ils se livrent avec plaisir, pour s'occuper et se distraire. Admirer des marchandises et en acquérir est ainsi devenu un passe-temps à part entière, comme aller au concert ou se promener dans la nature.

Notre société porte donc avec raison le nom de « société de consommation », puisque consommer y occupe une si grande place. C'est aussi la raison pour laquelle il a été suggéré par certains d'abandonner l'appellation « homo sapiens » - l'homme sage – qui désigne l'être humain, pour la remplacer par l'appellation « homo economicus » ! Le philosophe Herbert Marcuse parle même de

« l'homme unidimensionnel » à propos de l'homme moderne, car ce dernier ne fait que produire et consommer et, par là, néglige fortement toutes les autres activités humaines, comme celles en relation avec l'art, la religion ...

La société de consommation, malgré la production intensive à laquelle elle se livre, ne tient pas ses engagements : elle n'apporte pas le bonheur promis. L'intellect y trouve des satisfactions, mais pas l'esprit qui, lui, a besoin de davantage que des biens matériels pour être heureux.

L'esprit est originaire du plan spirituel qui est au sommet de la création, par conséquent il est fait pour se nourrir de ce qui en vient. Cette nécessité ne cesse pas quand il quitte son plan d'origine. Il doit continuer de se nourrir des forces d'en-haut, c'est-à-dire de valeurs, de connaissances et de buts spirituels – choses qui ne peuvent être ni vendues ni achetées.

L'emprise des chiffres

Pour gérer l'activité économique, l'intellect a besoin de données à analyser. La forme la plus simple sous laquelle ces données peuvent lui être fournies est celle de chiffres. Il lui est en effet nécessaire de savoir quelles quantités de biens ont été produites et vendues, quels ont été les coûts, quels bénéfices ont été faits, quel fut le rendement. Il lui faut également des chiffres pour suivre les hausses et les baisses de la consommation, établir des statistiques, faire des projections, calculer le chiffre d'affaire, etc.

L'intellect est à l'aise avec toutes ces informations chiffrées, car il a besoin de choses concrètes et saisissables sur lesquelles travailler. Il ne peut cependant en faire bon usage que s'il est guidé par l'esprit. Dans le cas contraire, les chiffres prennent une importance tellement grande qu'ils deviennent le critère principal, voire exclusif.

Cette « prise de pouvoir » par les chiffres a conduit l'intellect à considérer que le caractère fondamental du succès économique était les quantités de biens produits et vendus. Pour lui, tout va pour le mieux si les quantités sont élevées ou en augmentation, par contre tout va mal si elles sont basses ou, pire, diminuent.

Dans l'approche quantitative de l'intellect, il n'y a pas de place pour « la qualité ». Elle n'est pas prise en compte, car elle est difficile à exprimer en chiffres. La qualité d'un bien de consommation est aussi quelque chose de multiforme que, pour cette raison, l'intellect a plus de peine à saisir. Elle repose dans la nature des matériaux, la bonne exécution, la précision des finitions, l'esthétique de l'objet, son utilité, sa fonctionnalité, ...

En ne tenant compte que des quantités, l'intellect acquiert une vision étroite de la réalité. Pour lui, un bien de consommation de piètre qualité mais qui se vend bien est un bon produit ; alors qu'un produit de bonne qualité se vendant peu sera tenu pour moins bon.

La focalisation sur les quantités a des conséquences malheureuses aussi bien chez les producteurs, les vendeurs que les consommateurs. Les descriptions qui vont suivre apparaîtront au premier abord comme trop caricaturales. À la réflexion cependant, elles se révéleront comme n'étant pas si éloignées de la réalité.

Obnubilés par les quantités, les *producteurs* sont prêts à produire de tout pourvu que ça se vende. Ils ne se préoccupent moins de savoir si le bien de consommation est bénéfique ou non pour le consommateur (utile, sain, édifiant) que s'il va être acheté par beaucoup de monde. La conséquence de cette attitude est que la vente de nombreux biens est contestable. Elle l'est parce que le produit est préjudiciable à la santé (tabac, sucre blanc, aliments trop gras ...), à la paix dans le monde (films

violents, armements ...), à l'environnement (produits polluants, de faible durabilité, non-recyclables, grands consommateurs d'énergie ...).

Le *vendeur*, lui, n'est pas trop regardant sur ce qu'il vend pourvu que ça lui rapporte. Son objectif est en effet de « faire du chiffre ». Pour atteindre ce but, il aura recours à toutes sortes de techniques de vente qui poussent le consommateur à l'achat.

La technique la plus utilisée est la publicité. Elle est tellement répandue qu'elle envahit toute les sphères de notre vie : journaux, magazines, radio, télévision, Internet, affiches dans les rues, etc. Un autre moyen est la mise en avant, non du produit mais de son prix, chose à laquelle l'intellect est très sensible puisqu'il s'agit de chiffres. Cela a lieu sous forme d'actions spéciales (3 pour 2), de réduction anniversaire, de soldes ... Une autre technique consiste à donner une image si glorieuse du produit, que le consommateur se met à croire qu'une partie de cette gloire rejaillira sur lui s'il possède le produit en question.

Ces techniques de vente sont tellement ancrées dans les mœurs qu'elles finissent par être considérées comme normales. En réalité, elles ne le sont pas. Elles créent des faux besoins qui absorbent les forces et le temps des consommateurs pour des choses très terrestres, les éloignant ainsi des choses plus fondamentales et élevées.

Une fixation sur les chiffres, plus précisément sur le prix des produits existe aussi au niveau du *consommateur*. Celui-ci se laisse souvent tenter, juste parce que c'est « une bonne affaire ». Il achète ainsi des choses dont il n'a même pas besoin, par exemple lors des soldes, des semaines à « prix cassés » ou « sacrifiés », etc. Il tentera de se justifier ou de se consoler ensuite en disant « qu'il ne pouvait tout de même pas laisser passer une telle occasion ».

De deux marchandises similaires dont il a besoin, il achètera celle qui est moins cher, même si elle est de moins bonne qualité, juste parce qu'elle est meilleur marché. Lorsqu'il se rend compte de son erreur, il est obligé de racheter le même objet, mais d'une qualité supérieure cette fois-ci. Ce fait est si courant qu'il en est résulté le célèbre dicton qui dit avec raison que « le bon marché coûte cher ».

Si le consommateur se laisse si facilement prendre par les prix des marchandises, c'est que lui aussi, tout comme le producteur et le vendeur, est sujet à la domination de son intellect.

Éthique et commerce

Malgré la domination de l'intellect, un sentiment de malaise se réveille parfois chez le vendeur, lorsqu'il considère les méthodes qu'il emploie. C'est son esprit qui, par la voix de la conscience, l'avertit que ce qu'il fait n'est pas correct.

Le plus souvent, cependant, il se tranquilliserait avec des excuses que lui suggère son intellect, donc qui sont exemptes de considérations éthiques ou morales. Il se dira par exemple que : « si le consommateur a acheté le produit, c'est qu'il le voulait bien », et que « de toute façon, c'est un bon produit, il s'en rendra compte. Il ne perd donc rien, d'ailleurs, il a même fait une bonne affaire, parce que ... ».

Le vendeur se trouvera confirmé dans son attitude par le mot d'ordre donné par l'intellect, pour contrer tout scrupule naissant pouvant se réveiller dans une personne active commercialement. À savoir : « en affaires, il ne faut pas avoir de sentiments ! ». Autrement dit, lors de toute transaction commerciale, il ne faut penser qu'aux aspects économiques (donc avec l'intellect) et exclure toute considération de personne, d'équité, de respect des forces de travail, de sauvegarde de la nature ...

ce qui reviendrait à faire appel à l'esprit. Après tout, « les affaires sont les affaires ! » dira l'intellect, confirmant ainsi le caractère fragmentaire de son approche.

L'économie de croissance, un frein à l'évolution spirituelle

Le système économique mis au point par l'intellect ne peut rien amener de spirituel. Au contraire, il éloigne même l'être humain des valeurs et qualités spirituelles. Pour acquérir des biens de consommation, il faut de l'argent. Pour acheter beaucoup de biens, comme la société de consommation nous pousse à le faire, il faut beaucoup d'argent. Le désir sain d'avoir assez d'argent pour vivre se transforme alors en avidité à gagner beaucoup d'argent, autrement dit en cupidité.

La cupidité pousse à son tour à devenir égoïste, sans cœur ni respect, voire injuste et malhonnête. En effet, dans la course à l'argent, lorsque l'autre nous dépasse, c'est tout cela de moins pour nous. Il faut donc savoir s'imposer, éliminer la concurrence et profiter sans scrupule de chaque occasion.

La société de consommation a aussi pour effet néfaste de favoriser l'envie, c'est-à-dire le fort désir de posséder toutes les choses qu'elle produit. Il ne s'agit donc pas d'un désir sain qui nous pousse à faire des efforts pour obtenir quelque chose dont nous avons besoin ou qui nous ferait plaisir, mais d'une envie exagérée de posséder qui nous envahit complètement. Cette envie est quelque chose de malsain, car elle s'accompagne de convoitise et de jalousie.

Il y a une grande différence entre un désir sain et l'envie. Le désir sain cesse lorsqu'il est satisfait, l'envie pas. Elle se porte toujours sur de nouvelles choses. On peut l'observer facilement : bien que le niveau de vie augmente constamment dans notre société (ce qui veut dire que de plus en plus de besoins sont satisfaits) et que les gens possèdent de plus en plus de biens, l'envie de consommer ne diminue pas.

Tous ces défauts relèguent à l'arrière plan les qualités de générosité, charité, désintérêt, équité ... nécessaires au perfectionnement de notre être intérieur, de notre esprit.

Chapitre 7 La politique

La politique est l'art de gouverner pour le bien de tous. Pour garantir ce « bien de tous », les politiciens doivent être au-dessus de la mêlée, c'est-à-dire des intérêts partisans. Ce n'est que de cette manière, avec une vue globale, qu'ils peuvent prendre des décisions bénéfiques pour l'ensemble de la société.

En plus de devoir prendre tout le monde en considération, il faut que les politiciens agissent de manière à soutenir et favoriser tout ce qui est bien, matériellement mais aussi spirituellement.

Dans l'idéal, les politiciens devraient être les « sages » de la cité se réunissant pour débattre du bien de la communauté dont ils ont la responsabilité. Dans le passé, certaines sociétés étaient organisées de cette façon : les plus sages dirigeaient. Mais avec la domination croissante de l'intellect, ce fut de moins en moins le cas. La vision large de l'esprit – pour le bien de tous – se perdit. Elle fut peu à peu remplacée par la recherche du bien de certains seulement. Les politiciens se mirent à défendre les intérêts d'une classe de la société, d'un secteur économique ou d'une branche professionnelle. Ils cessèrent d'être au-dessus de la mêlée pour se retrouver au milieu de celle-ci.

Lorsque l'intellect domine, une grande partie de l'activité politique finit par consister à s'opposer aux idées politiques d'autrui. Ces luttes continuelles aboutissent à des décisions partisans qui vont à l'encontre des besoins de certaines parties de la société. Elles empêchent également la réalisation de grands projets dont tout le monde profiterait, mais qui nécessitent un consensus général pour être mis en œuvre.

L'injustice engendre les conflits

Agir à l'encontre du bien général engendre de nombreuses injustices dont sont victimes, tour à tour, au grès des rapports de force, une partie ou l'autre de la société. Ces injustices sont à l'origine des conflits, grands ou petits, mais incessants, qui déchirent la société et les États. La paix et l'harmonie ne peuvent en effet se concrétiser dans les faits tant qu'il n'y a pas de justice.

Même s'ils ne sont pas capables d'expliquer clairement ce qu'est la justice en tant que telle, tous les êtres humains savent parfaitement quand ils subissent une injustice. Même les enfants en sont conscients. Quelqu'un qui subit une injustice se sent profondément blessé, lésé, dévalorisé, voire menacé dans son être intime. Il ne peut rester passif. Tôt ou tard, il se révoltera et luttera pour changer cet état de chose en surmontant les plus grands obstacles s'il le faut.

Bien des gens se demandent pourquoi la paix ne règne pas, pourquoi ces conflits continuels entre nations, peuples, classes sociales et entre les citoyens et leurs dirigeants. La raison en est toujours un manque de justice. Des gens qui vivent dans une société où règne la justice ne se révoltent pas, car ils n'ont aucune raison de le faire. C'est l'absence de justice qui engendre les conflits. La lutte pour la paix et l'entente doit donc se baser sur la justice, car « sans justice, pas de paix ! »

La justice, cependant, est quelque chose de spirituel. Pour l'instaurer, il faut faire appel à l'esprit. Les politiciens sont donc tenus d'agir avec leurs facultés intuitives et non avec leurs facultés intellectuelles seulement. Il faut que leurs décisions soient empreintes de respect, d'équité, de compassion et du désir de favoriser ce qui est constructif et ennoblissant.

La perte des valeurs

Un matérialiste admettra parfois que les hautes valeurs morales peuvent avoir une certaine utilité dans une société, mais que pour lui, ce sont avant tout des choses très concrètes, comme l'argent, l'économie, la puissance des partis politiques, etc. qui jouent un rôle déterminant. C'est pourquoi lorsqu'il cherche les causes des problèmes auxquels il est confronté, il ne tiendra pas le déclin des valeurs comme une cause possible. En conséquence, le rôle de ces valeurs n'est pas assez pris en considération, alors que l'histoire de l'humanité montre suffisamment clairement que l'influence de ces valeurs est prépondérante.

Une étude approfondie du déclin des civilisations au cours de l'histoire par l'historien Arnold J. Toynbee met en évidence une relation directe entre le non-respect des valeurs et l'accroissement des problèmes, d'où résulte finalement l'effondrement des civilisations. Quelles que soient les époques et la partie du globe où se trouve la civilisation, les différentes étapes par lesquelles l'effondrement a lieu sont toujours les mêmes.

Au départ, les grandes civilisations ont toutes pour caractéristique principale de vénérer un dieu – le Dieu unique des religions monothéistes ou un dieu d'une religion polythéiste – qui est à l'origine des valeurs morales de cette civilisation et qui est également le gardien de ces valeurs. Ces civilisations se sont donc développées, non pas malgré leur croyance, mais grâce à elle.

La première étape du déclin est celle de l'abandon des dieux vénérés jusque là. Elle débute lorsque l'intellect – qui ne saisit pas le supraterrrestre – commence à supplanter l'esprit. Le sentiment religieux diminue fortement. Le dieu de la civilisation cesse d'être honoré, car il n'est plus tenu comme existant. Malgré cela, les principes moraux issus de la croyance en lui, subsistent. Ils continuent à être respectés car ils sont reconnus comme des lignes directrices utiles pour vivre en harmonie et progresser.

Dans la deuxième étape du processus de déclin, les valeurs morales sont abandonnées à leur tour. N'étant plus considérées comme venant « d'en-haut », elles sont tenues pour être des productions humaines. Elles perdent leur caractère sacré et intangible. On se permet de mettre en doute leur bien-fondé. On s'autorise aussi de ne plus les appliquer, puisque de toute façon il n'y a pas de dieu à qui l'on doit rendre des comptes.

De ce qui avait été important auparavant, seul subsistent les institutions et règlements issus de ces valeurs. En se conformant à ces règles, le comportement des gens est donc plus ou moins conforme à ces valeurs, mais sans qu'ils en soient conscients. Ils les appliquent parce que c'est l'usage, mais sans conviction intérieure.

Par exemple, le commandement « tu ne voleras pas » est devenu le « tout vol est punissable » des lois humaines. L'injonction à ne pas voler cesse d'être une valeur absolue pour devenir une règle de la société. Comme telle, elle n'est pas estimée comme étant aussi importante ou déterminante. On la respecte tant qu'elle ne contrarie pas nos désirs personnels. Certaines personnes en arrivent même à croire qu'il n'y a vraiment faute qu'à partir du moment où le vol est découvert et que la justice humaine se met en marche. Autrement dit, que si la société n'est pas consciente qu'un délit a été commis, c'est presque comme s'il ne l'avait pas été. C'est donc la peur de la sanction qui est le moteur du comportement, plutôt que le ressenti intuitif du caractère éminemment néfaste de ne pas respecter la propriété d'autrui.

Dans la troisième et dernière étape du déclin des civilisations, les institutions et règlements inspirés par les valeurs morales et avant elles par la religion, sont battus en brèche et abandonnés à leur tour. De nouvelles institutions et de nouveaux règlements sont mis en place. Inspirés par l'intellect qui

domine de plus en plus, ils ne reflètent que des intérêts personnels et les rapports de force toujours changeants entre les différentes fractions de la société.

N'étant régies par aucune sagesse supérieure, les nouvelles règles établies par l'intellect sont incapables de favoriser le développement et l'harmonie. Elles le font d'autant moins qu'édictees avec des vues fragmentaires, ces nouvelles règles ne font jamais l'unanimité. Elles seront donc peu et mal suivies, ce qui ne peut que contribuer à l'accroissement du désordre et de la confusion et, par là, à la décadence de la civilisation considérée.

L'abandon de la religion et des valeurs morales qui a lieu à cause de la domination de l'intellect a pour conséquence que la politique se met à légiférer de plus en plus d'après des critères très terrestres et ceci en s'adaptant aux désirs et mœurs de l'époque. Le politique ne précède donc pas la population en donnant une direction nouvelle et plus élevée, mais il suit les citoyens en confirmant par des lois les chemins sur lesquels la population guidée par l'intellect s'est déjà engagée.

L'emprise de chiffres

L'emprise des chiffres, qui est une manifestation de la domination de l'intellect, est également présente en politique.

Lorsque l'esprit est actif (et donc placé au-dessus de l'intellect), il se préoccupe de savoir si une idée politique est bonne ou mauvaise et s'il peut la défendre avec conviction ou non. Par contre, lorsque l'intellect exerce sa domination, celui-ci ne recherche plus tellement si une idée est bénéfique, mais si elle est populaire et lui apportera un grand nombre de voix aux prochaines élections. La lutte pour les idées est ainsi remplacée par la lutte pour le pouvoir.

On voit alors des politiciens qui changent d'opinion en fonction des sondages et d'autres dont le discours varie selon l'auditoire auquel ils s'adressent. Ces faits témoignent clairement de l'absence de conviction et de savoir véritable de la part de l'intellect. Ils expliquent aussi le mal inévitable qui résulte de son activité lorsqu'il n'est plus dirigé par l'esprit.

Une autre manifestation de l'emprise des chiffres en politique est la place prépondérante qu'y occupe l'économie, celle-ci étant un domaine dans lequel les chiffres jouent le rôle principal. L'économie est devenue un des sujets dominant de la politique, un de ceux qui préoccupe le plus. Il est omniprésent et le plus souvent, il est considéré comme un sujet prioritaire. L'économie a pris une si grande place dans la politique qu'elle devance des sujets fondamentaux comme l'éducation, la justice sociale, la protection des travailleurs et des consommateurs, etc. Tout se passe comme si ce qui est bon pour l'économie est forcément bon pour le reste.

Une vision différente

Des voix de plus en plus nombreuses s'élèvent pour que la politique et, avec elle, l'économie se transforment et deviennent plus éthiques. Une telle chose n'est cependant possible que si les politiciens, mais aussi les citoyens deviennent eux-mêmes plus éthiques. Or, pour l'être, ils doivent devenir plus spirituels, c'est-à-dire que l'esprit doit dominer sur l'intellect.

Sous la direction de l'esprit, les hautes valeurs comme la justice, l'amour du prochain, la dignité ... seront à nouveau prises en considération et appliquées. Elles serviront de base aux décisions. Une transformation radicale en résultera. En effet, davantage de justice amène inévitablement plus de paix et, par là, la disparition des conflits qui entravent toute action constructive. L'amour du prochain appliqué à son entourage s'étendra à l'ensemble des « prochains » qui forment la société, autrement dit veillera au « bien de tous », ce qui est le rôle de la politique.

Chapitre 8 La violence

Le monde actuel est marqué par la violence. Elle se manifeste dans les nombreuses guerres qui ont lieu tout autour du globe, guerres qui ne touchent pas seulement les soldats engagés, mais aussi la population civile. La violence est également présente dans les conflits qui opposent des groupes sociaux, ethniques ou religieux. Elle est aussi exercée par des gouvernements totalitaires sur leur population, sous forme de brimades, d'emprisonnements arbitraires et de tortures. Dans les débats politiques et sur les réseaux sociaux, la violence est verbale, mais elle est tout aussi douloureuse et destructrice. Elle n'est d'ailleurs pas seulement exercée sur les êtres humains, mais aussi sur les animaux.

Face à toute cette violence, on ne peut qu'être écœuré et dégoûté. Chaque acte de brutalité est révoltant en soi, leur addition encore bien davantage. Cet état de chose est si choquant et désespérant que, depuis longtemps, l'être humain s'interroge sur le pourquoi de toute cette violence. Il se demande comment il se fait que l'être humain, la créature la plus évoluée sur terre, puisse être si brutal.

D'où vient la violence ?

Pour répondre à cette question, il nous faut rappeler que l'être humain est un esprit immatériel, incarné dans un corps physique.

L'esprit, notre moi véritable, est quelque chose de vivant. Il a donc une sensibilité et est touché par ce qu'il voit. Il est en mesure de ressentir de la joie, de l'enthousiasme, de l'indignation, de la compassion ... Ces différents ressentis sont ce que l'on appelle les facultés de cœur.

Le cerveau, lui, n'est qu'un outil à la disposition de l'esprit. Il n'est pas vivant, mais animé par l'esprit. En tant qu'outil, le cerveau, et par conséquent l'intellect, ne peuvent pas ressentir quelque chose. Ils sont dépourvus de « chaleur » et agissent de manière froide et sèche.

Normalement, les facultés de cœur devraient dominer chez l'être humain, puisqu'elles sont issues de l'esprit. En effet, dans l'ordre naturel des choses, l'esprit occupe un rang hiérarchique supérieur à celui de l'intellect. Cependant, à cause de la domination de l'intellect, ce n'est plus le cas : l'intellect occupe la première place. Il relègue ainsi les facultés de cœur au second rang. Or, plus l'intellect est fort et domine, plus les facultés de cœur sont faibles et étouffées. Chez bien des gens, elles le sont tellement qu'ils ne peuvent même plus ressentir la moindre pitié ou compassion. Ils ne fonctionnent qu'avec l'intellect. Leur comportement est donc dur et insensible, puisqu'il n'est pas tempéré par les facultés de cœur, c'est-à-dire par l'esprit.

C'est donc de la domination de l'intellect que vient la possibilité d'agir sans égard envers autrui, de manière brutale et sans retenue, autrement dit ... avec violence.

Le but de l'intellect n'est pas de faire du mal, d'être cruel et méchant. Le mal qu'il fait n'est que la conséquence inévitable de son activité lorsque celle-ci n'est pas contrôlée par l'esprit. En effet, dans ce cas, la domination de l'intellect investit tout le champ de la conscience. L'esprit est par conséquent presque totalement absent, ce qui prive les décisions de tout fondement moral, ainsi que de tout amour du prochain. Il en résulte des comportements qualifiés à juste titre d'inhumains : le tortionnaire trouvera tout à fait justifié de faire souffrir le supplicié, le vendeur de drogues d'asservir sa clientèle en la rendant dépendante de ses poisons, le proxénète d'utiliser des jeunes fille et des enfants comme marchandise ou le mercenaire de décimer la population civile ...

Lorsque l'intellect n'est pas dirigé et contrôlé par l'esprit, il ne voit que le but terrestre qu'il veut atteindre. Toute son énergie est concentrée sur celui-ci. Seul le but compte et tout ce qui s'oppose est considéré comme négligeable, par conséquent comme pouvant logiquement et légitimement être écarté, peu importe par quel moyen. Une vision si étroite exclut d'emblée toute considération de personne, de justice, de respect ... Elle est froidement pragmatique et utilitaire, et ouvre toute grande la porte à l'usage de la force et de la contrainte, ce qui est le propre de la violence.

C'est vraisemblablement de cette vue étroite qu'est issu le dicton qui dit que « la fin justifie les moyens ». En effet, pour l'intellect, il importe peu quels moyens sont employés, pourvu qu'ils permettent d'atteindre le but. À l'opposé de cette manière de voir, l'esprit, lui, ressent intuitivement la nécessité d'un accord harmonieux entre les moyens et le but, pour qu'une action soit bénéfique pour tous et pour le long terme.

L'origine de la violence telle qu'elle est décrite dans l'approche spirituelle du Message du Graal – à savoir, la violence comme conséquence de la domination de l'intellect – n'est pas une simple vue de l'esprit. Elle est confirmée par l'observation de la réalité et par des expériences effectuées dans le cadre de la recherche scientifique.

Une expérience révélatrice

Pour mieux comprendre les mécanismes de la violence, le psychologue Stanley Milgram fit, en 1961, une expérience devenue célèbre. Aux volontaires qui furent recrutés par petites annonces, cette expérience fut présentée comme une étude scientifique portant sur l'influence bénéfique de la punition sur l'apprentissage. En réalité, son but était de mesurer jusqu'à quel point un être humain était capable d'en faire souffrir un autre sans avoir mauvaise conscience, lorsque l'expérience était cautionnée par une personne d'autorité, dans le cas en question par des scientifiques.

Les participants à l'exercice étaient reçus par groupe de deux. Il leur était présenté deux billets sur lesquels figuraient les deux rôles nécessaires à l'expérience : professeur ou élève. En réalité, le mot professeur figurait sur les deux billets parce que le premier volontaire était un collaborateur de Milgram. Le deuxième volontaire se retrouvait donc fatalement dans le rôle du professeur. Il était alors placé devant une console munie de boutons permettant de distribuer des chocs électriques de 15 à 450 volts. Les boutons étaient accompagnés d'une notice indiquant la force des chocs, par exemple « choc léger », « choc violent », « très violent », « danger de mort ». Afin que le « professeur » soit convaincu que l'appareil fonctionnait correctement, il lui était administré un choc de 45 volts.

Le deuxième volontaire, le pseudo « élève », était placé dans une pièce voisine et attaché par une sangle à une chaise reliée à la console. Une vitre séparait les deux chambres, ce qui fait que le professeur pouvait voir l'effet des chocs électriques qu'il envoyait à l'élève. L'expérience consistait pour le professeur à poser des questions à l'élève et à le punir chaque fois qu'il donnait une réponse erronée. La punition était l'envoi d'un choc électrique dont la puissance était augmentée de 15 volts à chaque nouvelle erreur.

Si les premiers chocs étaient encore de faible intensité, il n'en alla pas de même pour les suivants. À 75 volts, l'élève montrait son désarroi et sa souffrance par des gémissements et des plaintes. Avec l'augmentation du voltage, les plaintes se transformaient en cris, puis en hurlements, accompagnés des supplications de l'élève pour que l'expérience soit arrêtée.

Les cris étaient en fait diffusés par une bande-son pré-enregistrée, pour que l'intensité des cris reste la même pour tous les professeurs qui participaient à l'expérience. L'élève ne ressentait aucune douleur mais prétendait seulement souffrir et défaillir.

L'expérience révéla que jusqu'à deux tiers des professeurs punirent l'élève avec la dose maximale de 450 volts. Ils le firent malgré qu'ils soient témoins de la brutalité du traitement qu'ils appliquaient et la détresse dans laquelle se trouvaient les élèves ainsi punis.

Le scientifique qui supervisait l'expérience restait silencieux au cours de celle-ci. Il n'intervenait que lorsque le professeur hésitait à envoyer des chocs plus puissants. Il lui disait alors d'une voix calme et neutre : « vous devez continuer ». Cette injonction n'était pas une menace et n'avait rien de contraignant. Le professeur aurait donc facilement pu mettre un terme à sa participation. Si beaucoup d'entre eux ne le firent pas, c'est que la simple injonction à poursuivre, exprimée au nom de la science, les avait convaincus à continuer. En faisant allusion à la science, l'injonction s'adressait à leur intellect. Quelle soit suffisante pour que le professeur rejette les avertissements provenant de sa conscience, donc de l'esprit, ne fut possible que parce que sous le règne de la domination de l'intellect l'influence de l'intellect supplantait facilement celle de l'esprit.

Bien que très forte, cette influence n'est cependant pas toute puissante, comme en témoigne le fait qu'un tiers des professeurs écoutèrent la voix de leur conscience et ne suivirent pas les instructions.

L'expérience fut reproduite dans différents pays et donna chaque fois des résultats similaires.

Les tueurs en série

Lorsqu'on entend parler de meurtre et de violence physique, on imagine le criminel comme une personne poussée à bout par une situation particulièrement difficile et réagissant de manière irréfléchie et impulsive. Telle est habituellement l'image que nous en avons, mais elle n'est qu'une facette de la réalité. Il existe de plus en plus de cas où les actes ne sont pas du tout impulsifs, mais au contraire mûrement réfléchis, planifiés et exécutés. Souvent, le côté réfléchi et calculateur se manifeste très nettement, car le crime en question (l'assassinat ou l'acte de violence pur et gratuit) est répété périodiquement sur de nouvelles victimes et ne s'interrompt que lorsque la police réussit finalement à mettre la main sur le criminel. L'arrestation est la plupart du temps extrêmement difficile à effectuer, malgré la répétition du forfait, car de tels criminels sont d'une redoutable intelligence, comme on le découvre lors de leur arrestation et des interrogatoires. Cette intelligence hyperdéveloppée, capable de déjouer les efforts des enquêteurs pendant des mois, voire des années, est l'intelligence du cerveau. Cette intelligence brillante, mais sans cœur, illustre bien une fois de plus le fait que, sans la direction de l'esprit, l'intellect est capable des pires choses.

L'absence de cœur

La difficulté, voire l'impossibilité pour les facultés de cœur de se manifester, à cause de la domination de l'intellect, se montre parfois de manière criante et effrayante lors de procès intentés contre de grands criminels. Ceux-ci sont souvent sans états d'âme face aux souffrances qu'ils ont infligées à leur victime et disent n'avoir rien ressenti en commettant leur forfait. Certains ne comprennent même pas ce qu'on leur reproche et en quoi ils auraient fait du mal. Ils ont d'ailleurs toutes sortes de raisons pour justifier leurs actes, des raisons purement intellectuelles qui révèlent leur totale insensibilité et indifférence envers autrui.

Par exemple, interrogés sur le manque de cœur dont ils avaient fait preuve envers leurs victimes, des tortionnaires ayant agi pour l'État, invoquèrent des excuses telles que : « c'était les ordres », ou « l'intérêt supérieur du pays l'exigeait », ou encore, « d'ailleurs, si je ne l'avais pas fait, quelqu'un d'autre l'aurait de toute façon fait à ma place ». Ces justifications montrent clairement que le terrestre est mis bien au-dessus des hautes valeurs spirituelles, telles que l'amour du prochain et le respect d'autrui.

* * *

De manière générale, il est considéré que la lutte contre la violence passe par l'éducation. D'après cette approche, il faudrait favoriser la scolarisation pour tous, développer l'intelligence et augmenter le niveau des connaissances pour que la violence cesse.

Tous ces efforts cependant ne font que fortifier encore plus l'intellect puisque, à cause de sa domination, le système éducatif est entièrement organisé pour favoriser son développement. Or, fortifier l'intellect ne conduit pas à développer les facultés de cœur, car celles-ci résident dans l'esprit.

Ainsi, en mettant tellement en avant l'intellect dans l'éducation, la société développe précisément la faculté responsable de la violence et affaiblit, en le négligeant, l'esprit qui pourrait la contrôler.

Le développement de l'intellect n'est bénéfique que dans la mesure où le développement de l'esprit a lieu en parallèle et de manière plus intensive, afin que ce soit lui, l'esprit, qui domine. En effet, lorsque l'esprit dirige, les facultés de cœur sont mises en avant. Non seulement l'esprit ne voudra pas être violent, mais il ne le pourrait pas. Son attitude envers le prochain est en effet pleine de bienveillance et de sensibilité.

Chapitre 9 L'ordre juridique

Dans toute société, il est nécessaire que l'ordre règne dans les relations qu'entretiennent ses membres, que ce soit au niveau social, commercial ou personnel. Cet ordre est défini par des lois et des règles qui indiquent ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. La société veille à ce que l'ordre ainsi défini soit respecté, en punissant ceux qui ne s'y conforment pas.

À cause de la domination de l'intellect cependant, l'élaboration des lois et l'application des peines ont été effectuées avec des vues trop étroites et terre à terre, d'où de nombreuses imperfections.

Une pléthore de lois

« Nul n'est censé ignorer les lois » dit le dicton, soulignant ainsi le fait que l'on ne peut échapper à une sanction sous prétexte que « l'on ne savait pas ».

Le nombre de lois à respecter cependant est si élevé que personne ne peut les connaître toutes. En effet, elles remplissent des livres entiers. De plus, chaque infraction y est exposée avec ses différentes variantes, si bien qu'il est difficile de s'y retrouver. Et cela, d'autant plus que le langage juridique n'est pas si facile à suivre. Certains experts disent même que si on le désirait on pourrait punir n'importe qui. Il y aurait toujours une loi ou une autre que, par ignorance, il n'aurait pas respectée.

La surabondance de lois est une conséquence de la domination de l'intellect. L'intellect n'a pas une vue d'ensemble. Il ne saisit pas, ou mal, toutes les composantes d'une situation à la fois, comme peut le faire l'intuition. Il ne perçoit toujours que quelques petites parties de la réalité. À cause de sa vue fragmentaire, il n'en voit donc que des parcelles. Lorsqu'il élabore des lois, il n'énonce pas des grands principes à suivre – grands principes qui sont faciles à comprendre et à retenir – mais énumère les nombreux cas particuliers qu'il a recensé et, pour chacun d'eux, édicte une loi.

Pourrait-on fonctionner avec un nombre beaucoup plus restreint de lois ? Cela serait tout à fait possible si les facultés intuitives n'étaient pas étouffées par l'intellect. L'intuition a des vues larges. Elle saisit la complexité des situations et peut définir les lignes directrices à suivre. Ces lignes étant « directrices », elles peuvent par conséquent être peu nombreuses. En témoignent – mais à un autre niveau – les commandements donnés par Dieu aux êtres humains. Ils couvrent tout ce que ces derniers doivent savoir et faire, et pourtant ils ne sont qu'au nombre de dix.

Le double rôle des sanctions

Qu'une peine soit appliquée à un criminel pour l'empêcher de continuer à agir de manière préjudiciable pour la société est normal. Cependant, pour que le comportement délictuel soit abandonné et ceci de manière durable, il est nécessaire que le prévenu prenne conscience du caractère pernicieux de ses actes et que se réveille en lui le désir de s'amender afin de ne plus recommencer.

Les peines devraient donc toujours avoir deux grands buts. D'une part, punir le coupable, c'est-à-dire lui faire subir quelque chose de déplaisant pour l'aider à prendre conscience que le non-respect des lois n'est pas toléré. D'autre part, la peine doit avoir un but éducatif : aider le prévenu à s'améliorer intérieurement pour que grâce à ce changement, il ne trouble plus l'harmonie de la société.

De ces deux buts, c'est avant tout le premier, l'aspect punitif, dont se préoccupe le système judiciaire actuel. La raison en est ici encore la domination de l'intellect. En effet, la sanction,

comme le sont les amendes et les jours de prison, sont du domaine terrestre. Ce sont des choses concrètes qui d'ailleurs s'expriment en chiffres, donc avec lesquelles l'intellect est à l'aise. Il les utilise donc volontiers.

Le deuxième but – les changements intérieurs – sont du domaine spirituel, un domaine qui échappe à l'intellect. Ne le saisissant pas, il ne s'en préoccupe pas ou que très peu. S'ouvrir au spirituel est pourtant ce dont le criminel a besoin. Cela lui permet de devenir conscient des hautes valeurs, de la nécessité de les respecter et du tort qu'il fait à autrui en les négligeant. La connaissance spirituelle de la survie de l'âme après la mort ainsi que celle de la réincarnation peuvent aussi lui aider à se rendre compte que sa culpabilité ne disparaît pas avec sa mort terrestre. Il l'emporte avec lui dans l'autre monde et jusque dans une incarnation future, tant qu'il ne s'en est pas débarrassé. En ne s'amendant pas, il rend aussi impossible son retour dans le plan spirituel, d'où il est issu en tant qu'esprit.

Ces connaissances devraient être enseignées aux criminels (et à toute la population), mais à cause de la domination de l'intellect, ce n'est pas le cas.

Uniformité des peines

Quel que soit le crime commis : un vol, un meurtre, un kidnapping, un incendie criminel, des coups et blessures ou de la diffamation ... les peines sont toujours du même genre : soit une peine pécuniaire, soit une privation de liberté.

Si des amendes et des séjours en prison ont un effet punitif par leur caractère désagréable, qu'en est-il du côté éducatif ? La peur de l'amende ou de la prison peut certes influencer le comportement, mais elle n'amène pas nécessairement à une prise de conscience profonde du côté malfaisant de l'acte commis. La peur peut rester à un niveau très superficiel, c'est-à-dire dans l'intellect. Elle n'a par conséquent pas un effet préventif aussi puissant que la conscience profonde (dans l'esprit) de ce qui est bien et mal. Les faits le confirment : les récidives sont courantes et la population du milieu carcéral ne diminue pas.

Pour être éducatives, les peines ne doivent pas être aussi uniformes. Elles doivent s'adapter aux différents genres de délit, autrement dit il faut qu'il y ait une relation étroite entre le genre de peine et le genre de délit.

Une manière de procéder serait de confronter le criminel aux conséquences de son crime. Par exemple, le chauffard, à aider les ambulanciers qui transportent les accidentés de la route ; les vendeurs de drogues, à assister les infirmières soignant les toxicomanes ... comme cela se fait déjà ici et là.

Une autre manière consisterait, lors de peine d'emprisonnement, à regrouper les criminels de même genre, autrement dit à mettre par exemple les personnes violentes ensemble. Un criminel qui est jour après jour en contact étroit avec des détenus qui ont le même défaut que lui et qui, par là, le font souffrir de manière similaire à ce qu'il inflige aux autres, peut, avec le temps, prendre conscience du côté néfaste de son comportement et aspirer à autre chose. Sa nouvelle manière d'être ne résultera pas de la peur de la sanction, mais de l'expérience vécue ; elle sera issue d'une conviction profonde.

Un autre facteur à prendre en considération est la longueur des peines. En effet, un changement de comportement est le résultat d'un processus intérieur qui s'étend dans la durée. Le temps nécessaire pour y arriver varie d'une personne à l'autre. Chez certains il sera long, chez d'autres court. Un moyen qui permettrait de prendre en compte cet élément est que les durées des peines ne soient pas

déterminées à l'avance. Leurs longueurs effectives seraient ainsi fonction des efforts d'amendement du détenu, ce qui serait un grand stimulant au changement. Il ne tiendrait ainsi qu'à lui pour que sa peine soit courte.

On éviterait ainsi de libérer à la fin de leur peine des prisonniers qui n'ont pas encore pris conscience de la gravité de leurs actes. Cette libération prématurée est un danger pour la société puisqu'ils n'ont encore manifesté aucun repentir. On éviterait aussi d'en garder d'autres emprisonnés pendant des années, alors qu'ils se sont déjà amendés et transformés intérieurement. Pour savoir si quelqu'un s'amende vraiment ou ne fait que semblant, l'intellect ne suffit pas. Il faut être doté d'une grande sensibilité intuitive ce qui, à cause de la domination de l'intellect, est devenu rare.

Chapitre 10 École et enseignement

Par l'enseignement dispensé dans les écoles primaires, secondaires et supérieures, la société prépare les enfants et les jeunes à la vie. Elle le fait en leur transmettant les connaissances qu'elle pense qu'ils auront besoin. Son but est de leur donner le bagage nécessaire pour le grand voyage qu'est la vie.

Les deux sortes de savoir

Les connaissances dont l'être humain a besoin sur terre sont de deux sortes. D'une part, des connaissances supraterrrestres, donc spirituelles, étant donné que le moi réel de l'être humain est un esprit immatériel. D'autre part, des connaissances terrestres, puisque l'esprit agit à l'aide d'un corps physique dans la matière dense.

De ces deux sortes de connaissances, ce sont celles concernant le terrestre qui prédominent nettement dans le système d'enseignement. L'accent est en effet mis sur l'acquisition de connaissances ayant trait à la matière (chimie, physique, biologie, ...) et au domaine technique (mécanique, électronique, ingénierie ...). L'accent est aussi mis sur le développement des facultés cérébrales (donc de l'intellect), telles que les facultés de réflexion, d'analyse et de mémorisation.

Très peu d'efforts, par contre, sont faits dans les écoles pour transmettre un savoir spirituel, autrement dit la connaissance du Créateur à l'origine de tout ce qui est, des différents plans de la création, les lois universelles qui régissent notre destin ... Les écoles actuelles négligent également le développement des facultés de l'esprit : la sensibilité intuitive, une haute conscience des valeurs morales (le bien, le juste ...), le respect d'autrui, la noblesse de caractère ...

Un déséquilibre prononcé

Le grand déséquilibre qui existe dans le système éducatif entre ces deux sortes de connaissance est criant.

Les branches principales – celles auxquelles on consacre le plus de temps et que l'on considère les plus importantes – sont celles en relation avec la science et la technique. Les branches comme l'éthique, la religion, l'art ou la philosophie sont dites secondaires et occupent une place beaucoup moins en vue. Elles sont d'ailleurs peu à peu reléguées au rang des branches facultatives, voire carrément exclues des programmes, ce qui illustre bien le peu de valeur qu'on leur accorde.

À cause de la domination de l'intellect et du culte qui lui est voué, on cherche beaucoup trop à faire assimiler aux enfants une foule de connaissances intellectuelles dont l'utilité est souvent contestable et dont ils ne se souviennent de toute façon que pour un temps limité. De plus, on leur enseigne à lire et à écrire trop tôt et on leur transmet des explications sur le monde qui les entoure, qui dépassent de loin leur maturité et leurs besoins. L'introduction de l'ordinateur jusque dans les classes des plus petits ne fera que renforcer l'intellect, puisque le savoir spirituel ne peut s'acquérir en utilisant une machine.

Plutôt que de se concentrer si exclusivement sur l'intellect, ne serait-il pas plus bénéfique d'aider les jeunes à développer les facultés et qualités qui reposent dans leur esprit ? Quelqu'un qui a une vue large des choses, une bonne intuition, des valeurs et le sens des responsabilités, en un mot une vraie personnalité, est assurément plus utile à la société que celui qui n'a qu'une vue fragmentaire et terre à terre, parce qu'il n'utilise que son intellect.

Le savoir intellectuel est insuffisant

Le problème n'est pas que l'intellect soit mauvais en soi. Le savoir qui est issu de son activité nous est utile, nous en avons besoin. Le problème est que ce savoir n'est qu'une partie de ce que nous devons connaître. Ce qui fait défaut, c'est tout ce que la vue large de l'approche spirituelle peut apporter, vue qui permet à l'esprit de contrôler l'intellect et de le diriger dans de bonnes voies.

La nécessité du contrôle de l'activité de l'intellect par l'esprit se révèle clairement lorsqu'on considère les méfaits – pollution, changements climatiques, destruction de la nature – qui résultent de l'application unilatérale des connaissances scientifiques. Ces méfaits sont le plus souvent attribués aux scientifiques. Ceux-ci, cependant, répondent avec raison que les résultats de leurs travaux sont neutres. Ils ne font que décrire les caractéristiques et propriétés de tout ce qui se trouve dans la nature ; par exemple, les propriétés énergétiques du pétrole et de l'atome. Mais, poursuivent-ils, leur formation et leurs connaissances ne leur permettent pas automatiquement de savoir quelles seront les conséquences de l'emploi de ces énergies au niveau politique, économique, social, sanitaire, écologique ... La décision de les utiliser et la manière de le faire n'appartiennent pas à la science, mais sont dans les mains des autorités politiques et de tout ceux qui décident de s'en servir.

Une question fondamentale se pose alors ici : si la science n'est pas la base sur laquelle il est possible de prendre la décision, sur quelle base faut-il s'appuyer ?

Prendre des bonnes décisions, donc pleines de sagesse, n'est possible qu'à quelqu'un qui possède de la ... sagesse ! Une telle personne a une vue large des choses, des valeurs élevées et, comme préoccupation principale, le bien de tous (les êtres humains, les animaux et la nature). Sa vue ne se limite pas non plus à la matière, mais prend en considération l'invisible, le supraterrrestre. Tout cela revient à être spirituel, précisément ce qui ne fait pas partie de l'enseignement dispensé dans les écoles.

La base sur laquelle s'appuyer pour prendre des décisions sages, celle que la science ne peut prendre, est une approche spirituelle de la vie. Celle que notre société, qui est matérialiste, ne prend pas en considération. En effet, à l'heure actuelle, l'être humain possède un énorme savoir intellectuel, mais il lui manque cruellement le savoir spirituel nécessaire pour l'utiliser avec sagesse. Le danger auquel fait face l'humanité n'est donc pas qu'elle n'en sache pas assez techniquement, mais qu'elle ne sait pas l'employer judicieusement. Elle est comme un enfant qui aurait accès à des choses qui sont au-dessus de son âge : des allumettes, une voiture ... Ce sont des choses utiles, mais le sont-elles encore si on ne sait pas en faire bon usage ?

Ce qui vient d'être dit est aussi vrai au niveau de l'individu. Les connaissances intellectuelles de l'homme moderne sont énormes, mais dans les situations concrètes, il est vite dépassé. Son grand savoir scientifique et technique ne lui sert à rien pour résoudre ses problèmes personnels, relationnels et existentiels. Il n'arrive pas à déterminer si ses décisions sont bonnes ou non et si le sens qu'il donne à la vie est juste. Il hésite et doute, car il n'a pas une base sûre et large – une base spirituelle – sur laquelle s'appuyer.

On pourrait s'étonner d'entendre affirmer que le spirituel puisse être une aide pour les choses terrestres, que des valeurs spirituelles telles que le sens du bien, du juste et du beau puissent aider à voir clair et prendre des bonnes décisions. Pourtant, il en est bien ainsi.

La beauté comme critère du vrai

On considère généralement qu'il faut avoir des arguments rationnels pour prouver la véracité de quelque chose. Que sans cela, les preuves obtenues ne sont pas sûres et par conséquent sans valeur. Certains grands scientifiques cependant affirment que la valeur d'une explication ou d'une théorie peut aussi être décelée en utilisant un critère aussi peu scientifique que le sens du beau, ce qui revient à utiliser un critère spirituel.

Le physicien allemand Werner Heisenberg, un des fondateurs de la physique quantique, affirme qu'avant même de vérifier rationnellement une théorie, il sait si elle est juste, rien qu'en évaluant sa beauté. Paul Dirac, un physicien anglais, confie que lors de ses recherches, il décèle s'il est sur la bonne voie au fait qu'il commence à obtenir de « belles équations ». Jules Poincaré, le grand mathématicien français, soutient qu'en appliquant le « filtre » du beau à ses idées, il pouvait distinguer celles qui étaient bonnes de celles qui ne l'étaient pas.

Un physicien, un chimiste ou n'importe quel autre scientifique, peut-il vraiment voir quelque chose de beau dans l'objet de ses recherches ou dans les théories qu'il élabore ensuite à leur sujet ? Il semble bien que oui. Le physicien anglais, Ernest Rutherford, a qualifié la théorie de la relativité d'Einstein de « magnifique œuvre d'art ». Einstein, lui, considère le modèle de la constitution des atomes présenté par Niels Bohr comme « la plus haute manifestation de musicalité dans la sphère des pensées ». Le savant Candace Pert, qui découvrit les neuro-transmetteurs, a dit : « Je vois dans le cerveau la beauté de l'univers et son ordre. »

Dans le même ordre d'idée, le grand philosophe grec Platon soutenait que « le beau, c'est la splendeur du vrai ». Cette affirmation devint une devise couramment employée dans le monde romain. Elle le fut encore par deux poètes français : « Rien n'est beau que le vrai » nous certifie Boileau, alors que Musset nous garantit que « Rien n'est vrai sans la beauté ».

Comment se fait-il que le vrai est beau ?

Le vrai est ce qui correspond à la réalité. Or, cette réalité, c'est-à-dire la nature et l'univers, sont considérés par l'approche spirituelle comme ayant été créés par Dieu. Étant parfait, Dieu n'a créé que des choses empreintes de perfection et, par conséquent, qui sont belles. Il serait en effet illogique d'affirmer que Dieu puisse créer des choses laides. Ce serait un non-sens, car en opposition avec la perfection qui est la sienne. Par conséquent, le beau et le vrai sont toujours associés.

Le beau ne peut être prouvé expérimentalement et expliqué rationnellement, autrement dit il ne peut être saisi par nos facultés intellectuelles. Le beau est quelque chose que nous ressentons au fond de nous sans avoir à y réfléchir. Le sens du beau a son siège dans les facultés intuitives de notre esprit. Or, de nos jours, nous utilisons presque exclusivement nos facultés intellectuelles. Le système d'enseignement actuel ne travaille en effet qu'à développer celles-ci, sans se préoccuper de nos facultés intuitives. Une réforme de l'enseignement qui prenne en compte le spirituel est donc indispensable pour remédier à la domination de l'intellect et les conséquences néfastes qu'elle engendre.

Chapitre 11 L'art

La plupart des activités auxquelles se livre l'être humain ont un but utilitaire, par exemple travailler, manger, se déplacer ... Il en est une cependant qui n'a pas du tout ce rôle : l'art.

L'art est une activité créatrice qui cherche à réveiller des émotions esthétiques. Elle le fait en représentant le beau. Le beau peut en effet susciter un émerveillement et un ravissement chez les personnes qui admirent une œuvre d'art. Ces sentiments élèvent au dessus des contingences terrestres donc du pratique et de l'utilitaire.

Tout au long de l'histoire, l'être humain a cherché à représenter le beau. Il l'a fait de multiples manières, par le dessin, la peinture, la musique, la poésie, la sculpture, la poterie, l'architecture ... Au cours des siècles, des artistes ont produit des œuvres d'art belles, variées et inspirantes.

Toutefois, cette activité créatrice, ce courant ascendant, s'est fortement ralentie. Ce fut tout particulièrement le cas à partir du début du siècle passé. Les productions artistiques perdirent en beauté et en harmonie. D'abord, elles furent moins belles, puis sans beauté, et finalement carrément laides, par rapport aux critères de beauté qui avaient eu cours jusque là. Par exemple en peinture, l'harmonie des formes et des couleurs disparaît ; en musique, la mélodie ; en architecture, l'équilibre des formes, etc.

La perte de beauté n'est cependant pas contestée par ceux qui pratiquent cette nouvelle forme d'art. De leurs propres aveux, le beau n'est plus ce qu'ils recherchent. Leur but est de faire du différent, du jamais-vu, de l'étrange, de l'original ou de l'extravagant. Concrètement, tout ce qui est en rupture avec ce qui se faisait avant.

Si certaines personnes sont à l'aise avec cette nouvelle manière de procéder, beaucoup d'autres se demandent comment il se fait que quelque chose d'aussi précieux que le beau soit de plus en plus abandonné. Qu'est-ce qui fait qu'un tel changement de direction ait pu avoir lieu ?

Ici, à nouveau, il nous faut parler de la domination de l'intellect. Le beau a en effet une origine supraterrrestre et ne peut être saisi que par l'esprit. C'est pourquoi, lorsque l'intellect prend le dessus, la place qu'occupe le beau diminue fortement.

L'origine supraterrrestre du beau

Le fait que le beau soit présent partout dans la nature et que ce sont les sens de notre corps physique – la vue, l'ouïe – qui nous permettent de l'appréhender, pourraient donner à penser que le beau n'est relié qu'à la matière. Pour l'approche spirituelle, ce n'est cependant pas le cas.

De même que l'être humain a été créé à l'image d'un être supérieur, la nature qui nous environne n'est qu'une pâle copie des plans plus lumineux et beaux – du Paradis – situés au sommet de la création. Une pâle copie, car il est compréhensible que ce qui est plus proche du Créateur est aussi plus lumineux et plus beau, que ce qui s'en trouve plus éloigné, comme c'est le cas pour le plan de la matière dense et la terre.

L'origine supraterrrestre du beau est au fond connue des êtres humains. Ils le révèlent inconsciemment dans leurs expressions, puisqu'ils parlent par exemple de « la beauté céleste ou divine » d'une musique.

L'origine supraterrrestre du beau se révèle aussi lorsque l'on réfléchit à ce qu'est l'inspiration dont les artistes ont besoin pour exécuter leurs œuvres. Contrairement aux réalisations techniques qui sont faites en se conformant à ce qui se trouve dans la matière – donc en bas – les artistes en quête d'inspiration s'ouvrent à quelque chose qui vient d'en-haut : aux muses, pour le formuler comme les anciens, ou au « souffle créateur » pour reprendre une expression plus moderne. Mais dans les deux cas, l'inspiration vient d'en-haut. D'autre part, celui qui en bénéficie de manière tout particulièrement visible, comme Mozart par exemple, est dit « béni des dieux ».

Le beau est en outre souvent associé aux hautes valeurs que sont le bien et le juste, valeurs qui transcendent le plan terrestre. Un terme est même parfois utilisé à la place de l'autre, comme dans l'expression « ce n'est pas beau de mentir », qui signifie en réalité, ce n'est pas bien ou pas juste de mentir.

Que le beau vienne d'en-haut se révèle aussi à son caractère universel. Une des caractéristiques de quelque chose de beau est de durer, c'est-à-dire de ne pas lasser avec le temps, mais de continuer à être ressenti comme beau. Un morceau de musique « céleste » reste beau, même si on le connaît depuis des années. D'ailleurs, plus le temps passe, plus ses finesses et ses harmonies se révèlent à nous et nous touchent. La même chose peut être dite à propos de tableaux, de sculptures et de monuments. Certaines de ces choses sont des « œuvres » éternelles qui traversent les siècles et qui touchent tous ceux qui les verront. S'ils sont touchés, c'est qu'elles rappellent à leur esprit les beautés de leur plan d'origine : le plan spirituel ou Paradis.

Les artistes qui créent des œuvres impérissables le font en se basant sur des lois et des valeurs qui ont pour origine le plan spirituel. Par là, ces lois et valeurs sont communes à tous les esprits. Les œuvres éternelles ne sont donc pas l'apanage d'une race ou d'une nation. Tous les êtres humains sont originaires du plan spirituel, quelles que soient la couleur de leur peau ou leur nationalité. Des œuvres d'art impérissables existent donc dans toutes les civilisations.

Cette origine commune du beau explique aussi que, bien qu'ayant une « couleur locale », ces œuvres peuvent aussi être appréciées par des êtres humains provenant d'autres régions et cultures du globe.

L'influence néfaste de l'intellect sur l'art

Le beau, à cause de son origine, ne peut qu'être saisi par l'esprit. Or, lorsque l'intellect prend le dessus, il empêche l'esprit de percevoir le beau. Avec le temps, les facultés intuitives délaissées s'affaiblissent. Le sens du beau, des proportions et de l'harmonie ... se perdent. L'artiste cherche alors à combler le manque de beauté en utilisant le seul outil qui reste à sa disposition : l'intellect. Au début, il n'y recourt que peu, puis progressivement de plus en plus, si bien que pour finir l'intellect domine complètement l'activité artistique, d'où la perte de beauté des productions artistiques.

La preuve qu'il en est bien ainsi est que les deux grandes caractéristiques de l'activité de l'intellect, à savoir sa propension à se concentrer sur des fragments plutôt que le tout et son approche technicienne des choses, se manifestent de manière significative dans l'art moderne.

Pour illustrer notre propos, nous prendrons l'exemple de la peinture. Lorsqu'un artiste se dirige avant tout avec son intellect, il met en avant un élément parmi les nombreux qui composent normalement un tableau. Il se concentrera avant tout sur les couleurs (fauvisme, pointillisme, colorisme ...), les formes (cubisme ...), la représentation du mouvement (art cinétiques), les effets optiques (op art, géométrisme ...), l'idée artistique (art conceptuel), etc. Et ceci sans se préoccuper du reste.

L'approche technique de l'artiste dominé par l'intellect se traduit aussi par des tableaux très graphiques (de lignes et de figures) ou géométriques (juxtaposition de carrés, de triangles ...), ou photographiques (hyperréalistes) ou encore avec chiffres, mots, phrases.

Ce qui vient d'être dit à propos des peintres est aussi vrai pour tous les autres genres d'artistes : compositeurs, poètes, architectes ... Sitôt qu'ils négligent l'apport de l'intuition, ils perdent la possibilité de représenter le beau. Leurs productions deviennent plus unilatérales et techniques.

Distinguer les œuvres réalisées sous la direction de l'esprit de celles provenant de l'intellect est à la portée de chacun. En peinture toujours, les tableaux effectués à l'aide des facultés intuitives réchauffent le cœur, ceux élaborés par l'intellect sont plutôt froids. Les premiers sont explicites en eux-mêmes, tout le monde peut ressentir (intuitivement) ce qu'ils transmettent, les deuxièmes nécessitent des explications (pour l'intellect). Les premiers durent dans le temps, les deuxièmes n'ont qu'un succès passager. Les premiers réveillent de l'enthousiasme et de l'émerveillement, ils réconfortent, les deuxièmes sont intéressants et font réfléchir.

Le sens du beau n'est-il pas individuel ?

Le caractère universel du beau exposé ici est souvent contesté. Les contradicteurs disent que le sens du beau est quelque chose d'éminemment personnel et par conséquent que chacun a le sien. Certes, l'influence de notre caractère, de notre éducation, de la société à laquelle nous appartenons (occidentale, orientale ...) a pour effet que nous saisissons mieux tel genre de production artistique plutôt que tel autre. Mais les modèles du beau se trouvent dans le spirituel, le beau est donc quelque chose qui transcende toutes ces influences. Ces influences jouent un certain rôle, mais ne supplantent pas le sens véritable du beau chez les artistes qui sont réveillés en esprit.

Les différents « sens du beau » ont une autre origine. Le sens du beau étant une faculté de l'esprit, il est lié au degré d'évolution de celui-ci. Il varie donc tout naturellement d'une personne à l'autre. Effectivement, plus un esprit est évolué, c'est-à-dire plus il a amené à leur épanouissement les facultés spirituelles déposées en lui par le Créateur, plus il devient sensible et ouvert aux choses venant d'en-haut, donc également au beau. Non seulement, il reconnaît mieux ce qui est véritablement beau, mais l'apprécie d'autant plus.

Le développement spirituel s'accompagne nécessairement de changements intérieurs, par conséquent également dans la manière d'apprécier le beau. Dans la vie de l'être humain, cela se traduit par le fait que grâce à une transformation intérieure, suite à un événement marquant par exemple, il voit et il apprécie soudainement, comme jamais auparavant, toutes les beautés offertes par ce qu'il côtoie depuis longtemps, mais n'avait jamais remarqué à tel point jusqu'alors.

De l'utilité de l'art

Le beau est souvent considéré comme un luxe, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas indispensable à l'être humain. Ceci n'est cependant qu'une vue de l'intellect. Dans l'approche spirituelle, c'est l'opposé : le beau est tenu pour fondamental et ceci spécialement ici sur terre. En effet, s'il est vrai qu'un esprit qui s'ouvre de plus en plus au beau s'affine et s'ennoblit, donc progresse spirituellement, il est aussi vraie qu'un esprit qui néglige le beau dans sa vie freine son développement spirituel et entrave son ascension spirituelle. À cause de la domination de l'intellect, le beau est souvent négligé et l'être humain ne bénéficie pas de l'aide que celui-ci pourrait lui apporter.

Chapitre 12 Les loisirs

Plus que toute autre, notre société se distingue par la grande place qu'elle accorde aux loisirs. Le fait est même si caractéristique que l'on parle d'elle comme étant une « société des loisirs », qui a d'ailleurs son industrie de loisirs, ses parcs de loisirs ...

Se livrer à des loisirs est quelque chose de naturel dans la vie de l'être humain. Les loisirs servent de contre-poids au travail. En effet, la vie professionnelle, indispensable pour survivre, comporte des contraintes. Il y a des horaires et des cadences à respecter, des pressions peuvent être exercées de la part de supérieurs, la créativité et le sens de l'initiative ne sont pas toujours soutenus. Le travail professionnel peut ainsi être assez éprouvant.

La situation est inverse avec les loisirs. Ces derniers sont des périodes de temps en dehors de celles du travail, au cours desquelles l'individu choisit librement ce qu'il désire faire et la manière dont il le fera. Il peut ainsi donner libre cours à sa fantaisie, sa créativité et son esprit d'entreprise. Cela le détend, et le rend heureux et enthousiaste. Les loisirs, c'est « le temps pour soi » qui permet de s'épanouir.

Pourquoi les loisirs occupent-ils une place si importante dans notre société ? La raison est à chercher dans la différence qui existe entre le fonctionnement de l'esprit et celui du cerveau.

L'esprit étant le moi réel de l'être humain, c'est en lui que résident les forces de vie de chacun de nous. Le cerveau, lui, n'est qu'un outil animé par l'esprit. Ainsi, l'esprit – par la vie qu'il détient et son origine supraterrrestre – n'a pas besoin de repos. Il peut poursuivre son activité sans interruption. Le cerveau, au contraire, se fatigue et doit se reposer pour récupérer. Le repos lui est donc indispensable.

Une manière pour le cerveau et par conséquent pour l'intellect, de récupérer est de dormir. En effet, pendant le sommeil l'intellect cesse totalement son activité : nous ne sommes plus conscients et nous ne pensons plus. Une autre manière pour l'intellect de récupérer est de changer d'activité. En effet, à chaque changement, l'intellect doit utiliser des facultés différentes de celles qu'il utilisait jusque là ; ces dernières peuvent alors se reposer.

Tout le monde en a probablement déjà fait l'expérience. Quelqu'un qui, par exemple, est épuisé de faire de la comptabilité et a l'impression qu'il n'est plus bon à rien, peut très bien se mettre à faire de la correspondance avec une grande concentration et efficacité : le simple changement soulage l'intellect. Or, une manière privilégiée, parce qu'agréable, pour l'intellect de changer de registre, c'est de se livrer à un loisir. Cela le détend et lui permet de retrouver des forces. Les loisirs sont donc un besoin de l'intellect. Et effectivement, il y consacre beaucoup de temps.

Le recours prononcé aux loisirs qui caractérise notre époque est donc une conséquence de l'hyperdéveloppement de l'intellect. Si l'esprit était à sa place et dirigeait l'intellect, la situation serait différente. L'intellect ne serait pas surmené, il n'aurait pas besoin d'autant de repos et par là de loisirs.

Des loisirs de plus en plus passifs

À côté des loisirs actifs comme le sport, la danse, le jardinage, le bricolage, le chant ..., il y a toujours eu des loisirs passifs : lire, écouter de la musique ... Grâce au développement de la technique de nouveaux loisirs passifs sont apparus : écouter la radio, regarder la télévision, aller au cinéma, visionner des vidéos ... Ces loisirs sont dits passifs, car celui qui s'y livre ne donne ni ne

produit rien, mais reçoit et consomme. Contrairement, par exemple, à des loisirs artistiques : peindre, jouer un instrument ... pour lesquels il faut créer, s'appliquer, faire des efforts, donner du sien ... Être passif de temps à autre est bénéfique pour récupérer, mais pas si les phases de passivité deviennent trop importantes. Or, de nos jours, le temps consacré aux loisirs passifs est énorme. En 2019, en France, le temps passé à surfer sur Internet était estimé à 170 minutes par jour, autrement dit 2 heures 50 minutes. Étant donné que la tendance est à la hausse, cela signifie que bien des gens s'y livrent plus de 3 heures par jour. Les chiffres les plus récents indiquent 3 heures 40 minutes, ce qui représente presque la moitié du temps d'une journée de travail (8 heures).

Les méfaits des loisirs passifs proviennent de ce qu'ils sont à l'opposé de ce que l'esprit a besoin pour rester éveillé et se développer. L'évolution de l'esprit ne peut pas se faire de manière passive. Au contraire, c'est parce que l'esprit décide, entreprend, lutte, persévère ... qu'il développe les facultés qui sont en lui. Or, quelqu'un qui, quotidiennement, passe des heures à regarder la télévision ou des vidéos, surfer sur Internet ou consulter les réseaux sociaux ... est en mode passif.

Une fuite en avant

On assiste de nos jours à une véritable fuite en avant des « loisirs » faisant appel à des appareils électroniques, comme les ordinateurs, les smartphones, etc. Ces appareils ne sont pas employés ponctuellement, c'est-à-dire uniquement lorsque cela est nécessaire, mais régulièrement même lorsque cela n'est pas utile, juste pour se distraire ou s'occuper. On y recourt finalement à tout moment : au réveil, aux repas, aux pauses, en soirée, avant de se coucher et même au milieu de la nuit si l'on se réveille.

Bien des gens, au lieu de profiter des « temps morts » qui se présentent au cours de la journée, pour observer ce qui les entoure, prendre du recul par rapport aux événements, faire le point ..., se précipitent sur leurs appareils. L'emploi légitime et naturel de ceux-ci se transforme ainsi peu à peu en besoin compulsif. De nombreuses personnes se retrouvent ainsi en état de dépendance. Si elles sont privées de leur appareil (parce qu'elles l'ont égaré ou suite à une panne), elles sont déstabilisées et angoissent, voire paniquent.

Certaines personnes ne partent pas en vacances si elles ne sont pas sûres de disposer d'une télévision capable de capter leurs émissions préférées. D'autres évitent des destinations, si belles soient elles, s'il n'y a pas de connexion Internet ou de réseau pour leur téléphone portable.

La cause la plus évidente à cette fuite en avant est que tout ce qui est offert par ces appareils sont des choses terrestres avec lesquelles l'intellect est en affinité. Il les apprécie, y recourt volontiers, s'habitue et en veut facilement davantage.

Il y a cependant une autre cause qui est plus profonde. Lorsqu'il y a fuite en avant, on cherche généralement à échapper à quelque chose que l'on ressent comme une menace ou un danger. Et cette menace, pour l'intellect, est le réveil de l'esprit. En effet, même sous la domination de l'intellect, l'esprit continue à vouloir comprendre la vie et progresser. En conséquence, il se pose de nombreuses questions, comme par exemple : quel est le sens de la vie que je mène ? Mes priorités sont-elles bonnes ? Qu'est-ce qui m'attend dans le futur et après la mort terrestre si je continue ainsi ?

Ces questions qui proviennent de l'esprit sont le plus souvent étouffées par l'intellect. De temps à autre, cependant, elles montent en surface et deviennent conscientes. Cela peut arriver lorsque quelqu'un est secoué par un événement marquant comme le décès d'un proche, une maladie, etc. mais aussi lorsque l'intellect « débraye » un peu, dans des moments de fatigue ou de détente.

Ces questions existentielles déplaisent à l'intellect, car elles l'amènent sur un terrain qui n'est pas le sien. En effet, pour y répondre, il est nécessaire de les aborder avec une approche spirituelle, ce qui n'est pas possible pour lui. Ne pouvant répondre à ces questions, l'intellect cherche autant que possible à les éviter en les écartant. Il se soustrait ainsi à toute remise en question, quant au bien-fondé de ses actions et décisions. En effet, chaque fois que son incompetence sur les questions spirituelles se montre, c'est l'erreur qu'est la domination de l'intellect qui est révélée.

Or, quel meilleur moyen pour l'intellect d'étouffer ces questions que de se livrer à une activité qui l'absorbe entièrement et ne laisse aucune place à autre chose, comme surfer sur Internet ou sur les réseaux sociaux. Autrement dit, une activité continue et soutenue qui empêche l'esprit de percer et de se manifester. L'espace étant entièrement occupé par l'intellect, il n'y a plus aucune place pour l'esprit. Le champ de la conscience est tellement encombré de pensées que les intuitions n'y ont plus accès.

Vide intérieur et loisirs extrêmes

Sous la domination de l'intellect, l'esprit est en grande partie coupé de l'extérieur. L'intellect réceptionne les informations que lui communiquent les cinq sens, mais au lieu de les transmettre à l'esprit, comme il le devrait, il les garde pour lui. Il travaille ces impressions et décide comment y répondre sans en référer à l'esprit. Celui-ci est donc comme mis à l'écart derrière une carapace construite par l'intellect, carapace qui l'empêche d'être atteint par ce qui vient de son environnement terrestre. Il ne le reçoit que très peu ou pas du tout, ce qui le coupe de la vraie vie. L'intellectualiste ne se sent donc pas vivre, exister, avoir de l'importance et de la valeur.

Et, c'est parce qu'il veut ressentir qu'il existe que l'être humain recourt aux loisirs extrêmes. Les sensations qu'ils engendrent sont si fortes qu'elles traversent la carapace qui entoure l'esprit ; elles pénètrent jusqu'à lui, l'ébranlent et ainsi lui donnent l'impression de vivre. Ce ressenti n'est certes que passager. Il n'est d'ailleurs pas non plus quelque chose de hautement spirituelle, fait d'un élan vers le haut et le plus noble. Mais, il est pour l'être humain une occasion de raviver et redécouvrir l'esprit qui est en lui.

Les loisirs extrêmes appartiennent à la catégorie des loisirs actifs et consistent principalement en activités sportives. Mais alors que dans le passé, ces sports étaient pratiqués de manière mesurée, de nos jours ces sports, ainsi que d'autres qui sont nouveaux, sont menés sous une forme extrême. Leur caractère excessif provient de l'intensité avec laquelle on s'y livre. Il faut en effet beaucoup de force, d'endurance et de témérité pour les pratiquer. Les limites sont repoussées toujours plus loin, que ce soit au niveau des vitesses atteintes, de la longueur des épreuves ou de leur dangerosité.

En ce qui concerne les sports déjà connus, on ne fait plus du saut à ski, mais du ski acrobatique ; plus de vélo sur route, mais sur des sentiers escarpés (VTT) ; plus des randonnées dans des régions accessibles, mais celles qui sont difficiles d'accès (trekking) ; plus de simples marathons, mais des épreuves sur plusieurs jours avec un minimum de sommeil ; plus des escalades avec pitons et corde, mais à mains nues, etc.

Les nouveaux sports qui se signalent par leur caractère excessif et risqué sont le saut à l'élastique depuis un pont, l'escalade de plusieurs hauts sommets à la suite, le wingsuit, l'escalade de parois de glace, la descente de rivières à travers des gorges étroites (canyoning), les bains en eau glaciale, etc.

Même dans les loisirs passifs, on trouve désormais cette tendance vers l'excessif, c'est le cas par exemple dans les films. Le niveau de violence y augmente sans cesse, que celle-ci soit physique ou verbale. Le nombre de personnes brutalisées, blessées, assassinées ... ne se comptent plus ; pas plus que celui des explosions et des bombardements destructeurs. Et ces événements ne sont pas

suggérés seulement, comme c'était le cas dans le passé, mais montrés avec réalisme dans toute leur crudité.

Le but commun à tous ces loisirs extrêmes est d'engendrer de fortes sensations qui donnent l'impression de vivre à ceux qui s'y adonnent.

Les loisirs extrêmes ne sont cependant pas indispensables. L'esprit peut être actif et rester réveillé par lui-même. Il l'est lorsqu'il s'efforce constamment de ne pas s'endormir intérieurement dans la routine quotidienne, mais d'être toujours conscient de ce qu'il fait et de ressentir les choses jusqu'au fond de lui-même. Il le fait aussi lorsqu'il aspire à agir de manière juste, bonne et respectueuse, car dans ce cas un grand élan l'anime et toutes ses facultés sont en éveil. Agir de cette manière revient à ne pas se soumettre paresseusement à la domination de l'intellect, mais à être un esprit vigilant qui dirige l'intellect plutôt que de se laisser diriger par lui.

Si l'esprit dominait, les loisirs prendraient d'autres formes, puisqu'ils ne seraient plus définis par l'intellect. Il y aurait un retour vers des loisirs plus artistiques, des activités physiques plus douces, un contact plus étroit avec la nature et une littérature et des films au contenu plus élevé.

Chapitre 13 Le culte du corps et le sport

Malgré la domination de l'intellect, même un matérialiste ressent des impulsions provenant de son esprit. Toutefois, il les déforme en y répondant de manière matérielle. Par exemple, l'impulsion qui le pousse à développer les facultés de son esprit est transformée en une impulsion à développer et parfaire son corps. Il en est d'ailleurs résulté un véritable culte du corps qui dépasse de loin le souci légitime de le maintenir en bonne santé.

Parfaire le corps

Pour les hommes, cela se traduit par le désir de posséder un corps très musclé. Non seulement les muscles doivent être toniques, mais ils doivent aussi être volumineux, afin qu'ils soient bien visibles. Pour atteindre ce but, de grands efforts sont faits. Des séances régulières de musculation sont nécessaires ainsi que des mesures diététiques spéciales : régime hyperprotéiné, pauvre en graisse, etc. Chez la femme, l'idéal à atteindre est un ventre plat et la tonicité de tous les muscles et tissus, afin de donner une forme élégante au corps. Des séances de gymnastique ont leur utilité, ainsi que des régimes draconiens pour perdre les kilos considérés comme superflus.

Le corps doit être rendu parfait coûte que coûte. Si l'exercice physique et les régimes ne suffisent pas, on aura recours à des traitements médicamenteux (anabolisants pour les hommes, botox et pilules amaigrissantes pour les femmes), à la chirurgie esthétique, voire à la chirurgie orthopédique pour modifier sa taille.

Le corps physique est important, mais il est un outil. Ce qui compte le plus c'est l'esprit. La recherche de perfectionnement au niveau du corps devrait en fait avoir lieu au niveau de l'esprit. Et si tout le temps et toute l'énergie consacrés au culte du corps l'était pour le perfectionnement de l'esprit, celui-ci se transformerait énormément.

D'ailleurs s'occuper de son esprit a des répercussions favorables sur le corps. Par son irradiation, l'esprit – le seul élément vivant en l'être humain – renforce l'intensité de la force vitale, ce qui permet à celle-ci d'animer et de vivifier plus fortement le corps. Plus l'esprit est développé et actif, plus cette irradiation est puissante. Le corps reçoit ainsi un apport de force non-négligeable.

Le manque de succès des cures de jouvence en témoigne. Ces cures visent à garder le corps jeune et à prolonger la durée de la vie. Mais l'ensemble des moyens utilisés dans ce but sont matériels : diètes spéciales, compléments alimentaires de vitamines et minéraux, prise de plantes médicinales spéciales, repos, séances de relaxation, exercices respiratoires, etc. Malgré tous les efforts, le but n'est pas atteint : le rajeunissement n'est pas flagrant. Il manque quelque chose, et cette chose est immatérielle : l'irradiation d'un esprit éveillé et fort.

L'étude des cas marquants de longévité révèle qu'une vie active est un facteur déterminant. Elle oblige à rester en mouvement physiquement mais aussi psychiquement. L'esprit est alors présent et réveillé. Il est par conséquent fort et irradie fortement, ce qui vivifie le corps. Un autre facteur important révélé par des études est que les centenaires sont le plus souvent des gens pleins de joie de vivre, d'optimisme et de curiosité pour ce qui se présente à eux. Autrement dit, des gens réveillés en esprit.

Le sport

À la base, le sport est une activité physique effectuée pour le plaisir. Le mot sport vient en effet du vieux français « deport » qui signifie amusement. Avec la domination de l'intellect, le côté

agrément a été relégué à l'arrière plan. Le sport est devenu une activité de lutte dans un but de compétition. Le sport n'est donc plus exercé pour le plaisir de mouvoir son corps et de se dépenser physiquement, mais dans le but d'établir une performance. Cette dernière est très importante pour l'intellect parce qu'elle est quelque chose qu'il peut mesurer et de ce fait qu'il maîtrise.

Une performance est le résultat d'une compétition exprimé sous forme chiffrée. C'est le temps nécessaire pour parcourir une distance donnée (les 42 km d'un marathon), une distance à parcourir en un temps fixé à l'avance (les 24 heures du Mans), la longueur d'un saut ou d'un lancé d'objet (javelot...), le nombre de kilos soulevés (haltérophilie), le nombre de buts marqués (football, basket...), etc. Une performance, c'est aussi le classement des participants à la compétition par l'attribution d'un rang selon le mérite. Par exemple, du plus rapide au moins rapide.

La fixation sur les chiffres qu'à induite la domination de l'intellect a remplacé la joie du mouvement par la souffrance dans l'effort, le beau jeu par le jeu féroce, le fair-play par les mauvais coups – puisque le rang est devenu le plus important.

La fixation sur les chiffres et la performance est telle que la première place semble être la seule valable. Cela conduit à des attitudes absurdes. Un athlète arrive en deuxième position dans une compétition. L'écart qui le sépare du gagnant est de quelques centièmes de seconde. Cet écart est si réduit qu'il n'est pas visible à l'être humain, seul le chronomètre électronique le révèle. Cet écart insignifiant dans l'ordre général des choses prend alors une place énorme. Pour l'athlète cela signifie un rang qui ne lui a pas permis d'être le premier. Il ne considère alors pas sa performance comme bonne. Il n'apprécie pas d'avoir été presque aussi bon que le premier, ni d'être devant tous ceux qui le suivent. Il est fortement désappointé et parfois manifeste de manière démonstrative sa frustration et sa colère.

Une activité unilatérale

L'influence de la domination de l'intellect sur le sport se fait aussi sentir dans le caractère unilatéral et fragmentaire de celui-ci. Dans chaque sport, *un* mouvement est mis en avant, développé et poussé à l'extrême. De toutes les possibilités du corps, on en considère une et on lui accorde une importance fondamentale. On ne court plus dans la campagne, en sautant par dessus des obstacles ou en franchissant une rivière d'un grand bond, mais soit l'on court, soit l'on saute en hauteur, soit l'on saute en longueur.

Pourquoi vouloir être le premier ?

Bien qu'à propos des compétitions, on dit que « l'essentiel est de participer », participer ne semble pas suffisant. Pas plus que de bien faire, il faut être le premier. Cependant, vouloir être le premier, signifie vouloir être le meilleur, vouloir être au-dessus des autres. Qu'y a-t-il de si attirant et de si bénéfique à être le premier ?

Dans la vie quotidienne aussi, c'est-à-dire dans nos relations avec les autres, que ce soit en famille, dans le monde professionnel ou dans la société en général, le désir d'être meilleur est également présent. Il se concrétise dans le besoin de toujours mieux savoir que les autres, d'être plus compétent, plus fort, plus beau, plus ... Celui qui est le meilleur est cependant au-dessus de son entourage, à part et seul. Son « succès », il est seul à en profiter, il n'est d'aucun avantage pour les autres. A bien y réfléchir, à quoi lui sert-il de gagner si ce n'est à satisfaire son ego et sa vanité ?

Chercher à s'améliorer est quelque chose de légitime. C'est même quelque chose d'indispensable pour l'être humain. D'après l'approche spirituelle du Message du Graal, l'être humain est à la base un esprit originaire du plan spirituel, le Paradis. Il parcourt les plans de la création afin de

développer les facultés qui sont en lui, dans le but de remonter au Paradis en tant qu'esprit accompli. L'esprit a un haut potentiel en lui, mais celui-ci doit encore être développé. C'est donc un devoir pour l'esprit humain de s'améliorer, de lutter pour faire mieux, mais avant tout spirituellement. Il s'agit donc d'une lutte contre soi-même, pas contre les autres.

En fait, plus un esprit évolue, moins il trouve de satisfaction à ce que d'autres soient moins bien que lui. Au contraire, pour lui, une « première place » ne serait désirable que s'il peut la partager avec beaucoup d'autres.

Chapitre 14 Le cerveau et les nerfs

La domination de l'intellect n'a pas seulement eu des conséquences néfastes au niveau spirituel, elle en a aussi eu au niveau matériel, sur le corps physique. L'hypertrophie du cerveau antérieur qui résulta de la domination de l'intellect a en effet beaucoup affaibli le cerveau lui-même, ainsi que le système nerveux.

Maladies du cerveau et des nerfs

L'hypertrophie d'un organe est toujours à double tranchant. L'avantage qu'elle procure est une plus grande capacité d'action, puisque l'organe étant fortement développé et de dimension supérieure à la normale, il est capable de fournir un plus grand travail. Le désavantage par contre est qu'elle conduit à des abus et l'affaiblit, à cause de l'usage excessif qui en est fait. Cet affaiblissement est d'autant plus inéluctable que, par la force des choses, un organe hyperdéveloppé est faible parce que son développement a été poussé au-delà de ce qui est naturel.

Cet affaiblissement le rend beaucoup plus vulnérable aux maladies. Et effectivement, les maladies du cerveau et des nerfs sont courantes et vont en augmentant.

Environ 15 % à 20 % de la population suit un traitement anti-dépressif une fois au moins au cours de la vie. Comme ces chiffres ne concernent pas les dépressions légères et les états dépressifs passagers, mais seulement les dépressions graves, le pourcentage de personnes dépressives est donc beaucoup plus élevé. Il est même assez important si l'on considère qu'environ 14 % de la population prend des anxiolytiques au moins une fois par année et 15 % à 20 % des somnifères. À cela, il faut rajouter que 31 % des hommes et 23 % des femmes fument pour calmer leurs nerfs et que 24 % de la population boit davantage d'alcool que la dose maximale recommandée (chiffres 2017 en France). Mentionnons encore l'énorme consommation de sucre blanc (100 g par jour, par personne, en Europe), sous forme de chocolat, bonbons, glaces, pâtisseries, etc. dans le but de garder le moral, se donner du courage ou se consoler.

Mis à part les troubles fonctionnels cités, le cerveau et le système nerveux sont aussi fortement atteints pas des maladies lésionnelles, comme la sclérose en plaques, les AVC (accidents vasculaires cérébraux), les tumeurs du cerveau, la maladie de Parkinson et d'Alzheimer, etc., maladies qui frappent une partie toujours plus grande de la population.

Le stress

« Il est normal que notre système nerveux souffre. Nous sommes soumis à un stress permanent », pourrait-on rétorquer. Il est vrai que de nombreuses causes de stress, comme les contraintes de temps et de rendement, les déplacements incessants en milieu urbain surpeuplé et bruyant minent nos forces nerveuses. Il faut cependant souligner que beaucoup de facteurs considérés aujourd'hui comme des facteurs de stress ne l'étaient pas dans le passé. Autrefois, les changements de profession et de conditions de vie, les conflits relationnels, la maladie et les décès de proches faisaient partie du lot des situations particulières auxquelles pouvait être confronté l'être humain, et auxquelles l'esprit devait faire face pour continuer à évoluer et à avancer dans la vie.

Que tous ces facteurs soient actuellement considérés comme stress est dû à la domination de l'intellect. En effet, un événement est stressant ou non, suivant la manière dont nous le vivons. Et qu'est-ce qui fait que quelqu'un ressent un événement comme stressant, si ce n'est qu'il ne cherche à s'en saisir et à n'y réagir qu'à l'aide de son intellect, c'est-à-dire de manière fragmentaire, incomplète et, par là, inefficace ?

Une expérience que l'on vit jusqu'au fond de soi — jusque dans l'esprit — ébranle peut-être profondément l'esprit, mais la réaction de ce dernier amène avec elle un courant de forces spirituelles qui est absent lors d'une réponse exclusivement intellectuelle.

Cet apport de forces en provenance de l'esprit a déjà permis à de nombreux êtres humains de survivre à des conditions tout à fait anti-physiologiques, que l'organisme n'aurait pas pu surmonter par ses propres forces. Que l'on pense, par exemple, aux naufragés perdus dans les eaux glaciales ou aux alpinistes égarés dans la neige. Leur rage de vivre — provenant de l'esprit — leur a permis de dépasser de beaucoup le temps de survie reconnu par la science comme possible à un organisme humain.

Si, réellement, chaque situation d'adversité devait être considérée comme un stress nuisible pour la santé, on pourrait très fortement douter du bien-fondé de la théorie de l'évolution. Depuis longtemps, les êtres vivants auraient disparu de la surface du globe, anéantis sous les nombreuses et incessantes sollicitations provenant de leur environnement.

Qu'au contraire, on ait assisté à une évolution et à un perfectionnement croissants montre bien qu'en grande partie, le caractère stressant d'un événement résulte plus de notre manière de voir et de réagir que de l'événement lui-même. Cela est confirmé par le fait que, dans les « échelles de stress » (échelles qui permettent de quantifier l'ampleur de la nuisance des différents stress et événements de la vie), figurent aussi, et contre toute attente, des événements heureux. Par exemple, le recouvrement d'un prêt supérieur à 100.000 € ou une réussite personnelle exceptionnelle !

Comment un événement heureux peut-il entraîner des conséquences nuisibles, si ce n'est qu'il est entièrement réceptionné par l'intellect et que ce dernier se trouve ainsi dépassé par l'ampleur de l'événement. En effet, à cause de son hyper-développement, l'intellect ne laisse pas monter l'événement jusqu'à l'esprit, mais le retient de force en lui. Il veut s'en occuper lui-même. Mais puisqu'en réalité, ce n'est pas à lui, mais à l'esprit de s'en occuper, il n'arrive pas à le faire correctement. L'événement le dépasse et perturbe l'équilibre intérieur et, cela, qu'il s'agisse d'un événement heureux ou malheureux.

Vivre sur les nerfs

L'importance sans cesse croissante du mental et de l'intellect fait que beaucoup de choses qui, auparavant, étaient attribuées à notre « moi », l'esprit, le sont maintenant aux nerfs. On ne perd plus le contrôle de soi, on est à bout de nerfs. On ne fait pas appel à sa volonté, on vit sur les nerfs. On n'est pas courageux, on a des nerfs en acier. Quelqu'un de sensible intérieurement a des nerfs fragiles. Il n'est pas affecté par un événement douloureux, il a les nerfs ébranlés. Et, s'il s'irrite, c'est qu'il a les nerfs à vif, en boule ou à fleur de peau.

Toutes ces expressions témoignent clairement que l'on vit avec ses nerfs et son cerveau, autrement dit avec l'intellect, et non avec l'esprit. Les facultés de ce dernier, telles que le courage, la persévérance, la maîtrise de soi ... ne sont plus sollicitées ou que faiblement, à cause de la domination de l'intellect. En conséquences, ces facultés ne se développent pas, ce qui entrave l'épanouissement de notre moi réel, l'esprit.

Chapitre 15 La médecine

La domination de l'intellect a aussi eu une influence sur la manière de pratiquer la médecine. Elle a conduit celle-ci à ne considérer que la partie matérielle de l'être humain, autrement dit son corps. Ne croyant pas à l'existence de ce qui est invisible et supraterrrestre, la médecine matérialiste d'aujourd'hui a non seulement rejeté l'existence de l'esprit immatériel, mais aussi celle de la « force vitale » des anciens.

Une force médicatrice

Cette force invisible qui anime l'organisme est celle dont Hippocrate disait qu'elle était « la plus puissante force de cohésion et d'action de tout ce qui existe. Cependant, elle est invisible à l'œil, seul le raisonnement peut la concevoir. » (641:I)

Ce raisonnement est celui qui a lieu lorsque nous sommes confrontés à un phénomène que l'on n'arrive pas à expliquer matériellement. Nous sommes alors poussés à admettre qu'il doit y avoir quelque chose en plus, quelque chose d'immatériel qui agit, sinon le phénomène en question ne pourrait pas avoir lieu. Deux pépins de pomme, par exemple, l'un cru, l'autre cuit, ne se distinguent en rien chimiquement, c'est-à-dire matériellement. Pourtant, le pépin cru doit posséder quelque chose que le pépin cuit n'a pas, puisqu'il peut germer et donner un pommier, ce que ne peut pas faire le pépin cuit. Cette chose en plus n'étant pas matérielle (la composition chimique des deux pépins étant la même), elle ne peut qu'être immatérielle. Cette chose est la force vitale du pépin.

La force vitale est la force de vie qui organise la matière et l'âme. On la retrouve donc dans tout ce qui a pris forme dans la nature. La force vitale du corps humain est celle qui organise les cellules en organes et place ceux-ci dans l'édifice corporel. Grâce à elle, les organes travaillent. De plus, elle orchestre, synchronise et harmonise leur fonctionnement. Tout ses efforts visent à maintenir le corps dans l'état de santé le plus parfait. Elle le fait en déclenchant les réactions de défenses de l'organisme, en cicatrisant les plaies, etc. Cette action curative et guérisseuse est la raison pour laquelle Hippocrate a aussi parlé de la force vitale comme étant une « force médicatrice ».

Ayant une approche matérialiste, la médecine nie l'existence de cette force médicatrice dans le corps humain. En conséquence et en simplifiant beaucoup, elle considère que si le médecin n'intervient pas avec ses remèdes, rien ne se passera. Le corps ne pouvant travailler à sa guérison, la médecine doit intervenir à sa place. Et elle le fait en utilisant toutes sortes de médicaments produits en laboratoire.

Cette manière de voir peut avoir pour conséquence qu'un médecin qui ne prescrit pas un médicament à un patient, peut avoir l'impression de ne pas bien s'occuper de lui. De son côté, le patient qui ne reçoit pas un remède de son médecin pense un peu trop vite que celui-ci n'a pas fait son travail. De plus, si le médecin donne un précieux conseil de santé que le malade doit suivre pour guérir et l'accompagne de la prescription d'un remède d'appoint, le malade aura tendance à considérer le remède comme l'élément principal du traitement et de ce fait ne suivra pas ou que très partiellement le conseil.

Ne tenant pas compte de la force médicatrice, la médecine allopathique ne voit pas que de nombreuses maladies (eczémas, toux ...) résultent des efforts que fait la force vitale pour débarrasser le corps des toxines et poisons qui, en s'accumulant en lui, le rendent malade. Qu'il s'agit d'un processus guérisseur à soutenir. Pour elle, ces réactions salutaires sont des choses à combattre, ce qu'elle fait à l'aide de remèdes anti-symptomatiques qui refoulent les toxines en profondeur. Les traitements anti-symptomatiques sont des plus utiles lorsque les symptômes de la

maladie mettent en danger le malade ou le font trop souffrir, mais pas dans les autres cas. Allant à contre-sens de l'effort de la force médicatrice, ces traitements préparent le lit à des maladies plus graves : des maladies chroniques, puis lésionnelles et finalement dégénératives. En effet, les toxines refoulées dégradent de plus en plus le milieu de vie (le terrain) des organes.

Le rejet de l'existence de la force vitale est aussi la raison pour laquelle la médecine actuelle a de la peine à reconnaître l'efficacité des thérapies qui font appel à la force vitale, comme le magnétisme, l'acupuncture et l'homéopathie.

Les symptômes ou le tout

Une autre conséquence qu'a eu sur la médecine la domination de l'intellect est l'adoption par celle-ci d'une approche fragmentaire, c'est-à-dire trop concentrée sur les détails et ne prenant pas en considération le tout.

Dans le passé, par exemple à l'époque d'Hipocrate (4^e siècle av. JC), l'examen du malade et l'établissement des traitements reposaient sur tout un ensemble de facteurs. En plus des symptômes de la maladie et l'anamnèse du patient, le médecin s'intéressait à l'alimentation du malade, ses éliminations, son tempérament, son activité physique, son sommeil, ses habitudes, sa profession, le lieu où il habitait, etc.

Pour la médecine d'alors, tous ces facteurs avaient une influence sur le fonctionnement du corps et en tenir compte pouvait contribuer à expliquer l'origine de la maladie et l'apparition des symptômes. La médecine moderne, elle, ne s'intéresse que peu à tous ces éléments et se concentre avant tout sur les symptômes. Et, tenant compte principalement de ceux-ci, elle dirige son action thérapeutique sur eux, sans agir sur les autres facteurs, c'est-à-dire sur les fautes d'hygiène à la base des troubles. Or, actuellement, la majorité des maladies dont souffre la population sont des maladies dites de « civilisation », c'est-à-dire des maladies qui ont pour cause la manière de vivre dans notre société : suralimentation, sédentarité, stress, abus d'excitants ... La guérison, logiquement, ne peut donc être obtenue qu'en agissant sur ces facteurs.

Chapitre 16 Le mariage

L'institution du mariage est en crise. Le nombre de personnes qui sont prêtes à se marier diminue, celui des personnes qui mettent fin à leur mariage par un divorce augmente. L'union d'une femme et d'un homme qui s'aiment et veulent vivre ensemble devrait être un événement heureux. Cela ne semble plus être si souvent le cas. De quoi cela provient-il ?

Que dans le passé, bien des mariages n'aient pas été heureux se comprend, puisque nombre d'entre eux ne résultaient pas de la décision des deux personnes concernées, mais de celle de leurs parents. On unissait en effet un jeune homme et une jeune fille contre leur volonté, pour des motifs les plus divers. Pour des raisons politiques (rapprochement de deux familles), économiques (fusion de deux domaines ou de deux entreprises), pour favoriser l'ascension sociale, pour assurer la lignée familiale, pour sortir de la pauvreté, pour avoir une vie plus confortable ... Les époux étant le plus souvent mal assortis, il n'y avait pas de complémentarité entre eux et ils ne s'harmonisaient pas.

Une union mal-assortie peut cependant aussi résulter d'un choix erroné de la part des époux eux-mêmes. Trop d'importance est accordée au fait que l'épouse soit belle physiquement et agréable en société, et que l'époux soit riche et possède une position sociale bien en-vue. Mais certaines personnes se marient aussi par dépit (« pour ne pas rester seule »), parce qu'elles avancent en âge (« avant que ce ne soit trop tard »), par conformité (« tout le monde le fait »), par vengeance (pour rendre jaloux une tierce personne), etc.

Toutes ces raisons, qu'elles viennent des parents ou des époux, sont très terre à terre, matérielles, donc dictées par l'intellect. Elles laissent de côté la chose essentielle qui est du domaine spirituel : l'amour de l'âme.

L'amour de l'âme

Le moi véritable de l'être humain, l'esprit, est vivant et il irradie vers l'extérieur. Il le fait en fonction de ses caractéristiques personnelles, c'est-à-dire selon ses traits de caractère et ses aspirations. Les irradiations sont donc différentes d'un esprit à l'autre.

L'esprit irradie, mais il est aussi capable de percevoir les irradiations qui émanent de l'esprit des personnes qu'il rencontre. La première impression que l'on a de quelqu'un que l'on voit pour la première fois, impression que la sagesse populaire dit être toujours la bonne, est le résultat de cette perception. Elle n'est pas le fruit d'une analyse intellectuelle, mais d'un ressenti intuitif spontané.

Le ressenti perçu par l'esprit peut être désagréable, quelconque ou plaisant. Dans certains cas, il peut même être spécialement agréable et enthousiasmant, ce qui attire fortement l'esprit vers la personne en question. Les deux protagonistes sentent qu'ils ont trouvé quelque chose qui leur avait manqué jusque là et, qu'en s'unissant, ils en sortiront grandis, plus achevés. Le sentiment amoureux qui naît ainsi réveillera le désir d'être le plus possible ensemble. Cette attraction n'est pas corporelle, mais celle d'un esprit vers un autre esprit.

Bien sûr, en plus de l'attraction au niveau spirituel, d'esprit à esprit, il y a également une attraction au niveau physique. Sur terre, l'esprit est doté d'un corps et ce dernier joue aussi un rôle. L'importance de l'attraction physique, par rapport à celle de l'esprit est variable d'un couple à l'autre. Il est cependant important que le facteur physique ne prédomine pas.

La manière d'agir d'un être humain dépend en effet essentiellement de sa personnalité, et non de l'aspect de son corps. Or, fondamentalement, c'est de l'interaction des personnalités qu'est faite une

vie de couple. De plus, l'apparence corporelle n'est pas durable, elle se modifie inévitablement avec l'âge. La beauté de l'esprit, elle, dure dans le temps.

Dans le même ordre d'idée, la renommée, la richesse et le crédit social de quelqu'un sont également des facteurs fluctuants. Ils ne sont pas aussi déterminants que les qualités de l'âme du conjoint, qualités – ou défauts – qui motiveront tout au long de sa vie l'ensemble de ses actes, de ses pensées et de ses paroles.

Sous la domination de l'intellect, le choix du conjoint est cependant le plus souvent dicté par des critères trop terre à terre. Au lieu que la préoccupation première soit les possibilités de s'harmoniser et de se compléter au niveau des personnalités, les critères terrestres prennent le-dessus.

Ne s'accordant pas assez bien, les époux sont confrontés à de continuel désaccords, tensions et conflits, qui les empêchent de vivre une vie de couple heureuse.

Quelque chose pourrait néanmoins les aider à surmonter ces obstacles lorsque ceux-ci ne sont pas trop prononcés : la bienveillance et la patience qui sont des facultés de cœur, donc de l'esprit. Ces facultés ne sont cependant que peu développées lorsque l'intellect domine.

Le cœur a ses raisons

Une personne qui choisit son conjoint avec son cœur, c'est-à-dire avec les facultés intuitives de son esprit, se met parfois en porte-à-faux avec son entourage. Ses parents et ses proches sont surpris, voire choqués de son choix, car il ne correspond pas à leurs vues (intellectuelles). Des querelles en résultent, car le futur conjoint a toutes les peines à faire comprendre à ses parents le bien-fondé de sa décision, et ceux-ci de le convaincre de leurs objections. Cette incompréhension mutuelle vient de ce que chacun d'eux a une approche différente : l'enfant écoute son cœur (son intuition), les parents et proches leur intellect.

Le fond du problème est bien résumé dans le célèbre proverbe : « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Autrement dit, les motivations du cœur (de l'esprit) échappent à la raison (l'intellect).

Chapitre 17 La religion

La religion est la croyance de l'être humain en l'existence d'un être supérieur qui l'a créé, dont il dépend, et auquel il doit respect et obéissance.

Cet être supérieur est d'un genre différent du sien, car il est beaucoup plus élevé et plus puissant. Ce genre n'appartient pas au monde matériel, il est supraterrrestre. L'existence de cet être échappe aux matérialistes car, dominés par leur intellect, ils pensent que seul ce qui est matériel existe. Par conséquent, pour eux, Dieu n'existe pas.

De l'existence de Dieu

Cette incapacité à concevoir que quelque chose d'immatériel puisse exister est déjà présente chez les matérialistes pour des choses beaucoup plus proches de leur genre : l'au-delà, le plan spirituel ... Il ne peut donc qu'en aller de même en ce qui concerne le Créateur qui est d'un genre beaucoup plus éloigné.

L'invitation des matérialistes à ne croire qu'en ce que l'on voit est cependant quelque chose qu'ils n'appliquent pas. Effectivement, contraints par les faits, ils croient en de nombreuses choses qu'ils n'ont jamais vues, comme le courant électrique, les électrons tournant autour du noyau de l'atome, les ondes radio, etc.

On pourrait rétorquer ici que les matérialistes ne voient pas l'électricité, par exemple, mais qu'ils peuvent constater les effets de cette force. Cela est exacte. Mais dans ce cas, il est légitime d'appliquer ce raisonnement également aux choses supraterrrestres. Les choses et les forces supraterrrestres sont invisibles, mais on peut observer le résultat de leur action dans la matière.

Ainsi, si le Créateur n'est pas visible, le résultat de son action l'est. Ce résultat, c'est la création et la nature dans lesquelles nous nous trouvons actuellement. Et, effectivement, en observant la nature, on voit clairement qu'elle est dirigée par une force intelligente qui agit de manière constructive et avec sagesse, en favorisant la vie, l'ordre et le progrès.

Mais niant qu'une telle force créatrice et organisatrice puisse exister (puisque'elle est immatérielle), les matérialistes expliquent l'existence de toute chose par le hasard. Pour eux, tout est survenu par hasard. Cette manière de voir les choses est surprenante car elle est à l'opposé de l'ordre et de l'intelligence que l'on peut observer dans la nature. En effet, lorsque le hasard est en action (pour autant qu'il existe, ce que l'approche spirituelle rejette), les choses se déroulent sans raison, d'une manière variable d'un moment à l'autre, sans but ni logique.

Même si avec le terme hasard, il est sous-entendu un hasard heureux, dans le sens : qui pousse à l'évolution, ce ne serait pas suffisant. Étant donné la variété des choses et des êtres qui évoluent dans la nature et dont les activités se complètent et s'harmonisent, l'invocation d'un hasard heureux ne suffirait pas, il en faudrait des milliards.

Qu'est-ce qui empêche les matérialistes d'appeler cette force, dont ils constatent l'action, par son vrai nom ?

*« Dieu est la Force qui met en mouvement les lois de la nature », peut-on lire dans le Message du Graal, « la Force que personne n'a encore saisie, que personne n'a vue, mais dont chacun – à condition qu'il **veuille** voir – est pourtant obligé de constater les **effets** qu'il ressent et observe journellement, à chaque heure et même à chaque fraction de seconde, en lui, en chaque animal, en*

chaque arbre, en chaque fleur, et jusque dans chaque fibre de la feuille qui se gonfle et fait éclater le bourgeon pour s'épanouir à la lumière.

N'est-ce pas de l'aveuglement que de s'opposer obstinément à tout cela, alors que tous, y compris ces négateurs entêtés, confirment l'existence de cette Force et la reconnaissent ? Qu'est-ce donc qui les empêche de nommer « Dieu » cette Force qu'ils ont reconnue ? »

(« Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal », tome I, conférence 6)

L'idée que le hasard soit le moteur de l'évolution a probablement pour point de départ la génétique. Le code génétique de chaque être vivant (plantes, animaux et êtres humains) subit constamment des mutations, causées par des facteurs multiples, le plus souvent extérieurs. La plupart de ces facteurs n'engendrent que des modifications minimales du code génétique mais dans d'autres cas la modification est importante. Elle fait évoluer l'organisme concerné vers une forme nouvelle, plus complexe et plus élevée. L'évolution des espèces vivantes étant – matériellement – le résultat d'une suite de telles mutations, survenant sans raison explicable, les matérialistes affirment alors qu'elles ont lieu par hasard.

Mais, est-ce par hasard que l'effet final de toutes ces mutations soit, depuis des millions d'années, le progrès et le perfectionnement plutôt que la régression et le déclin ? N'y a-t-il pas une direction claire qui est donnée vers plus de vie ? Et, s'il en est bien ainsi, *qui* est celui qui donne cette direction ?

Les faits nous permettent de reconnaître qu'il y a une force supraterrrestre invisible : Dieu, qui dirige la création avec sagesse, ce qui justifie le respect que l'être humain peut ressentir envers Lui, et, par là, l'existence des religions.

Approche matérialiste des textes sacrés

La domination de l'intellect, en restreignant l'entendement humain à ce qui est matériel seulement, a conduit bien des gens à abandonner leur croyance en l'existence de Dieu, ou à ne pas adopter cette croyance s'ils ne l'avaient pas encore. Mais d'autres gens, malgré la domination de l'intellect, continuent à croire en Dieu. Ils abordent cependant les textes religieux avec leur intellect plutôt qu'avec leur intuition.

Ainsi, les connaissances transmises par les textes sacrés – connaissances s'adressant à l'esprit – sont de plus en plus interprétées avec une approche matérialiste. L'enseignement ne peut donc plus être saisi dans son sens véritable, ce qui le prive de sa valeur et conduit à toutes sortes de déformations.

Certaines exhortations, par exemple, ne sont tout simplement plus comprises. L'intellect n'est, en effet, pas capable de comprendre des conseils tels que : « Si quelqu'un te frappe sur une joue, tends-lui l'autre ». Dans son approche pratique et utilitaire des problèmes, l'homme d'intellect ne tendra certainement pas l'autre joue, mais frappera directement en retour celle de la personne qui l'a agressé. De même, il refusera d'aimer son ennemi, mais cherchera plutôt à lui nuire.

En considérant les choses spirituellement, l'esprit par contre comprend très bien que lorsque nous sommes frappés, il ne faut pas laisser la violence envahir notre âme et frapper en retour, mais faire l'opposé – symbolisé par l'image de tendre l'autre joue – à savoir : conserver notre sang-froid et adopter une attitude calme, mais ferme, pour favoriser la résolution du conflit et le retour des relations pacifiques.

Les interprétations matérialistes des textes religieux fait aussi perdre toute valeur à des notions élevées, en les faisant tomber dans le banal ou l'impossible. Par exemple, le pain de l'esprit, c'est-à-dire la Parole Vivante avec laquelle le Christ a nourri spirituellement des milliers d'êtres humains,

s'est transformée en pain ayant rempli l'estomac de ces nombreux auditeurs (épisode de la multiplication des pains). La conception immaculée, c'est-à-dire une conception qui s'est réalisée de manière spirituellement pure, est devenue une procréation sans acte physique. Le réveil des esprits humains spirituellement morts lors du Jugement dernier s'est transformé en une résurrection de la chair qui permettrait à tous les cadavres ensevelis jusqu'à ce jour de sortir de leur tombeau – malgré la décomposition dont ils ont été l'objet – pour renaître physiquement à la vie.

La foi ou la conviction

Une autre conséquence de la domination de l'intellect dans le domaine religieux a été la perte de la foi consciente et fondée, et son remplacement par la foi aveugle.

L'impossibilité pour l'intellect de comprendre les valeurs spirituelles laisse un vide dans l'être humain qui est encore croyant. Il pourrait combler ce vide en s'efforçant d'utiliser davantage son intuition, mais à cause de la domination de l'intellect, il ne le fait pas. Ne pouvant comprendre consciemment, il ne lui reste qu'à croire sans comprendre, c'est-à-dire aveuglement.

La foi, dans son sens général, est la confiance absolue que l'on a en quelque chose. Une telle foi ne peut exister que si elle s'appuie sur des bases solides et qu'il y a des raisons fondées et convaincantes de croire.

Lorsqu'il s'agit de la foi en quelque chose de terrestre, par exemple la foi en un gouvernement, un système monétaire ... des indices et des preuves matériels suffisent. Mais lorsqu'il s'agit de foi religieuse, des preuves spirituelles sont nécessaires. Elles sont fournies par les connaissances spirituelles de la religion à laquelle on adhère et l'expérience vécue que l'on a pu en faire dans la réalité terrestre. Associés, ces deux éléments donnent une foi forte, basée sur la conviction. Ne pouvant plus conduire les fidèles vers une telle foi, les autorités religieuses lui ont substitué la foi aveugle.

La foi aveugle est une confiance qui se passe d'appuis. C'est croire sans savoir pourquoi et sans comprendre. Le terme aveugle signifie en effet ne pas discerner, ne pas voir. Celui qui a une foi aveugle n'a rien sur lequel s'appuyer, si ce n'est un très fort désir que ce à quoi il croit soit juste. Son désir est si fort, qu'il est prêt à tout miser sur sa croyance sans aucune preuve.

Cette approche est risquée car elle ouvre la porte à toutes sortes d'erreurs. Pour la justifier, ses promoteurs ont déclaré que dans le domaine religieux, croire aveuglement était légitime et une bonne chose. Que plus l'élan de confiance était prononcé (donc aveugle), plus la foi était grande. Et même, qu'il était présomptueux de vouloir savoir, comprendre et de se poser des questions.

On peut s'étonner que des personnes dominées par leur intellect puissent accepter comme valable une argumentation aussi contraire aux exigences de rationalité de l'intellect. Mais cela s'explique par le caractère fragmentaire de leur approche. L'intellect en effet ne se concentre toujours que sur une chose à la fois. Il ne tient compte que du problème auquel il fait face, sans se préoccuper de tout ce qui l'entoure. Sa vision étroite le pousse à trouver une solution pour la petite partie de la réalité qu'il considère et il laisse de côté le reste. Tant que la solution a une certaine logique interne, le croyant dominé par son intellect va la considérer comme valable et il l'accepte. Il l'accepte d'autant plus facilement que, n'utilisant pas son intuition ou très peu, il n'a plus la vue large qui lui ferait tout de suite déceler le caractère erroné de cette conception de la foi. Celle-ci, en effet, ne s'insère pas harmonieusement dans le tout ordonné et logique de la réalité.

C'est cette approche étroite qui fait que tant de gens croient en des choses impossibles (la résurrection de la chair, la conception sans rapport physique ...) et qui voient de la grandeur dans leur croyance, précisément parce qu'elle est invraisemblable.

La domination de l'intellect et la Bible

La nocivité de la domination de l'intellect n'est pas une notion fantaisiste et sans relation avec la réalité. Il en est question dans la Bible, qui la met en rapport avec le péché originel.

Cultiver presque exclusivement son intellect au détriment de son intuition et ainsi déséquilibrer le rapport de force entre le cerveau et le cervelet est un acte contraire à la Volonté du Créateur. Or, un acte contraire à la Volonté divine est ce que l'on appelle un péché. Il existe de multiples genres de péchés, mais lorsque l'être humain gémit sous les nombreuses conséquences douloureuses de ses décisions erronées, il en vient parfois à se demander, non pas comment surmonter chacune de ses erreurs séparément, mais plutôt comment agir sur la cause commune à toutes ses erreurs, c'est-à-dire sur le péché originel duquel tous les autres découlent.

Dans la Bible, le péché originel est présenté comme étant celui qu'Adam et Ève ont commis et qui serait à l'origine de la chute de l'être humain. Beaucoup a été dit et écrit sur le péché originel, mais aucune explication claire n'a été donnée à son sujet. L'interprétation la plus courante le met en relation avec la sexualité, mais sans dire pourquoi.

Or, pour l'auteur du Message du Graal, le péché originel réside dans la culture intensive et unilatérale des facultés intellectuelles au détriment des facultés intuitives.

Cette manière de considérer les choses, bien que tout à fait particulière, correspond parfaitement à ce qui est dit dans la Bible. On peut effectivement lire dans le livre de la Genèse qu'il avait été recommandé à Adam et Ève de ne pas manger d'un certain arbre du jardin dans lequel ils se trouvaient, arbre désigné comme étant l'arbre de la *connaissance* du bien et du mal! Voilà une première indication qui oriente vers les facultés cognitives de l'être humain. Mais il y en a une seconde qui précise à nouveau que c'est bien de ce domaine qu'il s'agit. Le récit des événements se poursuit en effet en disant qu'Ève céda aux tentations du serpent (Lucifer) et « vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence. » (Genèse 3.6)

L'intelligence dont il est question dans ce passage n'est pas celle de l'esprit, puisque c'est justement elle que l'être humain doit développer au cours de son évolution afin de pouvoir retourner dans le plan spirituel, ce que Lucifer n'aurait pas encouragé. Il s'agit au contraire de l'intelligence de l'intellect qui, développée de manière exagérée, coupe l'être humain de la spiritualité.

Le récit biblique se poursuit en disant qu'à cause de la décision erronée de se soumettre à l'intellect, Adam et Ève furent chassés du Paradis. Cette exclusion du Paradis ne doit pas être vue comme un déplacement spatial hors du plan spirituel pour se rendre sur terre. En effet, le cerveau d'où émane l'intellect appartient au corps de matière dense. Adam et Ève étaient donc déjà sur terre. L'exclusion du Paradis doit donc être comprise comme une coupure d'avec le spirituel.

Les conséquences malheureuses résultant de l'erreur commise par les êtres humains en accordant la prééminence à l'intellect sont décrites de la manière suivante dans le Message du Graal :

« Or, en se donnant l'intellect pour maître, ils s'enchaînèrent solidement à l'espace et au temps, puisque la constitution même de cet intellect entraîne inévitablement pareille conséquence ; ils perdirent ainsi la faculté de concevoir ou de ressentir ce qui est au-dessus de l'espace et du temps, comme tout ce qui est spirituel et de matière subtile.

*C'est ainsi qu'ils se sont complètement **séparés** du paradis originel et du monde de matière subtile, ce dont ils sont personnellement responsables. En effet, avec l'horizon étroitement limité de leur capacité d'entendement qui, en raison de leur intellect, est solidement liée à ce qui est terrestre, il était dès lors inévitable qu'ils ne soient plus en capacité de « comprendre » ce qui appartient à la matière subtile qui ignore les notions terrestres d'espace et de temps.*

De ce fait, pour les êtres intellectualisés, le vécu et les visions des êtres intuitifs, de même que les transmissions incomprises des temps passés, devinrent des « contes ». Les matérialistes, dont le nombre va croissant - autrement dit, ceux qui sont tout juste capables de reconnaître la lourde matière liée à l'espace et au temps terrestres - finirent par rire et se moquer des idéalistes pour lesquels, grâce à une vie intérieure beaucoup plus profonde et plus riche, le chemin qui mène au monde de matière subtile n'était pas encore totalement obstrué. Ils les traitèrent de rêveurs, voire de fous, ou même d'imposteurs.

Tout cela évolua sur une très longue durée, qui engloba des millions d'années.

Mais aujourd'hui, nous voici enfin tout près de l'heure où s'annonce pour la Création la prochaine grande période, celle qui entraînera un essor inconditionnel et apportera ce que la première période aurait déjà dû apporter avec l'incarnation de l'homme : la naissance de l'être humain accompli, entièrement spiritualisé ! De l'être humain qui agit sur l'ensemble de la Création de matière dense en la faisant progresser et en l'ennoblissant, ce qui est son véritable but ici-bas. » (« Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal », tome II, conférence 3)

D'après la doctrine chrétienne, le péché originel commis par Adam et Ève fut transmis à toute leur descendance. Tous les êtres humains naîtraient ainsi avec la propension à faire le mal, d'où l'expression « péché héréditaire » utilisée à ce propos. Le Message du Graal explique cependant que le péché héréditaire n'est pas une punition arbitraire ni une fatalité.

*« Apporter à la naissance ce cerveau volontairement hyperdéveloppé, qui présente le danger d'une suprématie exclusive de l'intellect avec ses inévitables et funestes corollaires, **voilà ce qu'est le péché héréditaire !***

Il s'agit donc de l'hérédité physique concernant la partie de l'encéphale que l'on nomme actuellement le cerveau « principal » en raison de son développement artificiellement intensifié. L'être humain apporte ainsi dès sa naissance le danger de se trouver très facilement enchevêtré dans le mal. En tout cas, il devient plus difficile pour lui de reconnaître Dieu à cause des limites étroites qu'entraîne sa liaison avec la matière dense.

Mais cela ne le soustrait pas pour autant à sa responsabilité, qui reste entière, puisqu'il n'hérite que du danger de pécher et non du péché lui-même. Il n'est absolument pas nécessaire qu'il laisse ainsi dominer son intellect sans restriction, c'est-à-dire qu'il s'y soumette. Il peut au contraire utiliser la grande force de son intellect comme une épée acérée et se frayer à travers l'agitation terrestre le chemin que lui indique son intuition, aussi appelée voix intérieure. »

(« Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal », tome II, conférence 5)

Chapitre 18 Comment rétablir la prééminence de l'esprit ?

Tout au long de ce livre, les méfaits de la domination de l'intellect ont été présentés, tels qu'ils se manifestent dans les différentes sphères d'activité de l'être humain.

Une fois conscient du caractère éminemment nuisible de cette domination, une question se pose tout naturellement : que pouvons-nous faire pour *renverser cette hiérarchie* erronée, afin de remettre l'esprit au premier rang, rang qui lui revient de droit ?

Ce rétablissement ne peut être effectué que par la suppression des causes qui ont engendré ce renversement. Rappelons par conséquent brièvement les processus qui sont à l'origine de la domination de l'intellect. Cette domination s'est établie en plusieurs étapes :

- À un certain moment de son évolution, l'être humain décida d'orienter ses efforts avant tout sur le développement de l'intellect.
- L'intellect devenant progressivement plus performant, l'être humain y recourra de plus en plus souvent, négligeant ainsi ses facultés intuitives.
- L'intellect ayant pris de plus en plus d'importance, l'esprit eut beaucoup de peine à s'affirmer encore. Il se laissa peu à peu diriger par l'intellect ... la domination de l'intellect était désormais établie.

La « prise de pouvoir » par l'intellect n'avait pas pour but de nuire à l'esprit, mais fut une conséquence naturelle de l'activité de l'intellect, est-il expliqué dans le Message du Graal :

« La domination de l'intellect coupe totalement l'esprit de toutes les possibilités d'évolution qui lui sont nécessaires. Ce n'est pas en soi de la malveillance de la part de l'intellect, mais un effet tout naturel.

Il agit en cela uniquement selon son genre parce qu'il ne peut faire autrement que de développer son propre genre, jusqu'à ce qu'il atteigne son épanouissement et sa force la plus grande lorsqu'il est cultivé de façon unilatérale et mis à une place qui n'est pas la sienne, parce que l'être humain lui abandonne sans réserve son existence terrestre tout entière !

*Et ce genre qui est le sien est **lié à la Terre**, il ne sera jamais différent puisque, en tant que produit du corps physique, l'intellect doit rester dans les limites de ce dernier ; il doit donc être purement matériel et terrestre étant donné que la matière ne saurait rien engendrer de spirituel.*

La faute vient uniquement de l'être humain lui-même car, ayant abandonné le pouvoir à l'intellect, il s'en fit peu à peu l'esclave et se lia ainsi à la Terre. C'est ainsi que le but proprement dit de l'existence terrestre, à savoir la possibilité de la connaissance spirituelle et de la maturation de l'esprit fut complètement perdu pour lui. »

(« Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal », tome III, conférence 44)

Si l'intellect a réussi à supplanter l'esprit, ce n'est pas parce que l'esprit est trop faible en soi pour s'opposer à lui. À la base, il est le plus fort. Le problème réside dans le fait que l'esprit s'est affaibli et endormi, parce qu'il n'a pas été assez *utilisé*. Pour remédier à cela, il n'y a donc qu'une solution : réveiller les facultés intuitives endormies, les affermir et les développer ... ce qui ne peut se faire qu'en les *utilisant*.

Une précieuse aide

Une aide précieuse pour atteindre ce but est le Message du Graal lui-même. En effet, cette œuvre

ne se contente pas de révéler l'existence de la domination de l'intellect et de mettre en garde contre les méfaits qui en résultent, mais elle permet aussi de sortir l'esprit et les facultés intuitives de leur torpeur.

Le Message du Graal donne en effet une somme énorme de connaissances spirituelles, dont l'être humain a besoin pour acquérir une approche spirituelle de la vie, autrement dit pour redevenir spirituel.

Parmi ces connaissances se trouvent celle concernant la structure de la création. Grâce à elle, le lecteur apprend que le plan de la matière dense auquel appartient la terre n'est pas le seul qui existe. Qu'au-dessus de celui-ci se trouve le plan de la matière subtile, aussi appelé l'au-delà, puis le plan spirituel, ou Paradis. Que plus loin encore, donc en-dehors de la création, se trouve le plan divin, puis le Créateur Lui-même.

En apprenant à connaître cette structure, le lecteur peut se faire une idée juste de la place réelle qu'il occupe au sein de la création. Il peut ainsi se rendre compte de la nécessité qu'il y a pour lui de s'y insérer harmonieusement, plutôt que de vouloir la diriger à son idée, c'est-à-dire selon les idées de son intellect.

Le Message du Graal apporte également la connaissance du fonctionnement de la création. Celle-ci ne fonctionne pas arbitrairement ou au hasard, mais selon des lois universelles ou cosmiques qui agissent aussi bien sur le terrestre que le supraterrrestre. Il s'agit de la loi des semences et des récoltes, de l'attraction des affinités, de l'équilibre entre le donner et le recevoir, la loi du mouvement ... Rien ne se passe donc au hasard. Tout a une cause et un sens.

En prenant comme base la connaissance de la création et des lois, le Message du Graal aborde les grands événements de la vie que sont la naissance, la vieillesse, la mort, le mariage, les enfants l'éducation, la sexualité, le destin ... et il en explique le sens, la raison d'être et l'importance.

Toujours en s'appuyant sur ces connaissances de base, il aborde aussi des sujets religieux en rétablissant le sens profond des enseignements donnés, sens qui fut déformé ou perdu à cause de la domination de l'intellect. Parmi ces sujets : la foi, le rachat des péchés, la prière, Dieu, la mission de Jésus, les miracles, le Jugement dernier, la venue du Fils de l'Homme ...

Cette nouvelle approche de la vie donne au lecteur une vision claire de qui il est, d'où il vient et où il va, ces trois grandes questions de l'existence qui préoccupent depuis toujours l'être humain.

Appel à l'intuition

En plus des connaissances spirituelles qu'il nous offre, le Message du Graal nous aide d'une autre manière encore pour nous réveiller intérieurement c'est-à-dire spirituellement. Le savoir qu'il transmet s'adresse avant tout à l'esprit, et non à l'intellect. Pour être saisi, le lecteur doit donc nécessairement faire appel à son intuition. S'il peut suivre jusqu'à un certain point avec son intellect, une compréhension véritable n'est possible qu'en mobilisant ses facultés intuitives. Ainsi, en lisant les explications données et en cherchant à les comprendre, le lecteur mobilise son intuition. Il l'utilise, et ainsi elle se développe et s'affermie.

L'auteur du Message du Graal cependant ne demande pas au lecteur de croire aveuglément ses explications. Au contraire, il lui recommande d'examiner en son for intérieur ce qu'il lit, en d'autres termes de chercher à ressentir intuitivement si ce qui est dit est juste ou non, correspond à la vérité ou non. Et dans cette recherche, l'intuition doit être hautement active, ce qui contribue à son développement et son affermissement.

Les connaissances transmises dans le Message du Graal sont des connaissances spirituelles, donc quelque chose de vivant, qui oblige le lecteur à être lui-même vivant pour les saisir, d'où le conseil de l'auteur :

*« Que l'auditeur, de même que le lecteur de mes conférences, travaille constamment sur lui-même, qu'il lance des sondes et jette des ponts d'une conférence à l'autre ; qu'il considère aussi les grands et les petits événements qui se produisent dans l'univers ! **Ce n'est qu'alors** qu'il pourra comprendre le Message du Graal et qu'il découvrira que se forme peu à peu un ensemble parfait ne laissant subsister aucune lacune. Le lecteur retrouve sans cesse les principes de base dans tout événement. Il peut tout expliquer, il voit les tenants et les aboutissants, sans être contraint de modifier ne serait-ce qu'une phrase.*

....

La Parole du Message du Graal est vivante, si bien qu'elle ne permet de trouver à profusion qu'à ceux qui portent en leur âme un désir vraiment sincère ! Elle repousse automatiquement tous les autres. Pour les êtres suffisants comme pour ceux qui ne cherchent que superficiellement, le Message reste le Livre aux sept sceaux ! »

(« Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal » tome II, conférence 68)

Vous trouverez des informations sur l'oeuvre

Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal de Abd-ru-shin
sur le site www.messagedugraal.org